U d'/of OTTAWA
39003002537602

PAUL VIL
RELIEUR

JULES JANIN

ŒUVRES DIVERSES PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE M. A. DE LA FIZELIÈRE

BARNAVE

RÉIMPRIMÉ SUR L'ÉDITION ORIGINALE

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVIII

ŒUVRES DIVERSES DE JULES JANIN

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE M. ALBERT DE LA FIZELIÈRE

XI

BARNAVE

TOME I

Il a été fait un tirage d'amateurs, ainsi composé :

300	exemplaires	sur papier de Hollande (nos 51 à 350).
25	—	sur papier de Chine (nos 1 à 25).
25	—	sur papier Whatman (nos 26 à 50).

350 exemplaires, numérotés.

Tous les exemplaires de ce tirage sont ornés d'une GRAVURE A L'EAU-FORTE DE M. ED. HÉDOUIN.

JULES JANIN

BARNAVE

RÉIMPRIMÉ SUR LA PREMIÈRE ÉDITION

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVIII

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
2311
J2
1876
v. 1/11

PRÉFACE

Je serais désolé si le livre que voici était pris par le lecteur pour un roman historique. Je n'ai voulu faire ni un roman ni une histoire. Ceci est le dernier effort d'un jeune homme qu'une révolution a surpris au milieu de ses rêves poétiques. Comme son dernier rêve était commencé, il a tenu à le finir. Malgré la révolution, il l'a fini comme il a pu: car on a beau s'isoler du monde réel, il est des tristesses qui saisissent l'âme malgré elle et qui empoisonnent jusqu'à ses rêves. A présent qu'il est bien convenu que nous avons quitté le monde des idées pour le monde des événements, à présent qu'il n'y a plus rien de possible en fait d'art et de poésie, tenez-vous pour bien assuré que c'est la dernière fois que l'imagination fatiguée de l'auteur vous

importunera de ses saillies. Encore un peu d'indulgence, cette fois, pour un homme qui tremble et qui la réclame les mains jointes! Protégez-le de toutes vos forces une fois encore, vous qui l'aimez; soyez encore ses ennemis, vous qui lui avez fait le plaisir de l'être. Cette fois, plus que jamais, l'auteur a besoin de toutes les amitiés comme de toutes les haines qui l'entourent. Il espère que ni les unes ni les autres ne l'abandonneront à la fin de sa course poétique. Au reste, ce sera sa dernière importunité. Il va s'arranger de son mieux pour se mettre au niveau du malheur des temps, pour être grave et posé à l'avenir.

Toutefois, dans une littérature qui a été si bien faite et qui ne se décompose qu'à regret, faisant place à ces questions politiques d'être ou de non-être dont la solution nous avait tant coûté et que nous devions croire résolues, au moins pour un siècle, il est des droits auxquels la critique ne renonce qu'en désespoir de cause. Quand la grande armée est en fuite, la critique, intrépide soldat, se tient encore sur les derrières pour protéger la retraite de l'armée; elle se retire la dernière et quand il n'y a plus d'espoir. Donc, j'ai à craindre bien des objections de la critique même dans ces jours de défaites.

Quel est ce livre, son genre, sa forme, la conséquence qu'on en peut tirer ?

Toutes questions auxquelles il faut répondre uniquement par respect, et d'autant plus que rien ne nous y force aujourd'hui, la critique littéraire elle-même étant au nombre de ces pouvoirs légitimes dont la majesté violée et méconnue n'a plus aucun droit sur les ouvrages de l'écrivain.

Cependant, malgré toute ma bonne volonté pour elle, j'avouerai ingénument qu'à cette première question de la critique : « Quel est ce livre ? » je serais fort embarrassé de répondre, en vérité !

Dans ce siècle de classifications, où, jusqu'à la littérature, tout est numéroté par ordre, divisé par familles, ce n'est pas, je l'avoue, un médiocre inconvénient que de publier un ouvrage indécis, un ouvrage qui ne puisse se placer dans un rayon certain de la bibliothèque sans troubler la savante harmonie des bouquins, sans faire mentir leur commune étiquette. Tels sont cependant ces quatre volumes à propos de Marie-Antoinette, de Mirabeau, de Barnave, du duc d'Orléans, en un mot de tout ce qui a illustré, bouleversé, ennobli, souillé la dernière période du dernier siècle. L'idéal, le faux, l'impossible même, se rencontrent trop souvent dans mes récits pour qu'ils aillent grossir la case des historiens ; en même temps, les

faits y sont quelquefois si vrais, si réels, si incontestables, que parmi les œuvres de pure imagination ils sembleraient une disparate.

Pourquoi cependant? Il est si peu d'ouvrages d'invention où la vérité ne se mêle au mensonge, si peu d'histoires où le mensonge ne s'allie à la vérité, aujourd'hui surtout où l'histoire est embarrassée de tant de systèmes, de tant de contradictions, de tant de passions opposées! Oui, je conçois l'histoire, mais comme la faisaient Xénophon, Thucydide, Tite Live. Alors la tradition était une: le fait arrivait de bouche en bouche à l'historien, qui l'enregistrait sans l'examiner; et, quand il était paré des grâces d'un style élégant, ce fait devenait irrécusable. Le pauvre annaliste n'était pas occupé à mettre d'accord des mémoires qui se démentaient l'un l'autre. L'écuyer de Cyrus, le secrétaire de Périclès, la femme de chambre de Cornélie, ne s'étaient pas faits auteurs; ils n'avaient pas laissé de gros volumes remplis de mesquins détails. Tout se bornait à l'événement principal, que l'écrivain racontait avec bonne foi, que le lecteur croyait avec simplicité: franchise qui valait mieux cent fois que l'examen, crédulité bien préférable à la critique.

Mais l'histoire contemporaine, le moyen, je

vous prie, de l'écrire depuis qu'elle a été écrite par tout le monde! Dans ce labyrinthe où tant de fils viennent se croiser, comment reconnaître celui qui peut vous guider sûrement et vous conduire à la lumière? A qui aurez-vous foi? A Dumouriez ou à M. de Bezenval? à Prudhomme ou à Mme Campan? Tous ont vu les mêmes événements, et tous, d'une manière différente, ils les ont arrangés, colorés, défigurés, suivant leurs haines, leurs opinions, leurs intérêts. Prenons un exemple: M. de La Fayette... Lisez tout ce qui a été écrit à son sujet dans les premières années de la Révolution, et, s'il se peut, formez-vous de cette vie si remplie une idée complète et bien arrêtée. Ce que je dis ici d'un homme, je pourrais le dire de tous.

Pour moi, je l'avouerai, mon esprit ne savait où se prendre au milieu de tant d'incertitudes. Plus je poursuivais la vérité avec ardeur, plus elle prenait soin de me fuir. Enfin, désespérant de l'atteindre, j'ai vu qu'il me serait impossible de reconstruire l'histoire telle qu'elle s'est passée; et, comme pourtant il m'en fallait une, j'en ai fait une à ma manière et pour ainsi dire à mon usage. Deux grands faits seulement m'ont apparu clairs et positifs dans mon histoire à moi: la plus vieille monarchie de l'Europe s'écroulant en quelques jours et une tête de roi tombée sur la place

publique; puis l'infortune, le talent, l'erreur, le crime, mêlés à cette grande catastrophe. Et voilà ce que j'ai voulu représenter en quelques personnages, résumer en quelques noms propres.

L'infortune, c'est Marie-Antoinette. Elle me représente la monarchie elle-même, cette monarchie encore belle et forte, mais étourdie comme une jeune fille ignorante du monde et de ses mesquines exigences; bienveillante à tous, et par tous abandonnée; qui, à force de bienfaits, n'a créé autour de soi que d'inutiles amitiés et d'implacables haines, et dont rien ne doit égaler les malheurs, si ce n'est le courage à les supporter.

Mirabeau, c'est le talent, c'est le génie popupulaire avec sa fougue, son entraînement, son audacieux délire : fatal exemple de ce que peut un homme, quand chez lui l'orgueil et l'ambition conspirent avec l'éloquence pour détruire; roi par la parole, et à qui ne manque aucun genre de mépris, pas même le sien; qui fait trembler tous les trônes de l'Europe, et qui finit par reculer devant sa propre conscience; mourant enfin quand sa mission de renverser est achevée, comme s'il devait être toujours indigne ou incapable de faire le bien.

La vertu, c'est Barnave, homme de mœurs si élégantes et de langage si fleuri, désintéressé au

milieu de tant de corruptions, doux et humain au milieu de tant de férocité. Une fois seulement la sainte pitié le trouvera insensible, la vapeur du sang montera jusqu'à lui et l'enivrera; il calomniera la victime au profit du meurtre triomphant. Oui, Barnave, le sang qui coule est toujours pur quand il n'est pas versé par la loi pour venger la société, et les remords du reste de ta vie expieront à peine ces cruelles paroles!

A mon sens, Barnave représente fort bien, par ses emportements subits, par ses colères sans frein, par son muet repentir, par sa mort si atroce, cette belle et honorable partie de la jeunesse qui, condamnée à l'obscurité par sa naissance, consent de tout son cœur à l'obscurité, à condition que personne autour d'elle ne s'élèvera à son préjudice. A des esprits ainsi faits une révolution sera toujours funeste, car cette révolution, dans tous les cas, est un grand malheur pour eux: elle les rend ambitieux, quoi qu'ils fassent; elle les tire de leur repos, elle les entoure de grandeurs inouïes et volées, elle les dégage de leur premier serment, ce premier serment si solennel, et qu'on ne fait solennel qu'une fois; elle les entoure de parvenus du dernier étage, ce qui fait qu'ils se regardent et qu'ils se disent (chose étrange! ils se disent cela tout haut): « Je

vaux pourtant mieux que cela! » Alors, dans ces temps de malaise, l'usurpation devient une contagion morale. Chacun veut usurper quelque chose dans ce gaspillage politique. Barnave, voyant Mirabeau roi dans le peuple, usurpateur de la couronne de Louis XVI, a voulu être à son tour l'usurpateur de Mirabeau. Cela se conçoit: quand il n'y a plus de frein pour quelqu'un, il faut qu'il n'y ait plus de frein pour personne. Quand Mirabeau fut le maître, il n'y eut point de raison pour que Robespierre n'eût pas son tour. Seulement, dans cette lutte de pouvoirs éphémères qui s'élèvent et qui tombent, dans ce nombre d'ambitions niaises ou sanglantes, plaignons les ambitions honnêtes, plaignons Barnave; il eut l'ambition d'un honnête homme dont on a dérangé la voie : celles-là se payent toujours cher.

Pour figurer le crime, il ne s'offrait à moi que trop de modèles. J'ai pris le mien dans un palais, comme un effrayant contraste; j'ai choisi (et cette préférence lui est bien due) ce prince qui descendit tous les degrés de l'échelle sociale pour se faire peuple, non le peuple qui travaille et se bat un jour pour reconquérir ses droits ou pour les défendre, mais le peuple rouge de sang et de vin, qui égorge pour égorger et qui rentre

ensuite à la maison, tranquille comme le bourreau qui a fini sa tâche. Si ce prince, ce peuple, ce bourreau, se sont rencontrés dans un seul homme, pouvais-je laisser de côté un personnage d'une physionomie si franchement scélérate? pouvais-je trouver quelque part un exemple plus frappant de folie et de méchanceté ?

A ces personnages principaux de mon drame j'ai ajouté, comme une liaison nécessaire, un grand seigneur allemand qui était indispensable à mon livre, à ce double titre de grand seigneur et d'étranger. J'avais besoin de ce personnage pour lier entre elles les diverses parties de ma fable. Du reste, vous verrez que je me suis bien gardé d'en faire un héros. J'ai fait mieux que cela : j'en ai fait un sceptique. Il représente à lui seul les vertus, les faiblesses et les vices de cette époque. C'est, à tout prendre, un homme médiocre et sans énergie, un honnête homme qui aurait marché à l'échafaud comme tous les autres, sinon sans reproche de sa faiblesse, du moins sans peur, victime d'une moitié de dévouement à la Révolution.

Quant à la fable en elle-même, j'en demande humblement pardon. A présent qu'elle est faite, j'ai peur qu'elle ne nuise à mon livre ; cependant il est facile de voir que je ne cours pas, même en

ceci, après des images licencieuses. La licence n'est pas plus de notre époque que de nos mœurs. Si je n'avais voulu qu'effaroucher la morale, je serais indigne de toute indulgence. Vous verrez que ce n'était pas là mon but. En faisant tourner des événements et des personnages si graves autour d'une action si futile, mon but n'était pas autre que de représenter quelque peu la naïve corruption de cette époque, qui s'est perdue à force de tout analyser. Mon héros, mon Allemand, mon grand seigneur, est une victime, lui aussi, de l'analyse. L'analyse a perdu tout le XVIIIe siècle; elle a tout gâté en France: les mœurs, la loyauté, les passions; elle a dégradé jusqu'au vice en le décomposant.

Tels sont les types principaux que je me suis formés. Voulant faire l'histoire de la fin du dernier siècle et représenter cette étrange époque comme je la comprenais, j'ai tenté de reproduire ses nuances diverses en choisissant dans ce profond chaos quelques personnages d'élite, crime ou vertu. Les héros des deux genres ne pouvaient pas me manquer: j'avais à choisir dans les deux extrêmes. Maintenant, que ces personnages parlent et agissent dans mon livre comme ils ont agi et parlé réellement, c'est ce que je suis loin de prétendre. J'ai tâché de les rendre d'abord

fidèles au caractère que je leur donnais, sauf à me conformer ensuite au témoignage de l'histoire. Peu m'importe s'ils sont d'accord avec le Moniteur, *pourvu qu'ils le soient avec eux-mêmes; peu m'importe si je suis brouillé avec les tables analytiques de Mme Agasse, pourvu que je ne le sois pas avec le lecteur.*

Au surplus, j'ai trop la conscience du peu d'importance de mon livre, je sais trop bien que ce n'est, à tout prendre, qu'un futile jouet aux mains d'un enfant qui le brise au premier moment d'ennui, sans songer le moins du monde à toutes les peines qu'il a coûté, pour m'être resserré bien exactement dans les bornes rigoureuses de l'histoire. Par cela même que je devais faire bon marché de mon livre, l'anachronisme était un de mes droits.

D'ailleurs, quand je traitais les faits de cette sorte, quand je les immolais avec préméditation à mes caprices d'écrivain, je ne pouvais avoir pour les dates beaucoup de respect et de ménagement. Aussi j'avoue que, conséquent dans mon inconséquence, j'en ai fait peu d'acception. Si donc la critique vient me dire : « Ceci s'est passé le 31 décembre 1789, et non pas le 1er janvier 1790; celui-ci vivait alors, celui-là était mort », je me rangerai du côté de la critique, mais je

soutiendrai que ce n'est pas ma faute, que l'un a eu tort d'être vivant, l'autre d'être mort, ne fût-ce que pour mon histoire, et que, pour les punir l'un et l'autre, je ne changerai pas à mon histoire un seul mot.

J'arrive maintenant à une question plus difficile, car c'est une question de personnes et de noms propres, question d'autant plus difficile que j'ai été averti avec tout l'intérêt d'un père par un homme à qui j'ai voué le respect d'un fils, et qui doit m'aimer un peu, je le sens au dévouement que j'ai pour lui.

Mais, comme à des conseils ainsi donnés, et si paternellement et de si haut, il n'y a que deux manières de répondre, l'obéissance ou l'aveu naïf d'une passion bien sentie, je ne répondrai pas publiquement à ces conseils donnés dans l'intimité et dont l'oubli ne peut retomber que sur moi seul.

Je n'ai à répondre qu'aux questionneurs en titre, aux trembleurs par métier, aux gens de sang-froid par tempérament, et dont la fausse pitié ne manquera pas d'accourir au premier mot qui leur semblera trop vif. Il me sera très-facile de répondre à ces gens-là, Dieu merci!

En effet, le monde est plein de ces esprits timides qui voient un danger dans tout, qu'une

vérité historique effraye autant qu'une vérité morale, et qui au profit du présent vous font bon marché du passé. Je vois déjà un de ces peureux arriver chez moi tout essoufflé, tout alarmé, tout en désordre : « Ah! mon ami, qu'avez-vous fait! que vous êtes jeune! Y pensiez-vous bien quand vous barbouilliez de honte et de mépris un premier prince du sang? » Ce prince, monsieur l'homme aux ménagements, ce prince, qui n'a de droits qu'à l'impartialité, et que j'ai représenté tel qu'il m'a paru, avare et prodigue tout à la fois, débauché sans être voluptueux, qui ne laissa pas même au crime sa seule dignité, l'énergie; homme qui n'osa jamais regarder un homme en face, pas même Louis XVI; ce prince, il est à moi, il m'appartient par tous les droits de l'histoire. Ses lâchetés, ses vices, ses orgies, ses fanfaronnades, tout cela est de mon domaine, et je ne m'en dessaisirai jamais par un misérable calcul d'intérêt ou de peur. Je sais bien quelles raisons vous allez me donner, et, entre autres raisons, que la mémoire de ce prince est aujourd'hui à l'abri d'une couronne; mais vos raisons ne sont pas les mêmes que les miennes. Ce prince dont je m'empare, c'est ma révolution de 1830; c'est l'épave qui, toute souillée, m'est venue du grand naufrage; cette famille si dramatique, c'est mon

progrès à moi, c'est mon bulletin du lendemain de la victoire. J'ai saisi corps à corps, dès que je l'ai pu en tout danger, cet étrange héros si bien fait pour l'auteur dramatique. Ce qui eût été lâcheté il y a un an est devenu courage aujourd'hui. A chacun sa part du butin qu'on se déchire par lambeaux : au duc d'Orléans la couronne de France ! à nous Philippe Égalité ! Vous me demandez grâce pour lui ; mais a-t-il fait grâce, lui ? a-t-il eu pitié de la plus belle des femmes, de la plus malheureuse des reines, de la plus contristée des mères ? J'attache son nom au poteau infamant, dites-vous ; mais n'a-t-il pas dressé l'échafaud où Marie-Antoinette est montée, traînée d'un bras par la haine, de l'autre par la calomnie ? Non, pour cet homme, je ne mentirai pas à ma conscience et à la vérité ; l'on ne me verra pas, historien paradoxal, réhabiliter sa mémoire, et faire pour lui ce qu'a fait Walpole pour Richard III. Dans ma galerie de tableaux, il paraîtra en pied, ce misérable ! Je ne jetterai pas sur sa laide figure le voile noir de Marino Faliero : Faliero avait gagné des batailles avant de trahir son pays. J'aime l'anachronisme, il est vrai ; mais l'anachronisme de l'oubli au profit du vice me semble la pire de toutes les bassesses.

Et puis, voyez, Monsieur, jusqu'où nous conduirait ce système de transaction avec l'histoire. Soit, j'y consens : je vais brûler mon livre, car j'aime mieux l'anéantir que d'en arracher une page. Je ferai un autre livre : je peindrai une époque plus reculée, la vieillesse de Louis XV, avec ses prodigalités, ses scandales, ses faiblesses ; je montrerai la monarchie expirante de luxure et d'impuissance dans les bras de la Du Barry. Cependant il me faut d'autres personnages que Louis XV et la Du Barry. On ne fait pas un roman à deux personnages ; Boileau lui-même ne l'exigerait pas. Je prendrai nécessairement ceux qui approchaient le trône de plus près. Dans ce nombre, le plus élevé par sa naissance ne saurait être oublié. Aussi bien, quelle figure à dessiner ! quelle dépravation au milieu de tant de dépravations ! quelle misérable chose au milieu de tant de pauvretés ! Ce prince, le fils de Henri IV, est gros, épais, commun ; le temps pèse à ses jours désœuvrés ; la chasse seule occupe les facultés de son âme ; sa force intellectuelle se résume entre un contre-pied du cerf et un défaut de sa meute. S'il pleut, si le soir il digère mal, ses courtisans et sa maîtresse jouent la comédie pour le distraire ; mais quelle comédie ! Il n'est qu'un prince, Mme de Mon-

tesson, sa maîtresse, et leurs courtisans, qui puissent entendre pareille comédie sans rougir. Déjà les polissonneries de Collé semblent trop voilées et trop chastes à cette cour d'un goût délicat: Vadé seul, Vadé, son langage des halles, ses jurons, ses ordures, ont le talent d'égayer les tréteaux de Bagneux et de Sainte-Assise, d'arracher un sourire à ce prince subalterne et à sa Maintenon du second ordre.

« Ah! Monsieur, m'allez-vous dire, un peu d'indulgence, un peu de ménagement pour celui-là, car, après tout, c'est notre aïeul. »

C'est notre aïeul! Je me rends à cet argument. Remontons un peu plus haut : j'espère que nous serons plus heureux.

Louis XV est jeune encore, charmant, aimé, victorieux. Ses mœurs faciles le poussent à l'amour, mais ses amours sont nobles et élégantes. A ce brillant tableau vient s'opposer un contraste singulier. Il n'est pas de romancier ou de poëte comique qui consentît à se priver d'un si grotesque personnage. Louis d'Orléans, libertin dans sa jeunesse, est devenu dévot, ou plutôt superstitieux, dans son âge mûr. Entouré de livres ascétiques, lui-même il compose des ouvrages de théologie pour le malheur de ses bons génovéfains, qu'il ennuie toute la journée de sa prose

sérénissime et de ses subtilités monacales. A cette folie religieuse il joint une folie d'autre genre : il ne veut pas croire que l'on puisse mourir, il nie la mort pour lui échapper, comme un médecin nous conseillait dernièrement de nier le choléra-morbus pour l'éviter. Un jour que son intendant lui soumettait les comptes du trimestre, il remarqua quelques diminutions dans la dépense. Il en demanda la cause. « Monseigneur, lui répondit l'intendant, plusieurs rentes viagères que vous payiez se sont éteintes. — Comment? — Monseigneur, les rentiers sont morts. — Ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible. Vous êtes bien osé de me tenir un pareil langage! Apprenez, Monsieur, qu'on ne meurt plus aujourd'hui. Arrangez-vous pour payer ces rentes, ou je vous chasse. »

Un tel personnage paraîtrait peut-être assez original dans mon roman, mon livre, mon histoire, comme vous voudrez l'appeler. Mais je vous vois venir. « Ah! Monsieur, laissez ce pauvre fou, qui n'a fait de mal à personne! Chacun a ses travers; celui-là, vous en conviendrez, est le plus innocent de tous. Il vaut mieux payer des créanciers morts que ne pas les payer vivants. Et puis enfin, Monsieur, c'est notre trisaïeul. »

C'est notre trisaïeul! Je n'ai plus rien à dire. Paix à notre trisaïeul! Remontons encore.

Mais, hélas! je me trouve plus empêché que jamais. Nous voici arrivés à la Régence, à la hideuse, à l'infâme Régence. Au dehors, l'avilissement de notre dignité nationale; au dedans, la banqueroute; partout la honte.

De la Régence (le savez-vous, Monsieur?) datent tous nos malheurs. Le caractère public de la nation s'efface, ou plutôt disparaît : l'antique bonne foi périt dans les calculs avides et insensés de Law; les croyances religieuses tombent devant l'audace du scepticisme; les mœurs de la famille se corrompent pour imiter la corruption de la cour. Dans cette cour, il n'est point de vice qui ne soit représenté par quelque grand nom. Les plus illustres exemples ne manquent pas aux désordres les plus criminels. L'inceste les préside, une couronne au front et un sceptre à la main.

Ajoutez que la liberté civile ne gagne même pas à cette licence des mœurs. Tandis que l'on affiche un insolent mépris de la religion, au nom de je ne sais quelle bulle, les cachots se remplissent des citoyens les plus innocents et les plus vertueux. Voltaire est renfermé à la Bastille pour des vers qu'il n'a pas faits; il est puni comme s'il était, lui aussi, l'auteur d'une philippique, comme s'il s'était écrié, avec Lagrange-Chancel:

Nocher des rives infernales,
Apprête-toi, sans t'effrayer,
A passer les ombres royales
Que Philippe va t'envoyer!

Vous me demandez si je crois à toutes ces accusations? J'aime à douter du crime; mais, s'il me prenait fantaisie d'écrire l'histoire des Atrides, il me faudrait à toute force parler de meurtres et d'adultères : de même, si j'écrivais l'histoire de la Régence, l'inceste et le poison devraient trouver place dans mes récits.

Sans doute, ce n'est pas là votre compte, et vous m'allez dire encore : « Ne troublons pas la mémoire de ce bon régent! Je conviens qu'il a eu quelques torts de famille, mais on exagère toujours; puis il était brave, spirituel. A force d'indifférence, il s'est montré quelquefois clément; et, entre nous, c'est encore ce que nous avons de mieux dans notre généalogie. »

Je cède à cet argument domestique. Volontiers j'abandonne le régent et ses maîtresses, quelles qu'elles aient été. Je vais aller encore un peu plus haut, car, je vous l'ai dit, il me faut à tout prix un roman dont les personnages soient pris dans les temps modernes. Assez de grands talents se sont occupés du moyen âge et nous ont promenés dans le XVIe siècle.

Voici Louis XIV, entouré de toutes les pompes de son règne. A sa voix, Versailles s'élève, le commerce renaît, les arts fleurissent. A tout ce qu'il touche le roi imprime un caractère de grandeur; ses faiblesses mêmes sont ennoblies par je ne sais quel éclat de bon goût.

Dans cette cour où le grand Condé, Turenne, Corneille, Racine, Molière, donnent au trône plus de force et en reçoivent plus de dignité; dans cette cour brillant de tous les genres de splendeur, un homme seul se rencontre comme pour la déparer; seul il reste insensible à tant de merveilles. Immobile au milieu de cette glorieuse activité, il s'habille en femme, Sardanapale aux genoux d'une chambrière laide et intrigante. Encore s'il ne s'abaissait pas à d'autres amours! Mais il en est que la nature réprouve autant que la morale : ceux-là sont faits pour lui. Cet homme, ce prince, c'est Monsieur, frère de Louis XIV et duc d'Orléans. Or, je vous le demande, puis-je l'oublier, ou comment faut-il que j'en parle, si j'en parle?

Vous voyez donc qu'avec la meilleure volonté du monde, c'est là un passé à ne pas défendre. L'histoire est une trop grande dame pour se plier à toutes les fantaisies de courtisans nés d'hier. Laissons à l'histoire sa libre allure,

comme on laisse sa libre allure à la flatterie. N'avez-vous pas vu, au dernier Salon, un duc d'Orléans qui, en dansant, se casse le tendon d'Achille? La flatterie, faute de mieux, a fait de cet accident grotesque un grave portrait d'histoire. Le peintre nous a représenté le duc au moment où il tombe sur le plancher, dans l'attitude d'un frotteur maladroit qui cire un parquet. Le tableau existe; il deviendra peut-être de l'histoire. S'il lui fallait un pendant, laissez faire la flatterie: elle saura le trouver, ce pendant historique; elle fera un tableau dans lequel nous verrons le cardinal Dubois, par exemple, le pied levé, lui aussi, et déguisant son noble maître jusqu'à l'excès.

Il y aura toujours assez de gens pour draper majestueusement même un coup de pied au derrière. Laissez-nous donc être vrais, nous autres, quand nous l'osons.

Si j'ai un conseil à donner aux courtisans du nouveau régime, c'est de prendre leur parti sur nos livres comme nous avons pris notre parti sur leurs tableaux d'histoire.

A les entendre, et pour complaire à des vanités de famille, il faudrait confisquer l'histoire d'un siècle et demi, et désormais la plus adroite flatterie de ce qui est serait l'oubli de ce qui fut. Mais ces accommodements peuvent-ils entrer dans

un esprit droit et libre? Est-ce ma faute, à moi, si vous êtes contraints de renier vos aïeux comme un parvenu de la veille désavoue son père le maltôtier? Je ne sais ce que je gagnerais à cette complicité de mensonges, mais je sais qu'elle ne servirait de rien à ceux que j'adulerais si bassement. Qu'importe, en effet, quels furent leurs ancêtres? Quels ils sont, voilà ce qu'on demande. Il se peut même que, loin de perdre à ces souvenirs historiques, ils grandissent, au contraire, par la comparaison : la vertu, ainsi que la royauté, commence avec eux dans leur race. Leur héritage n'est grevé d'aucun de ces legs de gloire qu'il est quelquefois difficile d'acquitter. Enfin, on les louera davantage encore de n'avoir aucun des vices de leurs pères s'ils possèdent toutes les vertus qui leur ont manqué.

JULES JANIN.

BARNAVE

CHAPITRE PREMIER.

PRÉLIMINAIRES.

> Ce ne sera rien : nous en serons quittes pour la peur et pour quelques bouffées de mauvaise humeur qu'il faudra supporter.
>
> DIDEROT.

Je ne suis aujourd'hui qu'un malheureux prince allemand, vieux, infirme, volontaire, vivant dans le passé, fort indifférent au présent et à l'avenir, ne tenant à rien, pas même aux gothiques préjugés de ma maison. Cependant, tel qu'on pourrait me voir, mollement enfoncé dans mon fauteuil armorié, je n'ai pas toujours été Allemand. Moi, qui vous

parle, j'ai été Français un instant dans toute la cruelle signification de ce terme. Malgré moi, j'ai vu naître et grandir ce qu'on appelle, dans les écoles de l'Allemagne, les *doctrines de la Convention;* j'ai été le camarade innocent de ces terribles pouvoirs des premiers temps de la Révolution française; je les ai connus, je les ai touchés, j'ai parcouru la ville avec eux sous le même manteau, j'ai partagé leurs nuits d'ivresse, je les ai surpris dans leurs folles amours; ils n'ont pas été plus à nu pour leurs valets de chambre qu'ils ne l'ont été pour moi-même. Aussi m'aurait-on bien étonné si l'on m'eût dit, à la fin d'une orgie, ce que ces hommes seraient un jour, à quelle fortune ils étaient destinés, et que devant eux devait crouler la plus vieille monarchie de l'univers.

Pour moi, je l'avoue, je n'ai vu dans ces hommes que ce qu'ils étaient en apparence, ou plutôt que ce qu'ils étaient en effet au fond de leur âme, avant que le sort ne les plaçât si haut : de jeunes et pétulants débauchés, pleins d'esprit et de courage, poussés par un vague instinct vers un but inconnu, sans plan dans leur vie, et se doutant peu qu'ils seraient un jour grands hommes. C'est ainsi qu'ils me sont apparus. Je les ai quittés au moment où leur destinée d'hommes publics al-

lait s'accomplir; depuis, j'en ai entendu parler de tant de manières différentes, on leur a prodigué tant de gloire, on les a couverts de tant d'infamies, et cela à si peu de distance, que je sais à peine ce que je dois penser de ces hommes et lequel je dois choisir de ces jugements si opposés. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas ici une histoire politique que je veux écrire, une grave et importante histoire : c'est le frivole roman de ma jeunesse. Dans ce livre, si j'en viens à bout, il ne s'agira que de moi, et non pas de trônes renversés et de sceptres brisés, comme cela devrait être naturellement si j'écrivais une histoire. Songez bien, je vous prie, en lisant ce futile récit, que vous assistez aux souvenirs d'un vieillard ignorant et fatigué qui, par oisiveté, se fait jeune encore une fois avant la mort. Surtout, dans le cours de cette narration, rappelez-vous toujours que ce sont les écrits d'un homme incertain même de ses opinions, d'un Allemand et d'un grand seigneur : double raison pour douter de la liberté. Ajoutez à cela que je suis vieux, que j'ai vu commencer la liberté chez nos voisins, que je l'entends gronder d'une manière formidable dans ma patrie : autre raison pour avoir peur de cette liberté moderne, si furieuse, si vindicative, si aveugle à ses commencements.

Oui, je veux être jeune encore un jour; oui, je veux me parer encore une fois des guirlandes fanées de ma jeunesse. A l'homme qui s'élance dans la vie qu'importent les révolutions? C'est à peine s'il les voit, à peine s'il les comprend. En effet, de quoi s'agit-il pour les jeunes? d'agir et de marcher. Il y a de la passion et de la vie dans ces grands dérangements des peuples : c'est tout ce qu'il faut au jeune homme. Figurez-vous, d'ailleurs, que j'ai appris la vie dans le Paris de Louis XV, que je suis venu assez à temps à Versailles pour entendre les derniers soupirs de ces longues voluptés royales, pour assister aux dernières victoires de cette incrédulité moqueuse et toute française dont l'Allemagne a fait raison. Croyez-moi, c'est un grand spectacle que celui d'une royauté qui se meurt; c'est une lutte singulièrement intéressante et animée que cette lutte des principes contre le pouvoir. Quand la vieille force et les vieux dieux s'en vont, quand une société se recompose sur des bases nouvelles, il se rencontre alors un moment d'hésitation qui n'est plus l'ordre, qui n'est pas le désordre encore, auquel la curiosité humaine ne saurait résister. A cet instant même j'étais en France. Cet instant terrible de décomposition sociale, je ne l'ai pas compris quand il était sous mes regards, mais je

m'en souviens à présent comme si je l'avais parfaitement compris. A peu d'exceptions près, la même chose est arrivée à tous les hommes de notre époque. Aussi leur plus grande et leur plus heureuse occupation, dans ce siècle si occupé, a-t-elle été de se souvenir. Marchons donc en arrière, s'il vous plaît; revenons sur nos pas vers l'aurore de 89; retournons au Versailles des trois rois; rallumons ces flambeaux éteints, relevons ces palais en ruines, rendons à la pierre ses festons, ses tableaux rose et blanc, ses peintures mythologiques; rendons à ces jardins leur symétrie française, leurs bosquets épais, leurs statues toutes nues. Ouvrez-vous de tous vos battants, larges portes de l'antique château! cachez-vous encore dans la muraille, mystérieux boudoirs! Il en sera de mon livre comme de ces drames modernes qui, pour être compris, ont besoin de tout l'art du machiniste. Que de fois, vieux et infirme que je suis, ne me suis-je pas figuré mon propre château s'illuminant tout à coup et tout à coup habité par cette cour de Marie-Antoinette si mêlée de jeunesse et de décrépitude, de femmes charmantes et de vieilles duchesses, de vertu et de faiblesse, de pur amour et de méprisables voluptés! Grands noms, célébrités perdues, renommées fameuses, intrigants subalternes, dévouement

sublime; le joueur, la courtisane, le guerrier, le héros, le lâche, le plus vertueux des monarques, la plus belle et la plus malheureuse des reines : tout était là.

Au dehors, la hideuse banqueroute, le déshonneur national, l'ardente calomnie; des rivalités presque royales au dedans, et je ne sais combien de rois populaires qui sortent de la foule, couronnés et brisés de ses mains. Cela fait peur à penser! Ferme la porte de mon château, Fritz! que mes fossés se remplissent jusqu'aux bords! que mon vieux pont-levis se dresse sur toute sa hauteur! J'ai peur! J'ai le droit de trembler : je suis prince et Allemand. Donne-moi ma pipe, ranime mon feu, que je n'entende aucun bruit du dehors... et bonsoir!

CHAPITRE II.

SUITE.

> Notre justification va toujours son train.
>
> *Lettre à Mademoiselle Voland.*

C'est cela, ferme ta porte, dresse ton pont, donne le mot d'ordre, place tes sentinelles, prépare tout pour un long siége : ne vois-tu pas que tu agis comme un niais?

Il ne s'agit en effet ni de guerre, ni de bataille, ni d'assaut, ni de surprise, ni de poudre à canon, ni de ruses vieilles comme le monde, ni de Polybe, ni de son commentateur le chevalier de Folard.

La force n'est plus la même; la force a changé de place, elle n'est plus au château fort, à l'arrêt du Parlement, à la couronne du roi. Regardez à travers vos créneaux, au pied de la tour, le premier homme du peuple qui passe et qui sait parler en plein vent : voilà la force !

Regardez le premier gentilhomme qui jette son titre à qui le ramasse, qui de sa pleine autorité se fait peuple : voilà la force !

Ouvre tes portes ou ferme-les, donne le mot d'ordre ou ne le donne pas, jette ta couronne ou garde-la : qu'importe ?

Ceci est la seule page politique de mon livre. Je n'en ferai plus : j'ai dit que je voulais être jeune et Allemand d'autrefois, deux choses identiques.

CHAPITRE III.

GÉNÉALOGIE.

Ab ovo.

Dis genitus!

VIRGILE.

POUR juger de mon origine, il fallait entendre ma mère en parler. Ma mère était une grande dame d'Allemagne, née à la cour et qui en savait à fond toute l'étiquette. Je me figure que cette espèce de science, jadis si compliquée et si minutieuse, doit avoir perdu beaucoup de son importance. L'étiquette a fait toute la vie de ma mère; elle a été toute son ambition, tout son devoir. Malgré moi, c'est une chose que je respecte sans trop la regretter. Toutefois, ce fut un grand malheur pour les princes quand cette barrière fut brisée; ce fut une vanité qu'ils payèrent bien cher quand ils voulurent ressembler à tout le monde. J'en reviens à ma

mère : c'était une bonne et excellente princesse, très-occupée de blason, de généalogie, et qui savait par cœur toute son antique famille. Elle descendait en droite ligne, par les femmes, des princes de Wolfenbüttel, grande et illustre famille dont la branche cadette occupe le trône d'Angleterre, et qui a donné deux impératrices à l'Allemagne.

Surtout, ce qui fit le bonheur et le juste orgueil de ma mère, c'est qu'elle vit naître et grandir, et s'épanouir au souffle de son quinzième printemps, cette jeune et brillante fleur, Marie-Antoinette d'Autriche, qui languit et mourut si misérablement sous le beau soleil de France. Ma mère avait assisté à l'éducation de cette jeune princesse, dont les premières années furent si belles et si heureuses qu'il eût été impossible de prévoir les affreux retours de la fortune. Tout entière à sa passion pour la reine future, ma mère avait semblé m'oublier moi-même, moi, un descendant des Wolfenbüttel !

On ne sait plus guère aujourd'hui, en Allemagne, ce que c'est précisément que l'éducation d'un précepteur. Aujourd'hui chacun veut étudier à l'Université, et, l'éducation nationale envahissant tous les esprits, il en résulte une grande uniformité dans les opinions.

Il n'en fut pas ainsi pour moi. Je fus élevé à part, comme un homme d'une espèce à part. Seul avec mon maître, je n'eus rien de mieux à faire, pour mon éducation, que de m'abandonner à ma nature. Homme faible et incertain que je suis, je ne puis accuser personne de ma faiblesse : j'aurais été un héros si j'avais dû l'être ! Je me suis élevé tout seul ; je me fis de bonne heure et à mon usage des systèmes de liberté et d'esclavage ; j'arrangeai ma vie future à ma guise, et je la dérangeai plusieurs fois. Je la fis d'abord aussi courtisanesque que je pouvais ; je m'ennoblis de toutes mes forces, autant que le voulait ma mère ; je m'enivrai de ma puissance héréditaire, du nombre de mes vassaux et de la richesse de mes revenus ; en un mot, j'aurais été, j'imagine, le plus insupportable des hommes en général, et des Allemands en particulier, sans l'admiration extraordinaire qui me saisit pour Frédéric II, le roi de Prusse, et qui renversa tous mes plans. Admirer aujourd'hui le roi Frédéric, c'est chose toute simple et très-naturelle, même en Allemagne. De mon temps, il n'en était pas ainsi. Aux yeux de ses contemporains, le roi de Prusse était un révolutionnaire, un athée, un traître envers la royauté qui pesait sur sa tête. A peine osait-on avouer que c'était un grand roi, un héros. Ses

familières accointances avec Voltaire avaient perdu le roi de Prusse dans l'esprit des sages de la nation. Les courtisans méprisaient à outrance un roi descendu jusqu'à imprimer des vers. Il n'y avait dans toute l'Autriche que quelques esprits forts qui se fussent permis de penser que le conquérant de la Silésie et l'ami de Voltaire était le plus grand roi de son temps. Je me mis un matin au nombre des esprits forts; je renonçai à ma vanité de grand seigneur pour admirer à mon aise le grand Frédéric; j'aimai cet esprit libertin qui lui faisait affronter les dogmes les plus profonds, les préjugés les mieux enracinés, les passions les plus gothiques. Pour moi, Frédéric II représentait sur le trône la philosophie du XVIIIe siècle, ce XVIIIe siècle si actif, si perverti, si puissant sur la destinée de l'Europe, et dont on ne savait encore rien à Brunswick.

Arrangez tout cela, je vous prie; faites quelque chose de tant d'éléments divers : tout cela, c'est moi, jusqu'à ce jour, grand seigneur et peuple, philosophe, esprit fort, prince de l'empire, et me figurant à moi-même que je méprisais la cour. Vous verrez que de misères et quelles faiblesses il y avait dans tout cela!...

CHAPITRE IV.

COMMENCEMENT DE SAGESSE.

Mais, par Dieu, faites du feu si vous avez froid, et ne vous enrhumez pas!

(*Année* 1768.)

Il me semble que je grandis vite, comme tout le monde. Ce serait le cas de dire ici, à propos de ma jeunesse, quelques mots de poésie; mais je ne saurais en dire. J'ai toujours admiré les jeunes gens qui, en commençant la vie, regardent le ciel, les eaux, les fleurs, tout cela avec des larmes dans le regard; j'ai toujours aimé ces soupirs étouffés, ces élans vers le ciel, ces tristesses indicibles dont tous les héros de roman sont saisis sans savoir pourquoi. Moi, je n'ai rien senti de ces extases. Jeune, j'étais vif, alerte, fantasque, colère; je me parais, je dansais, je faisais le beau, j'aimais à me produire dans le monde, à parler du grand Frédéric, à passer pour

un philosophe. En effet, j'étais un grand philosophe; j'avais beaucoup réfléchi, selon la coutume du temps, à l'être et au non-être, à la substance et à la matière; je savais par cœur *l'Homme statue* de Condillac (hélas! j'étais loin de me douter combien je ressemblerais un jour à cette ingénieuse fiction!); en un mot, à dix-sept ans, j'avais déjà rempli de mon nom et de la hardiesse de mes opinions toutes les petites cours d'Allemagne, j'étais déjà presque populaire, presque redoutable à nos grands-ducs, et l'Allemagne, indécise sur mon sort, ne savait pas encore si j'irais voyager au dehors ou si je resterais dans la principauté de mon père avec une femme de mon choix: grand sujet de délibérations, même à la cour de Vienne, et sur lequel ma mère n'avait garde de s'expliquer, comme il convenait à la réserve d'une descendante des princesses de Wolfenbüttel.

CHAPITRE V.

CHEZ L'EMPEREUR.

> Ayez donc la bonté de me rendre le sens commun, j'en ai encore besoin quelquefois.
>
> (*Année* 1768.)

Je ne puis vous dire au juste ce que j'étais alors, non plus que la nation à laquelle j'appartenais. La rêverie allemande en était à ses premiers progrès; je n'étais ni rêveur, ni triste, j'étais jeune pourtant et avide de tout connaître. A un homme de ma qualité il n'était pas de proposition qu'on ne fît chaque jour, mais c'étaient uniquement des projets d'ambition, et je ne voulais point empiéter sur les droits de ma mère. De ces premiers temps de ma vie j'ai même peu de souvenirs, si ce n'est ma première visite chez l'empereur. Cette audience décida de mon voyage en France, par je ne sais

quel miracle que l'ennui fit en moi dans le salon impérial où j'attendais que vînt mon tour.

Marie-Thérèse, ce grand roi, venait de mourir à Vienne, agrandie par ses soins, elle qui à peine avait trouvé dans ses vastes États une ville pour faire ses couches. Elle était morte, dernier rejeton de la maison de Habsbourg, dernière héritière du bonheur de cette grande famille. Joseph II, plagiaire bourgeois du roi de Prusse, venait de transporter dans sa nouvelle cour toute la philosophie qu'il avait pu ramasser dans ses voyages. J'imaginai de le traiter, dès l'abord, comme on traite un philosophe. Cela me parut de bon goût d'aller voir, sans être présenté, un empereur d'Autriche; et, en effet, le palais de Joseph II n'était déjà plus qu'une maison bourgeoise ouverte à tous : nouveauté piquante et d'une politesse plus que royale. J'entrai donc sans façon et avec la foule des courtisans et des sujets de toutes les classes dans la maison de Sa Majesté.

La foule était grande, les salons étaient vastes. La familiarité des sujets envers le souverain n'était pas encore une habitude; le cérémonial et le silence régnaient aussi despotiquement dans cette foule que si Joseph II n'eût pas été un roi populaire. Aussi, après le premier instant d'étonnement et de surprise, je trouvais que l'heure était

lente. Je regardais les visages de mes compagnons, grands seigneurs ou peuple, et sur tous ces visages je découvris je ne sais quoi de niais et d'indécis qui faisait pitié. Je me trouvai mal à ma place dans cette foule. Il est si facile de s'impatienter dans une antichambre, même dans une antichambre impériale! Malgré soi on méprise les hommes qui vous entourent; on les méprise par cela seul qu'ils sont oisifs et vous-même oisif. L'oisiveté, si douce quand on est seul, est un supplice en présence de témoins. L'oisiveté d'antichambre est la pire de toutes les oisivetés.

Toutes les antichambres du monde, quoique je n'en aie guère vu, je vous jure, sont d'une ressemblance bien monotone. Il faut se taire ou parler à des machines dorées qu'on appelle des courtisans, et quand votre regard, fatigué de voir des hommes, se tourne vers le mur, sur ce mur rien qui vous parle : pas un tableau noir et enfumé, sujet fécond à de vastes conjectures; pas une méchante gravure française, blanche et pâle comme un poëme descriptif; rien qui puisse, en occupant votre regard, vous arracher à ce que votre visite peut avoir de mesquin. Une fois dans l'antichambre, il faut à toute force que vous vous plongiez dans vos pitoyables terreurs aussi bien que dans vos espérances dévergondées. Si la mode arrivait

d'orner l'antichambre, je comprendrais le métier de courtisan, pas avant.

A mon sens, ce qui prouve le plus la puissance de Louis XIV, c'est l'Œil-de-bœuf du palais de Versailles. Dans ce trou sans air, sans fenêtre, sans peintures, toute la cour du grand roi venait attendre son réveil ou le départ de sa maîtresse; tout le XVIIe siècle attendait, debout entre ces quatre murs, que le roi fût visible. Il n'y a pas un roi de l'Europe moderne qui osât faire asseoir ses valets de pied dans l'ancienne antichambre du grand roi.

Mais, de grâce, loin de la cour et des oisifs en grand costume, faites qu'un accident imprévu m'arrête par un temps de pluie dans une pauvre auberge de village, moi oisif isolé; que je puisse parcourir à mon gré la vaste salle aux murs charbonnés et occupée par de longues tables, j'attendrai tant que vous voudrez. La patience ne me coûtera pas quand je serai seul à attendre : tout me sera matière à examen dans ce cabaret si délabré; j'aurai tout un monde à moi, et rien à désirer de plus jusqu'au moment de partir. S'il le faut, je resterai dans mon cabaret huit jours : je ne voudrais pas rester une heure ici à attendre l'heure de Sa Majesté. Non, par Dieu! s'agirait-il d'un grand cordon ou d'une clef de chambellan!

Car, au milieu de la foule des courtisans et de cette émotion silencieuse si entrecoupée d'espérance et de terreur, je me mis à regretter, tant j'étais désœuvré (vous allez me prendre en pitié), je regrettai un vieux arbre généalogique que j'avais dédaigné autrefois. Que n'aurais-je pas donné alors pour pouvoir contempler à mon aise cette longue pancarte encadrée entre quatre bâtons noirs, et sur laquelle mille noms divers formaient comme un vaste labyrinthe sans issue! Combien je me serais plu à suivre dans leur cours, comme on suit un fleuve, d'abord mince filet d'eau, puis torrent rapide, puis fleuve immense, puis vaste mer, cette longue suite d'enfants issus de même race, militaires, abbés, duchesses et novices (pas un marchand pour entacher la noble souche), et tous ces membres étiquetés comme autant de vieilles bouteilles! J'avais pourtant dédaigné tout cela dans des temps plus heureux!

Après un arbre généalogique, je ne connais rien de plus triste qu'une carte de géographie. C'est chose désespérante, avec un peu d'imagination et de souvenir, de se figurer que sur ce papier sale et poudreux tant de villes, tant de mers, tant de charmants et frais paysages sont contenus, avec leurs noms seuls pour les représenter. A côté de ce nom, rien qui vous parle, rien qui vous raconte

ce que portent ces contrées, quelles roses elles voient éclore, quelles vendanges elles font mûrir, sous quels sables elles sont dévorées, dans quels ruisseaux leur image se reflète. Sur cette terre ainsi dépouillée de sa parure, le printemps n'a plus de zéphyr, l'été n'a plus de beau soleil ; elle a perdu la feuille fanée de l'automne et les glaçons de l'hiver. Il existe, m'a-t-on dit, un homme, à Vienne, qui a imaginé de vivre en recueillant les noms de tous les soldats morts sous le drapeau ; de cette vie de soldat on ne retrouve jamais sur les registres de cet homme que le nom du mort à la suite d'une bataille : c'est, dans un sens, une carte comme celle du géographe, un extrait mortuaire qui n'a pas même été précédé de l'oraison à l'usage des morts.

Mais, puisque enfin je me trouvais dans ces salons, inoccupé et inconnu, je m'estimai fort heureux lorsque je découvris derrière un grand laquais une carte d'Europe. Cette carte était fixée sans trop d'apprêt contre la muraille, et, à l'aspect de ces sinuosités noires et blanches, de ces montagnes en croissant, de cet Océan représenté par un trait de plume, je me sentis intéressé aussi bien que si j'eusse découvert dans ce monde un poëme comme la *Jérusalem* du Tasse. Dès ce moment, je ne fus plus seul au milieu de la foule L'œil fixé

sur la carte, je me mis à étudier cet univers en résumé; seulement j'étais embarrassé de ce monde entier sous ma main, si froid, si monotone, si triste et malheureusement si complet.

Si vous saviez aussi bien que moi combien la terre est grande, que de vastes espaces elle contient, et combien c'est chose misérable que toutes les parcelles que vous pouvez en posséder, vous ne seriez pas si fier de payer l'impôt. Vous êtes puissant comme la vieille maîtresse d'un jeune prince, et riche comme un juif honnête homme: eh bien, voilà l'univers! Faites attention, et silence; cherchez avec soin le grand parc dont vous êtes si fier, le haut clocher qui sonna votre baptême, le lac qui baigne votre château, vous voilà devenu tout d'un coup aussi pauvre qu'un poëte : votre principauté, et le duché dont vous êtes prince, et le royaume dont vous relevez, tout cela est englouti dans un abîme qu'on appelle l'Europe! N'en parlons plus.

L'instant d'après, à force d'étudier la carte d'Europe, je rencontrai, caché sous mon petit doigt, le royaume de France, que je me figurais si grand.

O mon Dieu! voilà donc la France! la France de Marie-Antoinette et de ma cousine Hélène! Jeune Hélène, c'est la seule femme que j'eusse aimée à l'âge où l'on aime sans le savoir. En

France Hélène! Marie-Antoinette en France! Hélène auprès de la reine, et moi ici!

Je fus prêt à embrasser la carte d'Europe qui me rappelait Hélène et qui me montrait la France si près de moi.

Que ne suis-je en France, hélas! pour voir sur le trône l'éclatante majesté de Marie-Antoinette, cette grande princesse si enfant ici, et qui nous donnait si familièrement, à nous plus enfants qu'elle, sa petite main à baiser!

En France aussi je reverrai ma cousine Hélène! A ces pensées, mon sang commençait à bouillonner!

J'en étais là de mon extase quand un gentilhomme de service m'avertit que l'empereur m'attendait. La foule des courtisans se mit à me regarder avec envie; moi, peu ému, je regardais tour à tour la foule, le gentilhomme de service et sur la carte un point imperceptible, Paris!

Cependant l'empereur demandait à me voir; on lui avait dit mon nom, et cette manière de venir à lui avec la foule et comme la foule avait fait sourire Sa Majesté. Peut-être ai-je été pendant deux minutes sur le seuil d'une grande faveur. C'était un si grand philosophe et un prince si original que l'empereur Joseph II!

Sur l'entrefaite, une pauvre dame d'ancien

régime, à l'œil vif et humide, attitude polie et voix tremblante, se tenait debout contre la porte. Elle était si suppliante, elle avait l'air si respectable et si empressé! D'ailleurs, je me trouvais si bien à Paris! « Faites-moi l'honneur de passer la première, Madame, lui dis-je avec respect, et je prendrai volontiers votre tour? » Et elle se hâta si fort qu'elle oublia de me remercier, comme c'était sans doute son intention.

On admirait encore mon héroïsme que déjà je m'étais retourné vers la carte d'Europe. Au premier coup d'œil je retrouvai Paris. Paris était là sous mon regard, toujours là, comme un spectre dans un songe, et à côté de Paris Versailles, et à Versailles Hélène; et puis j'étais saisi de la peur de devenir quelque chose, d'être en place, immobile, muet, doré, moi si jeune et si libre! Je regardais Paris avec plus d'amour.

En même temps, la bonne dame qui avait pris ma place sortait toute en pleurs du cabinet impérial. Elle avait sollicité autrefois plus heureusement. Le gentilhomme de service attendait pour m'introduire. Je n'ai jamais vu de figure plus déplaisante: des traces de petite vérole par intervalles, une cravate blanche, un sourire fade, un dos voûté. C'était, à tout prendre, un gentilhomme fort laid.

Comme je vous le dis, la porte était ouverte : à travers le salon, et assis à son bureau, je découvris Sa Majesté, qui taillait une plu me enm'attendant. J'allais entrer.

Malheureusement je regardai encore une fois ce gentilhomme, et je le trouvai plus laid que jamais. Ma résolution fut prise sur-le-champ.

« Mille pardons, dis-je enfin à mon introducteur, qui tenait son bras étendu, excusez-moi, je vous prie, auprès de l'empereur : je viens de me souvenir tout à coup que j'ai à terminer une affaire très-pressée à Paris. »

Et je sortis très-content de moi sur cette impolitesse philosophique. L'antichambre s'imagina que j'étais fou ou archiduc.

CHAPITRE VI.

CONSEILS.

Je veux aller dans une contrée où je songerai à votre goût pour l'histoire naturelle et à la douceur des baisers en croix.

— Bonjour; songez à moi : parlez-en, dites-en du bien, dites-en du mal; pourvu que vous en parliez avec intérêt, je serai satisfait.

(1773, *Voyages.*)

J'ÉTAIS à peine sorti du palais impérial que j'eus peur de mon héroïsme; peu à peu cependant je m'y accoutumai en songeant que je serais beaucoup admiré. En effet, on conçoit que cette conduite fit du bruit dans une cour comme la nôtre. Chacun se récria à perdre haleine contre mon inconcevable boutade; un seul instant fit de moi un philosophe déterminé, un ingrat. L'empereur ne se fâcha pas; seulement je reçus le lendemain l'ordre de vivre

dans mes terres et de ne plus reparaître à la cour.

Voilà donc toute ma vie changée. Adieu à mon vaste avenir! adieu aux espérances maternelles! Dans ma disgrâce, ma mère seule m'inquiétait.

Pour moi, peu soucieux du malheur qui m'arrivait, je retournai dans mon petit royaume; je retrouvai une carte d'Europe, je revis Paris sous mon index, et, tout fier de mon exil, victime volontaire de la philosophie, je me préparai à voyager.

Le plus difficile, dans ma position, n'était pas d'échapper à la cour (on n'est jamais bien en cour malgré soi) : aussi de ce côté-là étais-je fort tranquille; mais, à présent que j'étais en disgrâce, il ne s'agissait plus que d'éviter les donneurs de conseils. Non-seulement le plus excellent conseil du monde ne coûte rien à celui qui le donne, mais encore il est toujours largement payé par une supériorité toujours flatteuse, même quand on l'usurpe sur un sot. Aussi, au premier mot de mon départ et de mon amour pour Paris, les conseils ne me manquèrent pas : tous mes amis accoururent pour m'en donner.

« Si j'avais à voyager, disait l'un, je voudrais passer les Alpes, les gravir d'abord avec peine en m'accrochant aux rocs escarpés, et balayer la neige des sentiers les plus difficiles pour y lire le nom

d'Annibal. Quel bonheur pour un jeune homme de se balancer sur ces ponts suspendus à des fils, et, après avoir traversé ces glaces éternelles, de descendre dans l'Italie, au milieu de la vapeur des roses et des chants déjà italiens du montagnard, Venise et Naples, l'Arno et le Tibre, et la jeune Romaine errante le soir dans la voie Appienne, et le saint-père bénissant l'univers du haut de la ville éternelle; Saint-Pierre et le Capitole, et les odes d'Horace, le *Dulce ridentem* du poëte de Tibur récité sous le laurier de Virgile ! Quel voyage! Rome! voilà la ville des souvenirs et des miracles, des héros et des martyrs! la première ville du monde si elle avait le bonheur d'avoir encore une fois un pape qui ne crût pas en Dieu!

— Ne me parlez pas, disait un autre à l'air sévère et triste, de ces villes transparentes comme un cristal et dont l'antiquité est fardée comme une femme de cour. Que m'importent à moi ces contrées sans physionomie, ce doux langage sans style arrêté, ces grands monuments peuplés d'ombres et ces mystères sans croyances? Autant vaudrait s'agenouiller devant un autel désert ou répandre des fleurs sur un cercueil vide et sonore. Ce ne sont pas seulement les façades d'un peuple ou ses filets d'eau qu'il faut voir : s'il en était

ainsi, la peinture serait trop commode. Parlez-moi plutôt des parties sauvages de notre Allemagne, de la Suisse, de cette nature forte et vierge, de ces cascades qui tombent, de ces blanches génisses attachées aux flancs du rocher, de ce ciel changeant, de ces échos qui ne connaissent pas le silence : voilà la nature que j'aime! voilà les hommes que j'étudie! voilà le ciel qu'il me faut! » Et mon second conseiller rentrait dans son repos aussi content que s'il eût dit quelque chose.

« Que parlez-vous de nature? répondit un troisième; c'est un mot qui est déjà singulièrement usé par les philosophes de notre siècle, et qui finira, si l'on continue à en abuser, par n'avoir plus de sens. Croyez-moi, il n'est qu'une chose à étudier aujourd'hui : c'est la société; il n'est qu'un voyage à faire : c'est de parcourir les villes de notre Allemagne. Avant tout, mon ami, étudiez la sainte Allemagne. Chez nous, Frédéric, rien n'a changé encore, tous les progrès de la société sont dans l'âme, cachés, inviolables, mûris sans cesse et forts comme la conscience; chez nous, peuple ignorant, l'étude est un sacerdoce; chez nous, vous verrez de jeunes hommes réunis dans un seul but, celui de savoir, courant de ville en ville pour y chercher quelque théorème in-

connu, quelque démonstration nouvelle, pour se prosterner aux pieds d'un maître ; terre de scepticisme et de foi en même temps, terre de présent et d'avenir, immuable au milieu de tant de révolutions qui grondent, ta patrie enfin et la nôtre, Frédéric, voilà un digne objet d'attention ; et le soir, quand, la tête inclinée par la pensée, vous venez vous asseoir auprès d'un bon foyer de tourbe, quel plaisir de se perdre au milieu d'un nuage de tabac, d'augmenter soi-même ce nuage, une pipe à la main, et tantôt d'entendre chanter en chœur les belles mélodies de Bach ou de Hændel, tantôt de voir s'élever du sein de la foule quelque philosophe inspiré, orateur comme Herder, logicien comme Condillac, vous parler de l'âme humaine comme Dieu seul pourrait en parler ! Je ne connais que l'Allemagne qui mérite ton attention. »

Après quoi, un quatrième conseiller se mettait sur les rangs.

« Vous n'y êtes pas ! disait-il ; le voyage, c'est le mouvement. Il vous faut un pays animé et fort, avec des mœurs actives et dramatiques : l'Angleterre vous attend. Dès le paquebot, votre étude commence. Vous touchez la terre : voilà Londres ! voilà la Tamise chargée de vaisseaux plus qu'une mer française. Le soir, avec les matelots anglais,

vous battez des mains aux représentations d'*Othello* et du *Roi Lear;* ou bien, à côté de quelque jeune lady échappée au toit paternel, vous vous perdez dans le songe du gentil Ariel ou dans les extases d'une nuit d'été. Allez à Londres: tout est là. Là, en signe d'égalité, le chancelier est assis sur une balle de laine; là, vous verrez l'aristocratie dans tout ce qu'elle a de puissance et de richesses; là, vous verrez soumis à l'élection de leurs fermiers des hommes qui possèdent des comtés entiers et qui y règnent; là, tout est drame, tout est poésie et vieille histoire. Que ne puis-je me perdre avec vous sur les bords de l'Avon, mon ami, ou visiter à vos côtés les tombeaux des grands hommes à Westminster! »

Mon jeune ami devait partir pour l'Angleterre dans un an.

Il y avait un beau jeune homme aux yeux noirs qui parlait en chantant :

« L'Espagne est la patrie du soleil, terre arabe et française à la fois, vieille patrie du passé dont l'histoire est toute faite, et si entière que l'avenir ne peut rien sur elle. Grenade et l'Alhambra, quand ils vivraient encore mille années, n'auraient rien de plus à apprendre au voyageur. Pour moi, lorsque j'ai assisté aux premiers actes d'un drame, je suis jaloux de savoir le dénoûment.

Aujourd'hui l'Espagne seule en est au dénoûment. Si j'étais le maître de ma vie, je monterais sur une belle mule andalouse, et au chant monotone du muletier je ferais route, inclinant ma tête devant les bonnes Vierges des carrefours, et m'arrêtant à toutes les croix de bois dressées sur le chemin, digne tombeau de grande route creusé par le poignard d'un assassin. »

La parole fut donnée à un profond politique aux yeux caves, au teint jaune, aux cheveux rares, sans sourire.

« Pour ma part, me dit-il, je me soucie peu d'arriver à un spectacle quand la toile vient d'être baissée. Le drame européen se joue sur les bords de la Néva : c'est en Russie qu'il faut aller. La Russie, c'est la couronne du monde. J'aime ses glaces si froides et ses étés si chauds ; j'aime ses palais de sapin, ses citadelles de terre cuite et ses minarets orientaux. Prêtez l'oreille à ce bruit d'empire qui grandit, et vous comprendrez combien rapide est sa croissance. Si j'étais à votre place, j'irais voir à quel prix se vendent les hommes ; je voudrais assister à la foire de Makarieff ; je serais fier d'étudier par quels soins infinis on fait un soldat d'un paysan ; je m'égarerais sur les pas de cette jeunesse chargée d'or, insolente comme si elle était parvenue, et cependant vieille comme

l'empire; je ne dédaignerais même pas ces grossières imitations d'une muse qui n'a rien de national; je le voudrais voir de près, ce trône placé sur le bord d'un précipice dans lequel le fils jette son père pour y monter plus vite; j'irais à Saint-Pétersbourg pour y découvrir cette prostituée royale qui se fait vanter par les gens de lettres de France au poids de l'or, et je ne serais heureux que lorsque la police ombrageuse du pays m'aurait emprisonné comme suspect pour avoir sifflé l'une des maîtresses du prince Potemkin. J'ai dit.

— Que nous parlez-vous de la Russie? s'écriait un autre; qu'est-ce que la Russie et ses mœurs de fer, comparée au plus pacifique des royaumes? Oh! que ne m'est-il donné de descendre sur un vaisseau à trois ponts tout le Bosphore de Thrace! que ne puis-je, à l'extrémité de cette nappe d'eau verte et transparente, apercevoir dans le lointain ces montagnes bleues chargées de cimetières, ces fraîches collines, asiles du solitaires ces minarets dorés, ces temples consacrés au croissant, ces felouques légères, tout ce luxe de l'Orient, tout le repos de cette terre chérie du ciel, tous ces parfums, tout ce sommeil! Constantinople est la ville par excellence, l'ancienne rivale de l'ancienne Rome: ce n'est que là qu'on sait dormir; là seulement on sait aimer et être tranquille; là, tout

est murmure, tout est calme, tout est prière, tout est fraîcheur; chaque maison est un sanctuaire habité par de jeunes femmes qui n'appartiennent qu'à vous seul On est heureux à Constantinople, on souffre partout ailleurs! » Et mon jeune conseiller retomba dans son repos.

Comme l'attention était grande dans l'assemblée, et d'ailleurs chacun se trouvant encouragé à discourir, chacun avait usé de la liberté de conseil. Un seul n'avait rien dit : c'était un sec et rigide vieillard qui toute sa vie avait été un aventureux soldat et un hardi marin. Il se leva, et, me prenant la main comme pour mieux s'emparer de moi :

« Tout ceci, me dit-il, c'est de la vieille Europe, un misérable monde qui croule et qui s'en va on ne sait où. Il n'y a qu'un monde dans le monde: c'est l'Amérique. Dans votre insipide hémisphère, toutes les nations se ressemblent; elles tournent toutes dans le même cercle : l'histoire de leurs impôts et de leurs corvées compose l'histoire de leur vie. Quant aux monuments de leur pays, elles ne s'en occupent guère, ou bien, si elles font quelques efforts pour faire parler d'elles, vous verrez que ces efforts n'iront pas loin. Les temps modernes passeront encore plus vite que le moyen âge, qui est pour nous déjà aussi vieux que l'antiquité.

Laissez donc à eux-mêmes ces peuples énervés de l'Europe; dédaignez de vous appesantir sur ce vieux système de monarchie qu'ils anéantiront tout à fait à force de le modifier. Au contraire, allez dans le nouveau monde étudier comment se font les républiques, comment les gouvernements se discutent, comment les religions s'éclairent, comment le pouvoir se fait respecter, comment l'esclavage est un repos d'un jour et la liberté un travail de tous les siècles, comment enfin on peut s'appeler Washington et porter la tête aussi haute que Charlemagne. Quant aux mers et aux montagnes, il n'y a plus de mers et de montagnes qu'en Amérique. A toute la Normandie je préfère les cailloux du Massachusetts; à Saint-Paul de Rome je préfère une barque de New-Island; Hurl'gatt doit passer bien avant toutes les cascades des Alpes, car tout cela est neuf, et tout le reste est vieux; tout cela est éclatant de lumière et de vie, tout le reste s'en va décrit de mille manières et défiguré dans chaque album de voyage. L'Amérique, voilà le seul objet digne de vos études; et, après cela, adieu, jeune homme, car, si une fois vous y portez vos pas, vous n'en voudrez jamais revenir. »

A ces derniers mots, un de mes plus jeunes amis, tout effrayé, se mit à me réciter en français

la fable des *Deux Pigeons;* sa voix était pure et fraîche. Il s'arrêta à dessein sur plusieurs vers :

> Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
> Bon souper, bon gîte *et le reste?*

Cela valait tous les conseils réunis dont j'avais été l'objet.

Comme on savait que je voulais aller en France, personne ne parla de la France : il ne s'agissait absolument que de me donner des conseils.

Et maintenant que vous avez tout dit, adieu, mes amis, adieu. Encore une fois de joyeux couplets et de soudaines râsades, encore une fois le récit folâtre de vos amours, le mystérieux détail de nos projets, la lecture compliquée de nos chefs-d'œuvre; encore une fois en commun nos plaisirs et nos peines, nos joies et nos douleurs, et puis demain, adieu ! Je pars pour Paris demain.

Et, en effet, le moment était favorable aux voyages : à cet instant, unique dans l'histoire, toute l'Europe était en paix et prenait haleine pour les bouleversements à venir. La paix de 1783, pesante à tous, tenait les peuples sous un joug uniforme. Dans cette Europe que je voulais visiter, tous étaient vaincus également : l'Angleterre avait perdu l'Amérique du Nord; la France était ruinée d'argent et endettée comme un cadet de bonne mai-

son; Gibraltar avait épuisé les forces et l'orgueil de la vieille Espagne; la Russie, accablée à la fois par le luxe de l'Asie et la civilisation de l'Europe, ressemblait à un fruit pourri avant d'être mûr; la Prusse et l'Autriche étaient incessamment occupées, l'une à lier ses conquêtes trop hâtives, l'autre à se faire philosophe à l'exemple de son empereur, et surtout à maintenir les Pays-Bas, qui commençaient à remuer de nouveau, lassés qu'ils étaient des furieuses leçons auxquelles on les avait soumis. Ainsi, par lassitude, par misère, par prudence ou par nécessité, tous les États de l'Europe étaient en paix lorsque je commençai mon voyage pour Paris. Toute l'Europe était en feu à mon retour.

Cependant, quand je revins en Allemagne, rien n'était changé en Europe : il n'y avait en Europe qu'un roi de moins.

CHAPITRE VII.

DÉPART.

> Ne vous attendez qu'à des généralités.
>
> J'aurai fait le plus beau voyage du monde quand je serai de retour.
>
> DIDEROT.

Je sens que je redeviens jeune : les moindres faits de ce temps-là sont présents à ma mémoire. Je me rappelle fort bien le moment où je dis adieu à l'Allemagne. C'était au milieu de ma grande cour ; les arbres avaient encore toutes leurs feuilles, la vigne était chargée du vermillon rouge de l'automne, mes vassaux étaient aux champs ; mes chiens seuls me dirent adieu par un hurlement plaintif. Moi, si je n'avais pas eu à subir la veille tant de conseils, j'étais sur le point de rester : j'avais déjà le pressentiment des accidents qui m'attendaient ; mais j'eus peur de mes amis, de

mon précepteur, de ma mère, et des moqueries de nos petites principautés. Je partis donc.

J'allais vite. Comprenne qui pourra le mouvement : les arbres, les pierres, le ciel, les flots, l'église surmontée de son haut clocher, le toit de chaume, le troupeau et sa sonnette, le paysan sur son cheval, tout cela glisse autour de vous. Marchez vite, et vous voilà immobile; le temps lui-même vous dépasse, léger vieillard. Plus vite encore, plus vite, marchez! Et dans le coin de cette voiture, moi tout seul, moi pour qui se déplacent le ciel et la terre, le soleil et les étoiles! Toute la nature se dérange pour moi, et ce désordre, comprenez-vous qu'il arrive tout exprès pour que je puisse dire, une heure après : « J'étais ici, je suis là »?

Et quand tu seras là? — N'importe, je ne serai plus ici; je serai là.

Je ne serai pas comme l'homme de Lucrèce sur le rocher, en présence d'une tourmente en pleine mer qui ne l'atteint pas.

J'aime la tourmente, j'aime le roulis du vaisseau, le mât qui ploie, la quille qui se brise, le pilote qui se trouble, la boussole qui ne va plus, et sous mes pieds l'abîme. Que Lucrèce ne me parle plus de son rocher.

Malheureusement n'est pas qui veut en pleine

mer ; le rocher est couvert d'hommes qu'on flétrit du nom de vulgaire. Je suis sur le rocher, moi ; mais je ferai tant que j'aurai aussi ma tempête, fût-elle dans un verre d'eau.

Et, avec ces belles idées, je m'agitais, me croyant un grand penseur. J'allais toujours. « Oh! me disais-je, pour que je m'arrête, il me faut une passion dans le cœur, il faut que ma vie ait atteint son but... Postillon, marchez vite, marchez comme si nous portions une couronne à un roi! »

La nuit commençait, les étoiles brillaient au ciel ; j'étais placé dans cet état de béatitude que donne le mouvement : sous vos yeux passe tout un monde, vous vous sentez bercé par une molle rêverie, puis vous n'avez plus qu'un pas à faire pour être au ciel. Tout à coup l'essieu de ma voiture crie et se brise... Me voilà retombé sur la terre, simple mortel!

Ainsi, je me trouvai étendu sur la grande route, après avoir descendu et remonté une ville française entre deux montagnes. Le choc m'avait jeté à dix pas sur les bords de la chaussée, et je voyais confusément l'onde couler comme un ver qui glisse dans le gazon.

« Il paraît, me dis-je à moi-même, que j'allais trop vite ; un grain de sable m'a jeté brusquement

dans l'immobilité. Profitons-en, reposons-nous. On est toujours arrivé quand on ne sait pas où l'on va !

« Reposons-nous donc ici, puisqu'il le faut... Vous qui passez, bons paysans, relevez un prince allemand dont la voiture a versé dans vos ornières, et qui s'est brisé la cuisse sur votre pavé rocailleux ! »

Je fus bien vite relevé, mais j'éprouvais d'incroyables douleurs... « Bon, me dis-je, te voilà en pleine mer ! » Et je regrettai le rocher de Lucrèce : ainsi nous sommes faits, nous autres Allemands !

Toutefois, puisqu'il fallait verser, mieux vaut encore ici, sous ce beau ciel, sur ce beau pont, sur le bord de la transparente rivière, que d'avoir versé ailleurs.

CHAPITRE VIII.

FANCHON.

D'Alembert. Vous vous trompez : sceptique je me serais couché, sceptique je me serais relevé.

Diderot. Sceptique ? est-ce qu'on est sceptique ?

(*Dialogues.*)

Le pays était si tranquille, les visages étaient si calmes, les nuages si bleus, que je me crus en Flandre. J'aimais déjà beaucoup les tableaux flamands : les femmes qui battent le beurre, le chat qui mange la crème, l'enfant qui donne la bouillie à son chien, la bière dans les pots d'étain, écumant jusqu'aux bords; les brocs, les bouteilles, les joueurs de violon et de cornemuse, la fumée ondoyante, les bonnes et calmes figures des paysans, l'homme tourné contre le mur. J'aimais la Flandre à force d'avoir vu des tableaux flamands.

Laissez-moi croire que je suis en Flandre. Cela me console un peu.

Ce fut le soir, vers les sept heures, quand les premiers rayons de la lune se croisent amicalement avec les rayons du soleil couchant, quand chaque laboureur est sur sa porte, attendant le seul sommeil qui ne se fait pas attendre, le sommeil du laboureur, que je me trouvai à moitié brisé sur la route. On eut quelque peine à me transporter dans une bonne maison. Figurez-vous un grand pigeonnier, une maison au sommet pointu comme le chapeau de Sganarelle, mais d'une physionomie honnête et calme. Cette maison n'avait qu'un rez-de-chaussée ; deux lits occupaient cette chambre. L'un de ces lits était pour la vieille Marguerite; dans l'autre lit s'étendait, chaque soir, se jeune nièce Fanchon. Oui, elle se nommait tout simplement Fanchon. Je ne t'arracherai pas ton nom, ma jolie brune! Non, pardieu! je ne le changerais pas contre tous les noms de la maison d'Autriche : tu resteras Fanchon pour moi.

Il y a quelque chose de poétique dans la position d'un homme blessé : d'abord, je ne sais quelle apparence héroïque le soutient contre la douleur ; après quoi il est tout étonné de trouver cette douleur moins vive qu'il ne l'aurait ima-

ginée; ajoutez qu'on l'entoure d'intérêt et de tendres plaintes, et qu'il entre tout d'abord aussi avant dans l'hospitalité que s'il était connu depuis des années. Et puis la tête se trouble légèrement: la pensée se repose en même temps que le corps; mille rêveries confuses vous bercent mollement; longtemps vous avez l'espoir de faire un songe. Ainsi j'étais quand on me transporta chez mon hôtesse. On fit un troisième lit dans cette chambre, entre le lit de la tante et celui de la nièce. Je devais reposer à côté de Fanchon, homme heureux! Premier privilége du blessé!

Après le premier appareil, on se retira pour me laisser dormir.

Tout blessé que j'étais, j'eus une vision, ma première vision d'amour... C'était plus beau même que le regard de ma cousine Hélène.

Voici ma vision :

J'étais couché depuis une heure, tout faisait silence autour de moi; la lune entrait par le haut de la maison, par la porte, par les fentes du toit, par la cheminée, par les moindres crevasses, par la chatière : j'en étais inondé. Le mouvement était encore mon maître, m'entraînant en avant, en arrière, dans les fondations et sur les combles; je dormais d'un œil, je veillais de l'autre. Ma jambe malade était sans douleur, je souffrais de

l'autre jambe; ma tête tournait, mon cœur était calme. Tout à coup je vois entrer dans ma chambre, et en silence, deux femmes que je n'avais pas encore vues, l'une vieille, l'autre jeune; celle-ci rose et fraîche, celle-là pâle et ridée; quelques cheveux blancs sur ce front sillonné de rides, de longs cheveux noirs sur ce col poli comme l'ivoire.

« Bonsoir, Fanchon! disait la bonne femme tout bas. — Bonsoir, grand'mère! » disait Fanchon. Et ces deux femmes, qui touchaient aux deux extrémités de la vie, se penchèrent sur mon lit et s'embrassèrent en répétant tout bas : « Bonsoir! »

Bien des chagrins et bien des années ont passé sur ma tête, j'ai perdu bien des souvenirs aigus : je me souviens toujours de ce baiser ainsi donné par-dessus mon front. Cela est d'un effet qu'on ne peut décrire; la glace d'un côté et le feu de l'autre; à ma droite la vieille femme, à ma gauche ce jeune sein si frais et si blanc. Ce baiser qui m'eût fait horreur, ce baiser qui m'eût rendu fou d'amour, je n'imagine pas de supplice pareil.

Les deux femmes s'agenouillèrent. Alors seulement j'aimai assez les mains ridées de la vieille, son bras hâlé, son attitude courbée, sa figure pen-

sive. Je ne voyais de Marguerite que le col, les cheveux, les épaules et les deux talons appuyés l'un contre l'autre Des deux côtés j'entendais un chuchotement religieux, à ma droite grave et lent, court et rapide à ma gauche, avec un accene haletant, un souffle prolongé, une tête qui se penche sur un corps qui reste droit.

Il était impossible d'y tenir plus longtemps. Je fermai les yeux et je poussai un grand soupir. Aussitôt Fanchon est debout, elle est à mon chevet. « Qu'avez-vous? me dit-elle comme si elle priait encore; où souffrez-vous? — Je brûle », dis-je à Fanchon. Et je lui pris la main, et elle sentit que je brûlais.

La vieille Marguerite acheva sa prière; puis elle vint à moi. « J'ai froid, bonne mère », lui dis-je. Et elle prit ma main, et elle sentit que j'avais froid.

C'est qu'en effet je brûlais, j'avais froid. « J'ai une vive douleur à la tête, Fanchon, et au cœur! »

Les deux femmes se penchèrent sur mon front pour voir s'il pâlissait. Je fis encore semblant de m'endormir.

Du côté de Marguerite j'étais dans l'ombre, et du côté de Fanchon sous un joyeux rayon de lune... Je fus mieux.

A la fin, je m'endormis, bercé entre le ronfle-

ment de la bonne femme et les légers soupirs de sa jolie enfant.

Quel rêve je fis alors ! Jamais je n'avais été aussi loin de la cour d'Autriche, de ma principauté de Brunswick et des princes de Wolfenbüttel.

CHAPITRE IX.

CONVALESCENCE.

Mlle de l'Espinasse.

Quand il a été couché, au lieu de reposer comme à son ordinaire (car il dort comme un enfant), il s'est mis à se tourner, à se retourner, à tirer ses bras, à écarter ses couvertures et à parler haut.

Bordeu.

Et qu'est-ce qu'il disait? de la géométrie?

Mlle de l'Espinasse.

Non, cela avait tout l'air du délire.

(*Dialogues.*)

Permettez-moi de vous parler de ces premières amours. Fanchon était une fille vive et joyeuse, agaçante et hardie; elle veillait sur moi, elle pansait ma blessure, elle se levait la nuit, au hasard, pour me donner à boire quand la fièvre me dévorait. Je guéris lentement; Fanchon fut patiente. Quand je pus me lever, Fanchon m'offrit son bras, Fanchon

m'apprit de nouveau à marcher. Je fis durer les leçons longtemps. Bientôt ce fut entre elle et moi une conversation suivie. Elle me fit ses confidences, elle me raconta ses moindres châteaux en Espagne; puis elle riait, puis elle pleurait, puis elle sautait. « Prends donc garde, Fanchon! tu vas me faire tomber. »

Seule, pendant trois mois, elle fit ma consolation et mon bonheur. J'assistais à sa toilette; je tenais devant elle le fragment de miroir où se reflétait son visage; je lui présentais le ruban qui nouait ses longs cheveux; je serrais le corset qui pressait sa taille. Fanchon se servait de moi sans façon, sans excuse, comme elle m'avait servi. Quelquefois même elle s'emportait contre sa soubrette maladroite; elle me boudait et elle se sauvait derrière ses rideaux pour achever elle-même la toilette que j'avais commencée.

Qui aurait dit à Fanchon: « Fanchon, votre femme de chambre est un grand seigneur allemand », ne l'aurait pas étonnée, j'en suis sûr.

A tant de séductions ingénues je résistais vainement. Malgré moi, je me sentais vaincu par ce doux supplice. « Bonsoir, Fanchon! » lui disais-je chaque soir, et chaque soir elle était endormie avant que j'eusse eu le temps de lui dire encore une fois: « Bonsoir! »

Quinze jours après notre première promenade, Fanchon ne dormait plus; elle poussait de longs soupirs, elle était agitée; elle se levait le matin avec des yeux enflés; elle était pâle, toute pâle, comme une grande dame.

« Êtes-vous donc malade, Fanchon? »

Fanchon ne répondait pas; elle avait comme des accès de joie et de tristesse; elle versait des larmes, elle éclatait de rire, elle était folle. Il fallait la voir dans ses bonheurs, il fallait la voir dans ses tristesses! Moi, je n'osais pas seulement poser mes lèvres sur le front de Fanchon.

Sa tristesse devint si forte que je me mis à y penser sérieusement. En vérité, je n'avais pas envie d'agir envers elle comme un vil séducteur. Oh! non, je ne surprendrai pas tant d'innocence; non, je ne plongerai pas la pauvre fille dans cette trompeuse illusion d'un moment qu'elle payerait de tant de larmes! Disant cela, je me tenais à moi-même de longs raisonnements de morale et de vertu; je me rappelais de toutes mes forces le beau trait de Scipion. Ajoutez que je n'osais pas regarder Fanchon, ni lui prendre la main, ni lui dire: « Fanchon, je t'aime! » Ma timidité égalait au moins ma vertu. Quand j'avais honte d'être si craintif, j'aimais mieux croire que j'étais vertueux. Bientôt ma passion prit un autre cours,

mon cœur s'attacha à un autre raisonnement. « Si j'en avais le courage !... Oui, me disais-je en contrefaisant le brave, si cependant j'avais la force d'épouser ma jolie villageoise, de demander ta main à ta mère, Fanchon !... Allons, courage, Frédéric ! préfère le bonheur à la vanité : jette loin de toi le nom qui te pèse, le blason qui t'embarrasse; reviens à la nature, à la beauté, à l'innocence. » Ainsi je me disais, pendant le jour, ces fades paroles, à l'usage de toutes les passions qui raisonnent; la nuit, mes songes étaient aussi pénibles que mes raisonnements d'homme éveillé. D'ordinaire, je ne dormais pas que Fanchon ne fût endormie. Alors, vaincu par la fatigue, je fermais les yeux quelque temps, et encore ce court sommeil était-il assiégé par mille fantômes. Je voyais tous mes ancêtres s'élever contre moi : mes chevaleresques aïeux armés de pied en cap, mes nobles aïeules faucon au poing. Toute cette noble foule d'inconnus était à mes genoux, me priant, me suppliant, les mains jointes, de ne pas déshonorer leur race par une indigne mésalliance. Que vous m'avez coûté cher, ô princes de Wolfenbüttel !

Un jour (le temps était mauvais, l'hiver commençait à se faire sentir, et les oiseaux de la ferme étaient blottis tristement sous les buissons

chargés de neige), je me dis à moi-même : « Du courage ! Qu'importe, après tout, à l'Allemagne? Il faut en finir (mon bonheur le veut), il faut que Fanchon soit à moi, il faut qu'elle sache enfin que je l'aime ! » Fanchon princesse ! Fanchon reine de mes domaines ! En songeant à tant de générosité, j'avais peine à me reconnaître : je me croyais un martyr de l'amour. Donner un si beau nom à une simple fille !... Un instant je me crus un héros.

Survint Fanchon. Elle était plus rêveuse que de coutume ; elle s'approcha de moi et s'inclina. « Voulez-vous placer mon chapeau sur ma tête, monsieur Frédéric ? » me dit-elle.

Je plaçai son chapeau sur sa tête, un peu de côté, comme elle en avait l'habitude. Je fus remercié par un sourire Ce sourire m'enhardit... Pour la première fois, j'embrassai Fanchon. Elle ne retira pas ses lèvres ; au contraire, s'approchant de moi de plus près et avec un regard caressant :

« Voulez-vous venir m'attendre au carrefour de la forêt, demain, à midi? Je vais aujourd'hui à la ville ; je ne reviendrai que demain. Viendrez-vous au-devant de moi, Frédéric? J'ai à vous parler. — J'irai, Fanchon, j'irai demain, n'en doutez pas... A demain donc ! Mais pourquoi

partir aujourd'hui seule et par ce mauvais temps?

— Il faut que je parte, dit Fanchon, il faut absolument que je parte. A demain, sur le grand chemin, vers le banc de pierre, à côté de la fontaine! » Et elle me tendit encore la joue. Je l'embrassai de nouveau, et elle partit, et je ne saurais vous dire ce que je fis, ce à quoi je pensai jusqu'au lendemain matin.

Vint le lendemain. Il faisait encore plus froid que la veille. J'arrivai le premier au rendez-vous, regrettant de ne plus boiter. Le banc de pierre était couvert de neige; le vieil arbre n'avait plus de feuilles; on n'entendait plus le murmure de la source; la poussière ondoyante de la grande route ne s'élevait plus joyeusement en tourbillonnant sur les pas rapides du voyageur. Que ce lieu était changé! que ce calme me fatiguait! Peu à peu j'en revins à ma position personnelle; je me consolai de finir ma carrière en ce lieu même où j'étais tombé, sur ce banc de pierre où je m'étais reposé si souvent durant ma blessure. « Ici, me disais-je avec attendrissement, va s'achever tout le roman de ma vie; ici même je vais revenir à une existence calme et sage! Honneur à un patriarche de vingt ans! »

Je sentis une petite main s'appuyer légèrement

sur mon épaule : c'était la sienne. « Bonjour, Fanchon! » Et je me sentis plus heureux que je ne l'avais jamais été près d'elle. « Embrasse-moi donc, » lui dis-je en la tutoyant pour la première fois.

Alors seulement je m'aperçus que Fanchon n'était pas seule : elle donnait le bras à Julien, mon valet de chambre. Je fus honteux d'avoir été surpris dans un tel moment par Julien. « Que faites-vous ici, Julien? lui dis-je tout ému ; allez m'attendre à la maison, Monsieur! »

Julien ne partit pas : Fanchon le retint. Avec quel regard et quel sourire elle le retint! Elle eut l'air de lui dire : « Julien, tu n'as plus de maître! » Elle l'affranchit d'un coup d'œil ; puis, sans autre précaution et d'un ton décidé : « J'ai besoin de Julien, me dit-elle ; je viens vous parler pour lui... Julien m'aime, Monsieur le comte ; je l'aime aussi. Mes parents consentent à notre mariage... Nous venons vous prier de nous être favorable. » Et, quand elle eut tout dit, elle se retourna vers Julien, et elle le regarda, et elle lui sourit de nouveau, et elle ne fut pas inquiète de ma réponse un seul instant. Quel changement, grand Dieu! L'enfant soumis faisait place à la femme résolue ; la passion remplaçait la naïveté. A présent que je n'étais plus un malade, Fanchon m'abandonnait

comme on quitte une tâche accomplie; elle faisait de l'égoïsme avec un autre que moi. Pour moi, au premier mot de Fanchon, je m'étais senti perdu sans retour... J'étais honteux de mon héroïsme inutile. Revenir si subitement sur une décision qui m'avait tant coûté, quel malheur!

Sans songer à mes angoisses, Fanchon regardait Julien, Julien regardait Fanchon, également passionnés tous les deux. Ce spectacle me fendait le cœur.

J'étais si ému qu'il ne me vint pas en idée à quelle rivalité je m'exposais! Telle fut ma première leçon d'égalité; la leçon me profita depuis.

Cependant, et comme pour me donner une contenance, je portai mes regards du côté de l'Allemagne, loin, bien loin du monde où j'étais. Ainsi commença et finit ma première histoire d'amour; et nous étions au siècle de Louis XV, au siècle de Mme de Pompadour et de Diderot!

Vous verrez dans la suite : j'ai toujours été le même homme, un homme incomplet, à qui la corruption a manqué.

CHAPITRE X.

TUTELLE.

> Il devait revenir dans la minute la retrouver sur les fleurs où il l'avait laissée.
>
> (*Histoire de Phédime et d'Agénor.*)

J'en étais là de ma pénible extase, je cherchais un dénoûment où je ne fusse pas ridicule, lorsque, dans le lointain, bien au loin, j'aperçus une voiture sur la route. C'était d'abord comme un point noir; puis, bientôt après, je distinguai une berline lourdement chargée et traînée par six chevaux. Trois laquais à cheval étaient à la suite, et au premier coup d'œil, averti par un vague instinct, je reconnus les armes et la livrée de ma mère. Dans la circonstance où j'étais, incertain de ce que j'allais devenir, malheureux de mon irrésolution, je crois que la vue de ma mère me fit plaisir. Tout à

coup, et à ma grande stupeur, la voiture s'arrêta lourdement à mes pieds.

Je relevai la tête, et à la portière je vis ma mère, oui, ma mère elle-même, l'air sévère et calme, le teint un peu plus animé que de coutume, toujours grande dame.

« Je ne m'attendais guère, Monsieur le comte, à vous retrouver sur cette grande route tout seul ! » s'écria ma mère en cachant son courroux, mêlé de plaisir, sous un grand air de dignité.

L'aspect de ma mère me rendit du courage. Mon parti fut pris sur-le-champ. « Vous le voyez, Madame, lui répondis-je en m'inclinant, je bénis le mariage de Julien avec Fanchon. »

En effet, je saisis la main de Fanchon, et m'approchant de Julien, que l'apparition de la comtesse avait consterné : « Soyez heureuse, Fanchon, » lui dis-je d'une voix émue. Disant cela, je serrais la main de Fanchon. Cette main resta immobile et glacée dans la mienne. Rien pour moi, pas une larme, pas un regret, rien ! Fanchon, que j'aimais tant, n'avait pas un regard pour moi !... J'étais accablé. Ma mère m'attendait toujours, je m'avançai lentement vers la voiture. Ma mère m'arrêta au moment où j'allais monter.

« Quand un homme de votre rang s'abaisse

jusqu'à bénir le mariage de ses domestiques, il leur donne une dot, Monsieur! »

Alors je repris la parole :

« Je te donne, Fanchon, mon équipage, mes chevaux, mon épée, tout ce que je laisse chez toi. »

Je dis cela d'une voix ferme et sans un soupir.

J'avais à peine achevé que la lourde berline s'était remise en route au petit trot des chevaux.

CHAPITRE XI.

SUITE.

> Vrai ou faux, j'aime ce passage du marbre à l'*humus*, de l'*humus* au règne végétal, et du règne végétal au règne animal, à la chair.
>
> D'ALEMBERT.

Je ne m'étais jamais vu de ma vie aussi près de ma mère. Son arrivée subite, ses ordres impérieux, le souvenir de ma conduite passée, si peu logique, les regrets de mon amour si mal payé, tout cela me livrait pieds et poings liés à ma mère. Dans le premier moment, je me laissai conduire sans m'informer où nous allions. J'étais comme un homme à moitié endormi, qui revient d'un songe et qui aime à se le rappeler.

La voiture passa devant la cabane de Fanchon. Je revis un instant ce toit de chaume, ce seuil hospitalier, la longue cheminée d'où s'élevait

l'épaisse fumée d'un feu allumé sans doute pour mon retour. Alors je revins à ma situation présente. Quelle différence entre ce jour et celui d'hier! Hier, libre, heureux, plein d'amour et d'espoir, faisant de l'héroïsme dans mon cœur, parant ma fiancée de toutes les grâces et de toutes les vertus; hier, plein d'illusions décevantes et que je croyais éternelles; aujourd'hui, plus d'illusions, plus d'espérance, plus d'amour! Au contraire, de vains et longs regrets... Fanchon qui me sacrifie à Julien, et, pour comble de maux, ma mère qui m'enlève à la liberté! ma mère inexorable, froide et silencieuse, qui dispose de moi comme de son bien, qui me traite comme un enfant échappé aux mains de son précepteur!... Ajoutez à toutes ces angoisses que je me sentais incapable de toute résistance, que je n'osais même pas envisager ma mère, et que pour tout au monde je n'aurais pas interrompu le silence qu'elle s'imposait.

J'ai besoin de dire, pour l'intelligence de cette histoire, que dans ce temps-là rien n'égalait l'autorité paternelle. Le terrible roi Guillaume, le père du roi de Prusse, avait appris trop récemment à l'Allemagne à quelles limites pouvait se pousser cette autorité sacrée pour qu'on voulût s'en affranchir. Le respect aux volontés pater-

nelles était non-seulement un devoir de fils, mais encore un devoir de gentilhomme. Je suis bien vieux aujourd'hui, mais je sens que, si ma mère vivait encore, dans son caprice le plus despotique je ne voudrais pas lui désobéir.

Je restai plusieurs jours dans cette position équivoque. Nous gardions le silence, ma mère et moi, elle irritée contre moi, moi toujours occupé de folles rêveries. Dans ces longues journées de route, je m'amusais à me faire malheureux autant que possible, et j'étais fort mécontent de moi-même quand, à la fin du jour, je m'apercevais que je n'étais pas si à plaindre que je le croyais. D'ailleurs, nous allions à Paris ; nous étions au cœur de la France, je ne pouvais pas en douter, à la misère qui nous entourait. Chaque jour, sur notre route, nous rencontrions des corvées, des receveurs, des marchands de sel, des douaniers, des monastères, des châteaux presque féodaux, de la maréchaussée, des galériens se rendant à leur bagne : évidemment nous approchions de Paris. Je sentais mon cœur s'agiter à chaque pas que nous faisions vers cette étrange capitale.

« Voyez-vous, Madame, combien ces belles terres sont malheureuses, combien ces paysans sont tristes, et quel silence pèse sur ces contrées ! Ce ne sont pas là les joies de notre patrie, ce ne

sont point les plaisirs de nos bourgeois ni la richesse de nos villes... Notre Allemagne est un beau pays. »

Ma mère me répondit avec plus de douceur que je n'aurais pensé :

« Oui, l'Allemagne est un beau et riche pays, Frédéric, non pas que je me sois attachée comme vous à étudier les mœurs bourgeoises et à savoir si le paysan est heureux ou malheureux ; mais l'Allemagne est un vieux et solide empire ; l'Allemagne compte des princes sans nombre ; la noblesse y est antique et sans mélange. Hélas ! Monsieur le comte, je ne vous en fais pas de reproches, mais votre folle conduite m'a fait quitter cette cour où j'étais si bien : c'est vous qui avez causé ma disgrâce ; vous avez terni mon écusson. Et moi je n'ai pu supporter cette disgrâce, Frédéric, non plus que votre absence ; j'ai quitté la cour où j'étais née, j'ai suivi vos traces, et, à présent que je vous ai retrouvé, je vais demander à Marie-Antoinette, à notre jeune et bien-aimée archiduchesse, du service à sa cour. »

Dans mes idées de philosophe indépendant, ce mot *service* me fit mal. J'avais adopté à ce sujet les opinions nouvelles. « *Service,* Madame? m'écriai-je ; vous cherchez du *service!* Et qui vous y force? N'êtes-vous pas la souveraine de deux

comtés? n'avez-vous pas à vous assez de paysans pour faire la fortune de deux puissantes maisons? Mon père ne vous a-t-il pas laissé en douaire un château sur les bords du Rhin? ou, si vous aimez mieux habiter sur l'Oder, n'êtes-vous pas de votre chef propriétaire d'une terre presque royale? Que parlez-vous donc d'aller prendre du *service* à la cour de France? »

J'aurais pu parler longtemps encore: la comtesse ne m'entendait plus... Elle, ne plus être à la cour! elle, ne plus hanter avec des rois et des reines! elle, ne plus servir... C'était l'exil que je lui proposais, c'était la mort, c'était la perte de son influence sociale, de son utilité morale; la perte de ses rêves les plus chers et de tout ce qui faisait sa vie! Aussi vous auriez eu pitié de cette douleur muette et de l'effroi qui se peignit sur la figure de ma mère; ses yeux étaient gonflés de larmes, elle se tordait les mains. A la fin, et parlant tout bas sur un ton solennel:

« Frédéric, me dit-elle, vous me ferez mourir de chagrin. Je ne sais par quelle fatalité les doctrines des philosophes ont gâté votre cœur, mais votre cœur est gâté, perdu, perdu sans retour. Vous aussi, prince de la confédération, comme le dernier écolier de l'université, vous rêvez l'égalité sociale, vous méprisez votre couronne de comte,

vous êtes prêt à renoncer au nom de vos aïeux ; vous n'avez plus de foi à la royauté, vous, descendant de tant de princes ! vous, dont la famille a fourni des princesses à deux trônes ! »

Ici ma pauvre mère tomba dans un profond accablement ; la désolation et la terreur étaient gravées dans tous ses traits. A l'aspect de ce désespoir si hagard, je sentis toute ma faute. Je restai muet ; j'attendis que ma mère reprît la parole ; son désespoir me faisait mal.

« Hélas ! hélas ! reprenait-elle, je suis perdue ! Mon fils m'a tuée sous le déshonneur... Jetez-moi sous les pieds de mes chevaux ! faites-moi épouser un homme de finance, de roture ou de robe ! qu'importe ? Je suis perdue, la cour m'est fermée, les rois me méprisent, et désormais je n'ai plus qu'à vivre seule au fond de mon manoir ! » Et ma mère, toujours si réservée, s'abandonnait à sa douleur ; et je me maudissais mille fois d'avoir soulevé une pareille question. C'est alors seulement que j'eus une entière idée de l'esprit aristocratique de ma mère.

Ma mère représentait assez bien, par la bonté de son cœur, par sa générosité sans bornes, et aussi par son mépris pour tout ce qui était au-dessous d'elle, cette incorrigible partie du monde politique sur laquelle les révolutions ont passé

sans la faire reculer d'un pas. Aux gens ainsi faits les révolutions ont tout ravi, fortune, patrie, pouvoir; mais l'aristocratie est restée enracinée dans leur âme, debout sur les ruines de leurs châteaux, immobile comme le sage d'Horace sur les débris de l'univers.

Voilà comment, rêvant beaucoup et parlant peu, nous arrivâmes à Paris, ma mère et moi, vers la fin de décembre, par une nuit d'hiver, à l'instant même où toutes les petites maisons des faubourgs s'éclairaient, l'une après l'autre, de feux mystérieux.

CHAPITRE XII.

PARIS.

Dans les grands accès de la passion, dans les délires, dans les périls imminents, si le maître porte toutes les forces de ses sujets vers un point, l'animal le plus faible montre une force incroyable.

BORDEU.

Elle prit un jour le parti de fermer sa porte aux plaisirs.

PHILARÈTE CHASLES.

QUAND je fus bien assuré d'être à Paris, je me sentis mieux. Un hôtel était retenu pour ma mère dans le beau quartier, au faubourg Saint-Germain : c'est là que nous descendîmes. Le lendemain de notre arrivée, la comtesse était déjà tout entière aux longs préparatifs de sa présentation à la cour de Versailles. Moi, je sortis à pied pour voir Paris.

Paris, alors, offrait un curieux spectacle : c'était un Paris tout neuf et qui pourtant n'a duré qu'un

jour; c'étaient trois ou quatre villes dans une seule; c'étaient plusieurs peuples sous un seul nom, peuple étrange et divers, en même temps emporté par une extrême jeunesse et frappé d'une horrible décrépitude, à la fois poussé en avant et retenu dans l'ornière, emporté dans ses passions, indécis dans ses volontés, inconstant dans son amour. Ce qu'il y avait de plus neuf dans cette ville bizarre, c'étaient le Palais-Royal et le faubourg Saint-Antoine. Le propriétaire du Palais-Cardinal, hardi spéculateur, en avoit fait un assemblage de boutiques et de maisons infâmes consacrées au jeu et à la prostitution. Le faubourg Saint-Antoine bourdonnait sous les murs chancelants de la Bastille. A la voir de près, la Bastille tombait en ruines, et non-seulement la Bastille avec ses sept tours et ses canons de fer, mais encore les monuments les plus solides et les plus consacrés dans cette ville souveraine : la Sorbonne, l'Archevêché, Notre-Dame, le Louvre, tout ce qui se tenait debout depuis des siècles. Entre ces vieux monuments qui croulaient, entre ces grands hôtels chargés de vieilles armoiries, dans ces rues traversées de tant d'équipages, duchesses se rendant à la cour, petits-maîtres allant se battre, filles d'Opéra revenant de chez le cardinal, abbés de cour allant à l'Académie, s'agitait

un peuple animé et fort. Ce n'était plus l'ancien bourgeois de la Ligue, riche, impassible, tenant à ses franchises, mais dévoué et fidèle à son roi. Le peuple de Paris d'alors, c'était un beau jeune homme en guenilles, bien nourri, oisif, moqueur, prêt à tout, terrible, habitué à voir les grands de près et à les surprendre dans leurs moments les moins équivoques. A un peuple ainsi fait on pouvait, sans craindre un refus, tout proposer. « Allons, peuple, porte à bras la chaise de Mme de Pompadour, couvre de boue le cercueil de ton maître, traîne Beaumarchais à Saint-Lazare, renverse et pille Saint-Lazare; à genoux devant la broderie d'un grand seigneur, frappe le grand seigneur du bâton ou du poignard! » Et tout ce qu'on disait à ce peuple, il l'exécutait sans remords, par plaisir ou par vanité; il se jouait également du présent et du passé; il sentait dans sa misère que l'avenir était à lui. Aussi ne s'inquiétait-il ni d'opprobre ni de gloire; il attendait, car il sentait confusément que la ruine de ses maîtres était partout, que le trône avait été miné sans retour; et il s'en remettait sur une douzaine de filles de joie pour achever de renverser ce qui restait debout en France : l'Église, l'Université, la noblesse. Le peuple de Paris était un roi déchu qui se sentait redevenir roi demain.

Et pourtant tout ce monde terrible s'agitait avec ordre sous le despotisme d'un lieutenant de police. Vous n'avez pas l'idée de ce despotisme à part. Il eût fallu être bien prévoyant alors pour deviner sous cette obéissance passive, sous cette domination si entière, ce qui s'y cachait en effet : une révolution.

Ces premiers moments d'observation dans la ville étaient pleins d'intérêt pour moi. On eût dit, à voir tout ce mouvement, que chaque jour était un nouveau jour de fête: il y avait pour chaque heure de la journée une nouvelle joie, un divertissement exprès. La fête commençait dès le matin, au premier rayon de beau soleil qui éclairait les places publiques. On dansait, on chantait, on vendait avec mille cris divers mille denrées diverses; on ne soupçonnait pas le travail dans cette capitale où le peuple était le maître en l'absence du roi. Versailles, en effet, a beaucoup travaillé pour la liberté de Paris et pour la perte du trône de France, qui, pour quelques instants de folle licence, s'exilait ainsi de l'opinion.

Ce que j'aimais surtout dans cette ville, c'était cette profusion d'esprit que le Parisien jette à pleines mains, à droite, à gauche, çà et là, sauve qui peut! Dans chaque taverne, dans le plus petit cabaret, partout où l'on est oisif, c'était une assem-

blée de beaux esprits ruinés, une réunion d'artistes en chaussures trouées et à demi ivres, une foule inouïe de pauvres diables vivant de leur génie au jour le jour, n'ayant jamais de lendemain : insouciants causeurs, parlant de tout, barbouillant au hasard une toile ou une feuille de papier pour payer leur hôtesse ; hommes d'un sens profond toutes les fois qu'il s'agissait d'art et de poésie, intrépides railleurs toutes les fois qu'il s'agissait du pouvoir, ne croyant à rien, pas même à leurs doutes les mieux prononcés. Ces hommes-là aussi, c'était le peuple, le peuple éclairé, le peuple nerveux, le peuple poétique, le peuple fier et mendiant, le peuple cynique et spirituel, le peuple dangereux, couchant la nuit aux pieds des chevaux d'un grand seigneur avec l'abbé Robbé, et le lendemain enlevant à ce grand seigneur sa maîtresse par une saillie; tendant la main à l'aumône et se battant en duel pour un geste équivoque. De ce peuple à part, la cour, la finance, la robe, ne pouvaient se passer. On les voyait, ces artistes couverts d'oripeaux, de vieilles dentelles, en habits râpés, portant à leurs doigts de faux diamants, s'asseoir insolemment à la table des grands, occuper les premières places, s'emparer de la conversation, parler de tout, décider de tout, commettre mille insolences chez leurs

imbéciles Mécènes, sortir du salon sans dire adieu au premier moment d'ennui, et, dans l'antichambre, prendre affectueusement la main du maître d'hôtel. Voilà ce que le riche avait gagné à faire du métier d'artiste un métier de mendiant. On les forçait, ces pauvres diables, à plier le genou pour dîner, il est vrai; mais, une fois repus, leur rôle changeait, et c'était au tour de l'amphitryon à s'abaisser. Croyez-moi, respectons l'artiste : toujours l'artiste prendra sa revanche. Je l'ai appris en France, l'art est plus fort que le pouvoir, parce qu'il est plus patient. Voyez tout ce misérable siècle : il flétrit les artistes de toute sa force et de tout son dédain; les artistes l'accablent à leur tour de toute leur colère. N'humilions personne, et surtout le talent, car il se venge. Voilà ce que Louis XIV avait compris.

CHAPITRE XIII.

PANORAMA.

> Là, les premiers grands hommes ont paru non plus isolément, dispersés à de longs intervalles, comme du temps de Charlemagne, mais réunis, groupés ensemble, s'animant l'un par l'autre.
>
> VILLEMAIN.

Je me rappelle fort bien que je le vis en résumé, ce siècle de littérateurs et d'artistes qui a laissé des traces si profondes. Aujourd'hui ces apparitions dansent autour de moi, confusément enveloppées d'une ombre fantastique. Je vois tout cela dans le même nuage, mais quels tableaux ne ferait-on pas de ce monde à part! Que de misère! que d'envie! que de gloire! que d'injures! Voyez tout ce siècle passer devant nous triste et solennel. Le malheur a courbé sa tête si légère, la misère a chargé de rides ce front si riant, un despotisme sans intel-

ligences l'a accablé de tristesse, ce XVIIIe siècle qui commençait si joyeux, si naïf, si incrédule, si moqueur! Pauvre enfant flétri par la férule! pauvre esclave qui périt sous le joug! pauvre mendiant agenouillé sur le seuil de la maîtresse royale, couvert d'humiliations par le premier gentilhomme, condamné à la gêne par le parlement et au feu par l'archevêque! comment vouliez-vous qu'il ne se vengeât pas, ce siècle? Encore une fois, abaissez-vous, regardez à vos pieds : tout le XVIIIe siècle est occupé à souffrir. Quel est cet homme qui suit le convoi de sa femme seul et sans un ami pour l'accompagner au cimetière? La pauvre femme, jeune et belle, s'est noyée avant-hier, sans pouvoir donner d'autre raison que l'ennui à son suicide. Son époux, qui la suit, n'a pas été assez riche pour acheter son deuil : c'est l'auteur de *Warwick*. Voyez, au sommet de la rue Saint-Jacques, ce petit abbé qui s'échappe du collége. Il fuit ces murs si sombres, sa mansarde si élevée, sa chartreuse bien-aimée ; il fuit sans oser retourner la tête, et le voilà tout à coup lancé dans le grand monde, l'oracle du jour, le maître de la Comédie française, applaudi au théâtre, enivré de gloire! Le lendemain, honteux de ses succès, fatigué de sa gloire, il se retire de la vie active, il reprend

les graves fonctions du pédant, et il se flagelle pour avoir eu de l'esprit en vers français. Cet homme qui soupe là-haut à sa fenêtre, vis-à-vis un pot chargé de fleurs, à côté d'une ignoble servante, c'est l'auteur d'*Émile*... Saluez et prosternez-vous !... Puis il s'empoisonne par un jour d'été, et sa femme légitime devient la femme d'un palefrenier ! Oh ! quelle misère dans tout ce monde littéraire, si puissant plus tard ! Diderot rapporte dix écus à sa femme, et sa femme renvoie les dix écus au libraire : elle a peur que le libraire ne soit volé ! Marmontel a des amis à dîner, et, pour obtenir un crédit supplémentaire, il flatte la bonne marchande qui lui vend son fromage à crédit. En voilà un qui est né poëte, qui comprend et qui traduit Virgile, Malfilâtre ! Il meurt dans la misère et en tendant la main ! Ce grabat qu'on transporte et que deux sœurs de charité attendent sur le seuil de l'hôpital (ô malheur ! malheur à ces temps égoïstes ! malheur à ces crimes de lèse-poésie !), ce jeune homme que vous avez rendu fou, hommes du XVIIIe siècle, c'est le poëte satirique qui vous a flétris avec tant de génie, c'est le Juvénal de votre temps, c'est Gilbert ! Puis paraissaient tour à tour devant moi, dans les phases diverses de leur fortune, tous les satellites subalternes de cette gloire littéraire du

XVIIIe siècle : Marmontel en sabots, puis Marmontel dans la voiture de Clairon ; par la barrière d'Enfer entrait Grétry, nouveau venu d'Italie, portant ses pauvres hardes sur son dos ; Rétif de la Bretonne et Mercier se disputaient un coin de la borne où ils écrivaient leurs tableaux de mœurs. M. Dorat, poudré, musqué, porté, saluait à droite et à gauche les gens de qualité, qui ne lui rendaient pas son salut ; dans une riche berline attelée de forts chevaux, Beaumarchais traversait la ville dans l'attirail d'un financier ; M. de Buffon croisait M. de Montesquieu ; La Chaussée le pleureur s'enivrait avec Piron. Écoutez ces pleurs, ces grincements de dents, ces cris de joie, ces calomnies atroces, cet éloquent athéisme, ces ovations, ces clameurs étranges, ces joies d'ivrogne, ces vers perlés, cette prose cadencée : tout cela, c'est le siècle littéraire, c'est le XVIIIe siècle, grand, sublime, hardi, mais aussi égoïste et mesquin à faire peur.

Et, vis-à-vis le parlement, ce bourreau en petit costume, ces flammes rouges qui s'élèvent, ces livres lacérés en public, ce peuple qui bourdonne, ces magistrats qui applaudissent ! Approchez, et, si vos mains sont engourdies, chauffez-vous à ce feu : ce feu, c'est la philosophie du siècle, dont le parlement fait justice à sa manière ; c'est la

sagesse du siècle qu'on récompense et qui se purifie. Tout ce siècle a passé par ce feu ridicule, ce feu qui ne brûle rien ; et non-seulement le feu a purifié tous les livres, mais encore la Bastille a agrandi tous les hommes puissants de ce siècle. Que la royauté prenne garde à ce feu qui ne sait rien brûler, à cette Bastille qui ne sait rien retenir !

Pour l'observateur sans passion, c'était pitié de comparer la violence de ces principes qui marchent et la faiblesse des digues qu'on leur oppose ; puis encore, c'était pitié de songer que tous ces lettrés, tous ces hardis philosophes, persécutés à ce point-là qu'ils étaient devenus populaires comme des rois, vont disparaître tout à coup de la face du monde réel pour faire place à quelque chose dont la littérature n'avait pas d'idée, l'éloquence, et à une autre chose dont la philosophie n'avait pas d'idée, la politique : deux choses, je dis la politique et l'éloquence, qui ont donné à la France la liberté.

Ce monde littéraire, sauf à recommencer quelque part comme il a recommencé depuis en Allemagne, devait finir avec le vieux monarque de Ferney, quand il rentra, le vieux et sublime vieillard, riant d'un sourire ironique, dans ce Paris qui était aussi sa capitale. Il revenait mourir

BIBLIO

dans ce Paris, sa proie et sa conquête, malgré la Cour et l'Église, deux forces vaincues. Voltaire fut le dernier roi qui triompha de Paris : un roi qui entre sans armée de citoyens, sans armée étrangère, un roi qui a livré la bataille à lui seul, et qui l'a conquis, et qui vient comme vint Henri IV, mais sans entendre la messe; au contraire, brisant le prêtre et l'autel. Alors Paris s'est prosterné sous les mains du vieillard, comme se prosterna le fils de Franklin. Depuis ce temps, Paris ne s'est plus prosterné devant personne, pas même devant le génie; depuis ce temps, Paris a eu peur, Paris a été fou, ou poltron, ou fatigué; Paris n'a plus été soumis à aucun pouvoir.

J'arrivai justement assez à temps pour voir finir le Paris littéraire. Quand le monde perdit Bossuet, il dut comprendre qu'à Bossuet finissait la France religieuse, comme à Voltaire la France philosophique, comme à Bonaparte la France guerrière. Bossuet, Voltaire, Bonaparte, trois grands dieux, les seuls dieux que reconnaisse encore l'Europe moderne, qui ne croit plus à rien.

CHAPITRE XIV.

RÊVERIES.

— Que dites-vous? répliqua Épaminondas d'une voix mourante; vous me plaignez de mourir sans enfants! et *pour quoi comptez-vous donc Leuctres et Mantinée, mes deux filles?*

URTOUT dans cette ville si obéissante encore, sous ce roi encore absolu, dans l'attente de cette liberté inouïe dont la France était menacée, j'aimais à voir en pleine rue, dans tous les carrefours, ce grand et éternel drame de Polichinelle, inépuisable en vifs sarcasmes et en cruelles moqueries contre le pouvoir.

Que j'aime cette grotesque et plaisante figure! Joyeux comme Falstaff, médisant comme Panurge, homme de gros sel et de calembours comme Sancho Pança, audacieux, ivrogne, colère, gourmand, menteur, battant, battu, toujours content, au demeurant bon fils, voilà Polichinelle, voilà le peuple, voilà l'homme! Aussi vieux que le

Dante, et comme lui politique frondeur et sceptique, Polichinelle est un bienfait de l'Italie aussi grand que les contes de Boccace : c'est de la liberté ambulante et populaire; c'est quelque chose de mieux qu'un orateur de tribune, de plus puissant qu'un journal, animé comme une conspiration en plein air, intéressant comme un conte de vieille femme, le soir, au coin du feu, pendant l'hiver. Il y a cent ans de cela.

Et quand la toile de Polichinelle était baissée, quand j'avais bien étudié la génération présente, destinée à tant d'angoisses, c'était pour moi un nouveau bonheur de m'occuper de la génération à venir. Paris est la première ville du monde par ses jolis enfants. Voyez-les venir en foule au pied de quelque vieille statue du jardin royal, seule immobile quand tout s'agite autour d'elle. Jeunes et frais, aux cheveux tombants et bouclés, ils s'échappent des mains de leur guide et ils se livrent à leurs jeux. Nulle part vous ne trouverez de réunion plus complète, nulle part plus de grands noms, plus de vastes espérances, plus d'ambitions réunies : toute la France à venir, elle est là en bloc. Nous serons vieux quand nous apprendrons les hauts faits de ces héros, quand nous réciterons les vers de ces poëtes ; nous nous sentirons bien vieux quand, dans nos promenades

et dans nos fêtes, il faudra faire place à ces jeunes beautés à la taille svelte et au regard superbe. Pourtant tout cela rit et joue, tout cela est familier et vous parle. Si je le veux, je prends la main d'un maréchal de France, je fais sauter une grande princesse sur mes genoux. Même, à propos de ces enfants, rêveur que j'étais, je me suis mis à composer une grande histoire; je refaisais à loisir les temps passés, comme si le passé pouvait revenir dans une nation qui se perd!

Voici quelques-uns de mes rêves.

Toutefois, c'est un douloureux spectacle que celui d'un grand peuple qui s'en va. C'est quelque chose de si affligeant que de voir comment se terminent les plus grandes histoires de ce monde que l'ennui me saisit dans la contemplation de ces ruines. La réalité me fit peur. Pour me distraire, je me mis à refaire cette monarchie aux abois, je me mis à refaire cette histoire qui se décomposait, je me mis à rêver.

Ce jeune enfant, sévère et triste, qui marche d'un pas réfléchi et la tête haute, puisse-t-il être quelque jour le grand Corneille, affranchi des Romains, et libre de s'arrêter dans l'histoire de son pays!

Cette petite fille rebondie et folâtre, déjà coquette et vaniteuse, féconde en vives saillies et en

bouderies charmantes, c'est Ninon de L'enclos, moraliste en jupons, unissant la philosophie à l'amour, la décence au plaisir. Elle rapprochera encore une fois les hommes et les femmes; elle refera la société, qui se défait; elle corrigera la pruderie par le plaisir, le plaisir par la décence et le goût; elle corrigera son siècle.

Silence! Molière passe, la ville tremble, la cour est pâle d'effroi, le peuple applaudit. Vérité, esprit, satire, tout est là.

J'ai vu sous les fenêtres du palais de Saint-Cloud la duchesse de La Vallière. Elle avait six ans; elle était déjà pensive et rêveuse. Un simple chapeau de paille couvrait sa tête, et elle baissa les yeux quand le jeune prince vint à passer.

Donnez-moi ces quatre personnages et un jeune roi, et le grand siècle est reconstruit.

Vous voyez que j'étais un grand rêveur.

Trop heureux encore d'avoir toujours à mon secours cette bienheureuse rêverie allemande qui fit ma vie : c'est la rêverie allemande qui m'a sauvé dans ce Paris du XVIIIe siècle; c'est elle qui m'a rassuré dans les tristes angoisses dont j'ai été le témoin et la victime. Grâce à mes rêves, toutes les visions cruelles qui ont assailli mon âme me sont arrivées émoussées et sans force. Je n'ai été malheureux en France que lors-

qu'il m'a été impossible de ne plus m'entourer d'illusions. L'idéal m'a protégé longtemps; j'ai pensé mourir quand il m'a rejeté de ses bras. J'ai donc porté ma rêverie partout, parmi le peuple, au palais du roi, au milieu des enfants, qui grandissent imprévoyants de l'avenir. Ainsi vu, c'était un beau pays que la France! Et le soir, après tous mes rêves du matin, je rêvais encore. J'allais au théâtre en curieux; je m'abandonnais en esclave ou en poëte aux illusions de la scène; j'avais des rires et des larmes véritables aux vieux chefs-d'œuvre. J'étais le seul qui fût sérieux et attentif, car c'était la mode alors de ne plus partager les émotions qui avaient fait la gloire des grands auteurs du XVIIe siècle. Déjà, en effet, la passion s'était pervertie, le drame avait changé de but. La philosophie remplaçait sur la scène l'amour, la terreur, les larmes, tout ce qui faisait la tragédie au temps de Corneille et de Racine. Je suis le dernier homme en France qui se soit plu aux chefs-d'œuvre nationaux. Je les regrette encore à présent, malgré Gœthe et Schiller.

Quelquefois, las d'être en dehors de la scène, j'arrivais sur le théâtre au moment où le drame était à sa plus éclatante période; je me mêlais aux acteurs à l'instant le plus vif de leur passion. Les

voilà tous! silence et respect! Tous ils sont rois, ou princes, ou jeunes hommes, avec une bonne passion dans le cœur et sur le front. Approchez-les, vous voilà avec la vieille histoire, avec les mœurs modernes. Pendant trois heures, ce n'est plus une femme que vous avez sous les yeux: c'est une reine ou telle jeune ingénue. Elle a beau être rentrée dans les coulisses, elle vous parle encore en reine ou en ingénue: même voix, même geste, même sourire, même colère. Que de fois cela ne m'est-il pas arrivé de prendre au sérieux cette passion de commande, d'écouter tous ces soupirs, de pleurer sur ces malheurs! Alors on n'eût pas été bienvenu de me dire que tout cela n'était qu'un jeu... Non, ce n'était pas un jeu! Je me souviens fort bien que cet enivrement de passion ne pouvait pas être une feinte quand j'étais près de ces grands talents d'autrefois, quand je profitais de tout ce qui n'avait pas été dit sur la scène, quand de cette âme à moitié épanchée je savourais le reste. Là seulement une femme est toute à sa passion, car un instant cette passion fait sa vie et sa gloire; malheureusement, la toile baissait aux applaudissements et aux murmures du parterre. Tout était dit ce soir-là. Alors ma déesse devenait plus calme; sa robe de reine faisait place à la robe vulgaire; ses bijoux dispa-

raissaient sous un chapeau fané; cette suite de serviteurs à galons dorés la laissait dans le désert, et elle renfermait dans sa toilette le coloris de son visage, la blancheur de ses mains, la majesté de sa taille, sa passion, son âme, tout elle-même.

De sorte que je la voyais partir avec dédain, et après une passion si brillante je n'avais rien à regretter.

Oui, Paris ressemblait alors à ces contes des *Mille et une Nuits* qui bercent notre enfance; ses rues ont l'intérêt d'une ville de l'Orient; seulement, vous diriez le soir que le harem de Sa Hautesse vient tout à coup d'être rendu à la liberté. Il faut attendre le soir, quand l'air est parfumé et pur, quand les chanteurs des carrefours jettent l'harmonie à pleines mains, quand mille lueurs solitaires, comme autant d'étoiles, nous font comprendre que la vie est partout, partout la passion, partout le drame, partout l'amour. Alors, jeune homme, perds-toi dans cette foule, au milieu de ces parures, de ces soupirs, de ces mots d'amour; regarde à travers les glaces brillantes ces agaçantes figures, ces lèvres roses qui se remuent sans qu'un son vienne à ton oreille. Pas de sommeil pour Paris, pas une heure sans occupation pour Paris, pas un arbre sans une petite table verte au-dessous de cet arbre, et char-

gée de glaces dans les chaleurs; et quand enfin il faut se retirer, des ponts suspendus se présentent sur vos pas, la lune reflète dans les ondes toute la ville: là, le palais des rois avec sa fenêtre étroite et basse et les sculptures de Jean Goujon; vis-à-vis, un palais au dôme élevé, silencieux comme le sommeil; plus loin, au milieu de l'eau, la statue de Henri le Grand, le roi populaire; en un mot, tout ce que Mirabeau montrait du doigt.

Si j'ai été sage une fois dans ma vie, c'est d'être arrivé dans la ville maîtresse au moment le plus dramatique de sa chute; c'est de m'être confondu dans cette foule devenue historique à force de vengeances et de sang; c'est de m'être fait peuple au milieu de ce peuple qui devait bouleverser le monde; c'est de n'avoir pas vu Paris du fond de ma voiture, dans une loge louée d'avance, au milieu de mes laquais, en grand seigneur, comme l'ont vu tous nos princes allemands, excepté notre empereur Joseph II.

CHAPITRE XV.

LE MARIAGE DE FIGARO.

> Ce n'est plus un docteur, c'est une magicienne.
>
> (M. DE MONTALIVET, ministre de l'intérieur. Définition de l'art dramatique à la Chambre des députés.)

Je me rappelle encore le premier jour où j'eus l'honneur de conduire ma mère au Théâtre-Français. Il fallut de vives protections pour nous procurer une loge. Nous fûmes rendus au théâtre de bonne heure; c'était la première fois que ma mère attendait. Quand nous entrâmes, la salle était remplie jusques aux combles. L'attente était grande : une curieuse attention se lisait déjà sur tous les visages. On disait même que quelques-uns des spectateurs, pour être plus sûrs de leurs places, avaient passé la nuit dans leurs loges, et il me semblait les voir

réveillés en sursaut par la foule, plongés encore dans l'accablement du premier sommeil. C'était plaisir de les voir, les yeux ébahis, rajuster leurs coiffures, remettre en ordre leurs vêtements, et se préparer de toute la puissance de leur réveil au spectacle qui les attendait.

L'habitude de ma mère était d'être impassible; c'était pour elle un devoir sacré, un devoir d'étiquette. Ma mère attendit patiemment jusqu'au lever de la toile; après quatre heures d'attente, la toile se leva enfin.

Alors nous assistâmes, ma mère et moi, à un drame inouï que nous n'avions pas soupçonné, même dans nos songes. D'abord parut un valet doré, fringant, beau parleur, amoureux en homme comme il faut. Ce valet parle de tout, se moque de tout, de son maître plus que de personne; il fronde, il intrigue, il ne respecte rien, pas même sa maîtresse; effronté faiseur de calembourgs, parlant beaucoup pour ne rien dire; libertin jovial, osant tout, prêt à tout, même à l'adultère; poëte, orateur, diplomate, jouant la justice, ancien journaliste et médecin de cavalerie, musicien et barbier, politique effréné, toujours sautant, riant, gambadant : le héros de la pièce. Ma pauvre mère ne comprenait rien.

Puis venait un grand seigneur, un Espagnol,

noble même pour un Espagnol, un très-bon seigneur, élégant, bien fait, affable, un peu philosophe, bien mis, sachant le prix d'une femme, excellent maître d'un excellent château, ayant le droit de justice haute, et n'en abusant pas quand il est sans passion ; en un mot, un bon seigneur. C'est justement ce bon maître que son valet insulte. Son valet l'attaque, le presse, le pousse, l'intrigue, le réduit à rien ; son valet lui dispute jusqu'à une servante dont le pauvre comte Almaviva prend envie ; son valet lui dispute jusqu'à la comtesse elle-même. « Quoi donc ! à entendre l'impertinent, vous n'avez eu *que la peine de naître,* Monseigneur, *que la peine de naître !...* » Quelle phrase, quel contre-sens pour une femme à trois quartiers comme ma mère... une princesse de Wolfenbüttel !...

Ma mère était hors d'elle-même. Quoi donc ! et la soubrette aussi qui dédaigne Monseigneur, la soubrette qui redit tout à son époux futur ! Incivile vassale, égrillarde espiègle, si facile en apparence, élégante comme une dona, belle parleuse aussi, folle d'amour et ne le cachant pas ! Quelles mœurs chez un grand d'Espagne, chez un seigneur de la Toison d'or ! quelle maison, et comment tenue ! Ma pauvre mère n'en revenait pas.

Que devint-elle quand, au milieu de l'intrigue, elle vit arriver un grand homme habillé tout en noir, la longue soutane, le chapeau à trois cornes, le rabat blanc, l'œil creux, l'air hébété, les cheveux huileux, la tournure ignoble, le sourire méchant, la démarche hypocrite! Rien n'y manque : c'est lui! c'est l'homme d'église, c'est le profane chapelain, c'est le prédicateur de salon, le courtisan de toutes les heures, le faiseur de bons mots du maître, le complaisant de madame, le serviteur des valets de la maison, le flatteur en titre, le compagnon fidèle du petit chien. Que voulez-vous? c'est lui, oui, toi-même, saint homme, mêlé à une intrigue d'amour!

Alors, léger et brillant comme un papillon à son premier vol, se posant à peine, insouciant et volage, joli et frais, parfumé, chantant, rêvant tout haut, ignorant et naïf, et courant après les femmes, poussé par l'instinct, ah! mon Dieu! voilà Chérubin, Chérubin transparent, Chérubin qui raconte chaque battement de son cœur aux nuages, aux arbres, aux fleurs, à la source limpide, à Marceline! Garde à vous si vous êtes une femme! Enfant folâtre! redoutez son premier feu, ses lèvres de flamme, ses caresses incertaines; redoutez son sourire, son regard, sa voix, son geste, sa vague passion. Voyez! Suzanne l'em-

brasse avec peine et remords. Voyez! Mme la comtesse, oui, une comtesse, une femme mariée à un grand seigneur, la comtesse Almaviva le regarde en soupirant. Voyez! il embrasse jusqu'à la vieille Marceline. Voyez comme on le dépouille lentement dans le boudoir, comme on regarde sa main blanche, son bras si frais, son sein qui bat si fort. Voyez! cet enfant, on l'adore; il a des envieux, des ennemis, des jaloux, mais on l'adore. Voyez! ces femmes qu'il enveloppe d'amour n'osent pas lui apprendre ce qu'il apprendrait avec tant d'ardeur. Mais aussi, si tu savais cela, Chérubin, *Chérubin d'amour!*

Et cependant à côté de Chérubin il existe un être encore plus ignorant même que Chérubin, une petite fille qui ne sait rien, qui se laisse instruire, mais qui n'apprendrait rien toute seule. C'est avec Fanchette que Chérubin répète les leçons qu'il dérobe çà et là; avec Fanchette il est hardi comme un homme. Il prend à Fanchette tous les baisers que Suzanne lui refuse. Veillez sur Fanchette; Fanchette, c'est la jeune fille, la jeune fille qui soupire tout bas dans la maison de son père, qui se cache pour soupirer, qui attend, qui rêve, qui devine, qui mourra plutôt que de faire un pas vers la science, mais pour qui la science est délicieuse. Or toutes ces passions di-

verses, la passion de Figaro, la passion instruite de Suzanne, la passion craintive de Mme la comtesse, la passion niaise de Fanchette, la passion ardente et curieuse de Chérubin, la passion intéressée et libertine du docteur Bartholo, la passion incestueuse de Marceline, confondues, mêlées, pressées l'une contre l'autre, arrivent enfin au résultat le plus immoral, le plus intéressant, le plus antisocial que jamais poëte ait osé concevoir, ait osé exécuter, ait osé reproduire en plein jour, en présence des hommes assemblés. Tel était ce drame infernal !

Dans ce drame, tout l'édifice social était ruiné de fond en comble, toutes les vertus domestiques étaient vouées au plus atroce ridicule. Là, le valet trompe son maître, le mari trompe sa femme, la femme trompe son mari ; là, une femme est mère sans être mariée, un père a un enfant à reconnaître, fruit des débauches de sa jeunesse, la mère veut épouser le fils, le fils insulte sa mère; là, le juge est vénal, le paysan raisonne, la petite fille fait l'amour, le jeune enfant est libertin avant toute science du bien et du mal, l'homme d'église joue le rôle d'entremetteur pour plaire à son maître; là, chacun raisonne, chacun parle de ses droits et de ses devoirs; là, on se tâtonne, on se coudoie, on se tutoie, on se prend au hasard dans

la nuit, on ne se choisit pas, on se saisit, on se mêle; il y a une nuit sombre, des cabinets sombres, des pères crédules, des valets fourbes; c'est l'intrigue du siècle, c'est l'esprit du siècle, c'est le pouvoir du siècle, ce sont les femmes, ce sont les mœurs, c'est l'amour, c'est l'esprit du siècle. Que la vieille comédie disparaisse pour jamais avec ses valets meneurs d'intrigues; les valets sont montés en grade, ce sont eux à présent qui font les passions, eux qui forment les intrigues, ce sont eux qui aiment et qui se marient, eux qui sont les maîtres absolument, et s'ils gardent encore la livrée, ce n'est que par vanité!

La ville et la cour applaudissaient à cet étrange spectacle. Le peuple, auditeur actif et passionné, s'amusait, à en mourir de joie, de ce grand seigneur si cruellement bafoué; le peuple était heureux de voir enfin arriver sur le théâtre le tour non plus de l'avare, non plus de l'hypocrite, non plus du misanthrope, non plus du ridicule et du vicieux, mais bien cette fois du fort et du puissant. La comédie avait fait de singuliers progrès à cette époque : la comédie s'attaquait au trône, aux croyances, à la force; elle brisait des sceptres et des couronnes; elle renversait des châteaux forts, elle marquait ses victimes au fer chaud, elle les marquait au front; la comédie, c'était une

lutte toute en faveur des passions populaires, des émotions populaires; la comédie, c'était une flatterie perpétuelle adressée au pauvre aux dépens du riche, au faible aux dépens du puissant. Le peuple alors jouait le beau rôle : l'habit de cour s'éclipsait devant l'habit bourgeois; le marquis, fustigé par Molière, était frappé au cœur par Beaumarchais; aussi le peuple applaudissait à outrance, sa joie était sérieuse comme une justice; il y avait de grandes prévisions à faire au parterre, mais on ne savait rien prévoir dans ces temps-là.

Aux premières loges, les femmes étaient attendries; elles pleuraient, elles suivaient, la bouche entr'ouverte et haletante, les mœurs de ces cinq femmes, elles les accompagnaient de leurs vœux. Les femmes de ce temps-là ne voyaient que l'amour : pour les femmes, l'amour c'est la grande affaire; et comme elles sentaient, elles aussi, que la fin des temps était proche, elles se hâtaient d'aimer.

De même que la cour se hâtait de commander, le mousquetaire de se battre, le jeune homme de s'enivrer, le poëte de faire des vers. Le peuple seul, comme je l'ai dit, était patient. Il savait confusément pourquoi.

Le peuple se disait tout bas, comme Figaro : *Et moi, morbleu!*

Les grands seigneurs, saignés à blanc, imaginèrent de sourire : cela leur parut beau de ne pas sentir le supplice. Les petits marquis de Louis XIV en avaient agi autrement ; ils se plaignirent à outrance quand le roi eut ordonné à Molière de les fustiger. Ainsi la cour se plaisait à ce spectacle par vanité ; elle riait à gorge déployée du comte Almaviva, plus spirituel, plus habile, plus aimable et plus fin à lui seul que toute la cour. Voilà qui est bien ! Puis cet assemblage de jolies femmes sur le théâtre faisait tout pardonner. Inconcevable licence ! Pendant que les grandes dames des loges s'obstinaient à faire de Chérubin un jeune homme, le parant à loisir d'élégantes dentelles, de riches broderies, de plumes légères et des éperons d'or d'un jeune page, les hommes du parterre dépouillaient Chérubin de son habit de cour, les hommes voulaient à toute force que Chérubin ne fût qu'une femme. Ils lui rendaient, comme au troisième acte, sa cornette, son jupon de gaze, sa couronne de fleurs, ses fines dentelles attachées au bonnet de la nuit. Être double des deux parts, dangereux hermaphrodite qui peuplait la ville de Chérubins de quinze ans, fatale passion qui se ruait où elle pouvait, qui se dédommageait de mille manières ! Mais qu'y faire ? les femmes tenaient à être sensibles ; elles voulaient à toute

force que Chérubin, le Chérubin qu'elles se faisaient en rentrant chez elles, *osât oser*. Quant aux hommes, n'est-il pas dit dans la pièce : *Il n'y a que les petits hommes qui s'effrayent des petits écrits ?*

On voyait aussi, étalés aux places les plus apparentes, de petits abbés, de riches dignitaires de l'Église, gros, fleuris, à la main blanche, qui s'amusaient fort de Bazile : le moyen, en effet, de reconnaître l'Église de France, si riche, si voluptueuse, si aimable, dans ce cuistre crasseux et sans style, échappé tout au plus aux cuisines du cardinal de Rohan !

Je ne saurais vous dire quelles furent, pendant cette longue profanation, l'indignation et la stupeur de ma mère. Ma mère assista à cette pièce comme si elle eût été sous le poids d'un horrible cauchemar. Elle était là essoufflée, colère, indignée, jetant mille exclamations et mille soupirs. A chaque instant elle était sur le point de crier à l'incendie et au meurtre, mais la crainte la retenait. Longtemps elle attendit une réaction à tant d'infamies, une peine à tant de forfaits ; longtemps elle appela le spectre qui emporte don Juan dans les flammes : le spectre ne vint pas. La pièce se termina par un tranquille mariage ; ma pauvre mère cacha sa figure dans ses mains.

Elle pensait à ce que dirait l'Allemagne, si l'Allemagne venait à savoir qu'elle était venue à ce spectacle en pleine loge avec son jeune fils.

Puis elle me regardait en rougissant, avec un air indicible de regret et de pitié. Son regard suppliant avait l'air de me dire : *Pardonne-moi, mon fils !*

Elle attendit que la foule se fût retirée pour se retirer elle-même. Elle qui marchait toujours le corps si droit, la tête si haute, comme une noble dame, je la traînai hors de la salle, courbée, la tête penchée, chargée d'humiliation et de honte : on eût dit qu'elle avait été insultée et que je ne l'avais pas défendue ; moi-même j'étais honteux de voir à ma mère tant de honte sans pouvoir en demander raison à personne.

En rentrant chez elle, elle chassa son intendant qu'elle ne trouva pas assez respectueux : elle tenait beaucoup à cet intendant.

J'entrai avec elle jusque dans sa chambre à coucher, et je lui présentai mes respects.

Elle ne me dit que ces mots, avec un soupir de terreur : *Je le dirai à la reine ; la reine le saura demain.*

En effet, je ne crois pas que jamais terreur ait eu une cause plus juste que la terreur de ma mère, à présent que j'y réfléchis mûrement.

CHAPITRE XVI.

LE TROMPETTE BLESSÉ.

> On ne méprise pas tous ceux qui ont des vices, mais on méprise tous ceux qui n'ont aucune vertu.
>
> Il y a des héros en mal comme en bien.
>
> LA ROCHEFOUCAULD.

JE sentais bien que jusqu'à présent j'étais en dehors de ce siècle que je ne comprenais pas. Je pensais souvent que la raison de tout ce désordre m'était encore inconnue, et qu'à ce mouvement si terrible il devait y avoir un moteur visible, une cause supérieure; mais quel était le héros ou bien quels étaient les dieux de ce chaos politique, où se tenait cachée la cause de cette décadence, je l'ignorais entièrement. Bien plus, je l'avoue, cette cause occulte, je ne la cherchai pas sérieusement. Je n'étais alors qu'un futile jeune homme, fort in-

souciant de ma nature, fort peu jaloux de creuser bien avant dans les choses humaines, n'en saisissant d'ordinaire que les surfaces et m'inquiétant fort peu, quand je voyais marcher une machine, des fils qui la faisaient se mouvoir. Pour moi, tout ce monde n'était qu'un spectacle frivole et amusant, auquel cependant j'aurais préféré, si l'on m'eût donné à choisir, une simple promenade avec Fanchon sous notre arbre favori. Voilà pourquoi je supplie qu'on m'excuse si, malgré le hasard qui m'a favorisé assez pour me mettre sur la voie des secrets politiques de ces temps de révolution, j'ai eu si peu d'intelligence des faits et des hommes. Encore une fois, ceci n'est pas une histoire politique, c'est un vieux conte à mon usage; ces faits que je raconte, je les ai vus bien plus que je ne les ai compris; ces hommes dont je vais parler, je n'ai connu que leur extérieur, rien de plus. Mon peu d'intelligence va jusque-là que je n'oserais pas les nommer tous, d'abord parce que je tiens avant tout à faire un conte de mon histoire, et ensuite parce que je suis de ma nature l'homme de l'anachronisme, de l'erreur, du faux, et que je serais très-malheureux s'il fallait me fatiguer à ne confondre aucun nom, aucune époque, aucun fait : je laisse ces soins pénibles aux écrivains par métier.

Le lendemain de ce jour où ma mère avait été à la Comédie française, elle dormait profondément, fatiguée qu'elle était des pénibles émotions de la veille. L'appartement, contre l'usage, donnait sur la rue, et tout vis-à-vis était une joyeuse taverne où naguère toute la jeunesse venait s'enivrer le soir. L'histoire de ce cabaret serait longue à écrire. Il avait commencé par être un rendez-vous de beaux esprits : il s'était fait en ce lieu plus de poésie et de bons mots qu'on n'en fit jamais à l'Académie; puis les gens d'esprit furent remplacés par les gens d'épée, qui vinrent à la taverne s'enivrer à leur tour; puis vint la philosophie faire halte un matin autour des brocs écumants. Au temps où je parle, la politique avait envahi cette maison, reine à son tour dans ces lieux hantés par tant de pouvoirs souverains. Aujourd'hui le gai cabaret avait pris une teinte plus sombre, un air plus grave; il avait troqué son air évaporé contre une apparence modeste et réservée; ou plutôt, pour obéir à toutes les exigences de l'époque, il s'était partagé en deux parts : tout en se faisant club politique, il était resté cabaret autant qu'il l'avait pu; il avait défendu pied à pied son antique existence contre les invincibles envahissements de la révolution qui s'opérait dans les esprits et dans les mœurs. Quoi

qu'il en soit, club ou cabaret, grande réunion de conspirateurs en plein jour ou de tapageurs nocturnes, peut-être même à cause de ce double attribut, c'était un intéressant voisinage que celui de cette taverne. Chaque soir c'étaient, dans cette étrange maison, des cris joyeux, des chansons bachiques, des propos d'amour, de cruelles médisances, un jeu brutal : voilà pour les buveurs; c'étaient des dissertations sans fin, des projets inouïs, des accusations incroyables, une révolte délirante contre tout ce qui était pouvoir : voilà pour les politiques. Et souvent, cabaret ou club, club et cabaret, le tout se terminait par des coups d'épée, et l'intervention de la maréchaussée, ce qui, à tout prendre, faisait de ce lieu un voisinage fécond en tristes discordes et en clameurs insupportables aux amis de l'ordre et du repos. Pour ma part, le voisinage ne me déplaisait pas : j'aimais ces bruits étranges, ces subites clameurs, ces joies sans frein, ces dissertations lugubres dont le bourdonnement arrivait à mes oreilles comme l'écho d'un canon d'alarme; j'aimais ces exercices oratoires, cette élégante ivrognerie en broderies et en plumes de grand seigneur; même, plus d'une fois j'avais envié ces divertissements de chaque jour. Mais ils fatiguaient étrangement ma mère, et ils lui auraient été tout à fait odieux si

d'ordinaire les matinées n'eussent pas été calmes et favorables au sommeil du quartier.

Donc, ce matin-là, j'étais dans ma chambre, rêvant encore et regrettant dans mon rêve mon Allemagne si tranquille, si réglée, si calme, quand je fus réveillé par d'horribles clameurs qui partaient du cabaret voisin. Au premier abord le bruit était effrayant : c'étaient des hurlements plutôt que des cris; on jurait, on chantait, on appelait à haute voix le maître de la maison. En un instant tout le repos du quartier fut troublé, les laquais eux-mêmes se réveillèrent, et c'était plaisir de voir dans le comble des hôtels de la rue toutes les têtes des camaristes, à demi effrayées, à demi joyeuses, qui se montraient à leurs fenêtres pour jeter un coup d'œil sur les jeunes seigneurs qui faisaient tout ce tapage, car, à coup sûr, c'était un tapage de grands seigneurs. Ajoutez que la rue était encombrée de chevaux, de voitures, et d'une livrée qui s'enivrait au dehors avec autant d'emportement que ses maîtres au dedans.

Malgré le bruit, ma mère dormait encore. Elle était rentrée la veille si fatiguée, son sommeil était si précieux pour moi! J'envoyai donc un de mes gens à la taverne, priant ces messieurs de faire, s'il se pouvait, moins de bruit; car une dame demeurait dans l'hôtel voisin : elle dormait, elle

avait passé une mauvaise nuit, et son fils demandait quelques égards pour son sommeil.

L'instant d'après mon domestique rentra tout effaré : son message avait été reçu avec des éclats de rire; lui-même avait été menacé du bâton s'il ne se retirait pas sur-le-champ. C'était pour moi une insulte à ne pas supporter.

Je pris mon épée sous le bras, et, sans quitter mon habit du matin, je me rendis à la taverne. J'étais de sang-froid, et je vois encore l'enseigne de ce lieu. Elle représentait un trompette de régiment vidant sa bouteille avec une fille de cabaret. C'étaient deux figures hardiment enluminées, deux personnages grivois, entourés de tous les accessoires d'une scène bachique; au bas de l'enseigne étaient écrits ces mots : *Au Trompette blessé*. J'entrai donc dans la chambre haute du *Trompette blessé*.

Naturellement, je m'attendais à trouver dans ce lieu quelques jeunes militaires pris de vin, et à terminer mon affaire comme se terminent d'ordinaire toutes les affaires de ce genre; mais ma surprise ne fut pas médiocre quand, à la place des uniformes et des têtes ardentes que je me figurais, je me vis en présence d'une assemblée presque respectable de graves citoyens, qui parlaient des affaires civiles comme d'autres parle-

raient de guerre et d'amour. Au lieu d'entrer dans le cabaret, j'étais entré dans le club. Quand j'arrivai, la discussion était enflammée, les plus grands mots de l'ordre social retentissaient dans la salle. C'était la première fois de ma vie que j'entendais parler avec tant d'audace et de licence de ces choses à part que toute l'Europe était encore habituée à respecter, du roi, de la reine, des nobles, des prêtres, de la liberté et des anciens temps. La conversation était animée. A peine au premier abord mon apparition fut-elle aperçue. J'eus le temps de considérer cette réunion tout à mon aise. Ce fut un grand étonnement pour moi quand j'entendis parler, dans cette France si monarchique et avec cette véhémence haineuse, les hommes audacieux en présence desquels le hasard m'avait conduit.

Ces hommes étaient jeunes pour la plupart et de costumes différents. Le plus grand nombre étaient vêtus très-simplement et sans recherche, si bien qu'au premier abord il eût été difficile de dire à quel ordre de l'État appartenaient ces gens-là. C'était à la fois l'air du commandement et la raillerie d'hommes faits pour obéir; il y avait sur ces figures autant d'assurance que d'hésitation : on les eût pris pour des conspirateurs légaux, si je puis parler ainsi. Dans le nombre il y avait de

douces figures et des physionomies passionnées; tout à côté, d'horribles faces d'hommes, visages équivoques, partant de haut en bas comme celui de la brute. Surtout, celui qui avait l'air de présider l'assemblée me fit peur.

Je vivrais mille années que jamais je n'oublierais cet homme tel que je le vis. Figurez-vous un gros corps assis à l'aise devant une table; de grands bras, de larges mains, une poitrine vaste et sonore, et sur les épaules d'un portefaix une grosse tête heureusement dessinée, une bouche sardonique comme celle de Voltaire, des yeux étincelants de malice et de génie, le front d'un débauché et d'un poëte. Déjà mille passions avaient ravagé ce visage, et à ces ravages du cœur et de l'âme, la petite vérole avait ajouté les siens; elle avait sillonné dans tous les sens ce formidable ensemble de courage et de vices, de despotisme et de liberté. Tout était bouleversé dans cet homme, comme la campagne après l'éruption d'un volcan. Sa voix retentissait comme un tonnerre, et, tout en l'écoutant parler vertu ou liberté, avec la véhémente conviction de l'orateur, vous ne saviez pas ce que vous deviez croire, ou de la probité de ses paroles, ou du vice et de la débauche imprimés sur tous ses traits.

J'eus bien le temps de le voir, et de le voir

beau : car, à l'instant même où mes regards se portèrent sur lui, il avait le doigt appuyé sur son front, comme s'il eût voulu s'enfoncer le crâne, et il disait en montrant sa tête : « Voilà une tête dans laquelle il y a de quoi réformer les empires. » Après quoi il avala un grand verre de vin de Champagne, et ses yeux noirs se tournèrent vers moi avec un sourire sardonique que je ne pus pas soutenir.

« Messieurs! s'écria-t-il avec un air singulièrement effronté, regardez la bonne fortune qui nous arrive, et remerciez le ciel de nous divertir de si bon matin. » En même temps il me montrait insolemment du doigt, et moi je faisais mille efforts inutiles pour revenir de mon étonnement.

« Holà! l'ami, reprit-il en m'apostrophant, quel étrange malheur t'arrive-t-il donc pour te faire lever si fort à la hâte? Que diable viens-tu faire ici avec ta casaque bariolée, ton ruban vert autour de la tête et tes cheveux dans ton bonnet, comme une fille de soixante ans? As-tu donc perdu au jeu ton dernier justaucorps? As-tu entendu des voleurs à ton chevet, ou bien, malheureux époux, viendrais-tu me redemander ta femme à main armée? De grâce, si tu veux qu'on te la rende, dis-nous le nom de ta femme et qui elle est, et qui tu es toi-même, pauvre ombre

muette et immobile? Ou plutôt, reprit-il en s'adressant à ses amis, j'imagine que c'est là un avertissement d'en haut, Messieurs, un fantôme venu exprès pour nous avertir que nous ne sommes plus jeunes, et qu'il faut mettre un terme à la vie dissipée que nous menons. Néanmoins, si ce fantôme vous inquiète, qui de vous sait, par hasard, où l'abbé Maury a couché cette nuit? j'enverrai un garçon de cuisine lui emprunter son missel à exorciser. »

J'étais toujours immobile, j'avais intérêt à laisser tomber sans les relever ces plaisanteries cruelles, et je me résignai au silence. Pendant un moment ce silence eut son effet : j'étais pâle de colère; bizarrement habillé, la lueur naissante du jour, jointe aux clartés vacillantes de la lampe, me jetait dans une fausse lumière qui me grandissait d'une coudée : je suis sûr qu'un visage moins hardi eût pâli à me voir ainsi fait, et les muscles contractés par la fureur.

Quand le gros homme eut tout dit, je fis deux pas en avant, je pris place à la table sur un siége vacant, je plaçai mon épée entre mes deux jambes, et je m'appuyai sur la poignée. Cependant au milieu de ces mouvements, tout solennels qu'ils étaient, ma robe de chambre s'était en-

tr'ouverte, ma poitrine était nue; j'étais tout prêt pour le duel.

Je m'inclinai d'un signe de tête : « Messieurs, leur dis-je, je suis Allemand; je m'appelle Frédéric. Ma mère est cousine de la reine de France, et descend des comtes de Wolfenbüttel.

— Que nous importe à nous? reprit le gros homme; moi, je suis Français, je m'appelle Gabriel Honoré. Mon père est marquis de Sauvebœuf et de Biram, comte de Beaumont, vicomte de Saint-Mathieu, et premier baron du Limousin; mon frère est vicomte; moi, je suis mieux que tout cela, je suis peuple. Encore une fois, fantôme, que nous veux-tu? »

Alors je me levai : « Monsieur, dis-je, tout à l'heure, ici même, quand vos clameurs ont commencé, réveillant en sursaut toute la ville, j'ai eu l'honneur de vous envoyer un de mes gens pour vous prier, au nom de l'hospitalité, de faire un peu moins de bruit, et de respecter le sommeil d'une étrangère. Non-seulement vous n'avez pas tenu compte de mon message, mais encore vos cris ont redoublé avec plus de force, et vous avez insulté mon domestique. Or, vous le savez, Messieurs, cette insulte est la mienne. Je viens donc à vous, comme c'est le droit d'un gentilhomme, vous demander raison de vos injures. Et puisque

c'est vous qui m'avez interpellé le premier, Monsieur Gabriel Honoré, fils de marquis, de comte, de vicomte et de baron, je vous somme de me rendre raison! »

Mon homme ne se déconcerta pas : « Monsieur, me dit-il presque en souriant, vous êtes un bon fils; on voit bien que votre père ne vous a pas fait jeter seize fois de suite dans les divers cachots du royaume. Le commandement de Dieu, *père et mère honoreras,* vous portera bonheur, Monsieur : car, si vous n'étiez pas un étranger, vous sauriez que je ne me bats plus depuis longtemps, et vous auriez honte de votre lâcheté. Encore une fois, Monsieur le prince, je suis du peuple; je vous le répète, le duel n'est plus à ma taille, c'est un frivole ruban arraché à ma ceinture; c'était bon quand j'étais gentilhomme. Aujourd'hui je suis trop fort pour porter une épée, aussi voyez-vous que je n'en porte pas. Quant à vos griefs, je veux bien vous dire qu'ils sont nuls: on n'a jamais songé à interrompre le sommeil de madame votre mère; nous avons profité, en attendant mieux, de la liberté du club, voilà tout. Tant pis pour vous, si vous êtes logé à la porte d'une taverne. Au reste, avez-vous bien envie d'un bon coup d'épée et d'une bataille derrière le rempart? Allez chercher mon frère : celui-là est

un fou qui a toujours la flamberge au vent, qui ne demande qu'un homme à tuer tous les matins, et un tonneau à vider chaque soir. Et à présent que tout est arrangé entre nous, Monsieur (ici il éleva la voix et ferma légèrement les yeux), loin d'ici les profanes! cria-t-il, qu'on laisse à ses paisibles travaux le représentant de la nation! »

Puis, sans me donner le temps de réfléchir et me prenant par le bras : « Écoutez, me dit-il cette fois avec beaucoup de bonhomie, je ne me bats pas, il est vrai, mais je suis loin d'être un lâche : l'homme qui a déjà révolutionné le midi de la France n'est pas un lâche, à coup sûr. Vous le saurez un jour, jeune homme, si je suis un lâche, quand vous me verrez porter le premier le défi de mort à cette monarchie que vous voyez si puissante et si belle encore. Ce sera là, j'imagine, un noble duel, qui aura pour témoins les deux mondes; une sanglante rencontre, à laquelle l'Europe entière servira de champ clos. Cette fois, véritablement, ce sera l'arrêt de Dieu, quand, descendu dans la lice, moi le champion de la liberté, je me trouverai tout seul contre un despotisme de tant de siècles. Et vous voudriez que j'allasse me battre contre vous, moi qui attends sans peur toute la monarchie de Louis XIV! A peine arrivé en France, vous voulez vous battre

en duel avec moi, le champion du peuple! Vous n'êtes pas ambitieux, en vérité! Mais soyez tranquille, Monsieur, ce n'est pas de votre main, ce n'est pas d'une main mortelle que je suis destiné à mourir. Si je meurs, je serai tué par une idée; si je suis vaincu, je serai vaincu par un principe; si je succombe, je succomberai englouti sous des ruines amoncelées par moi. Vous voyez donc qu'entre nous deux la partie n'est pas égale; que je suis invulnérable pour vous. Votre défi est ridicule, retirez-le; faites plus, soyez, s'il vous plaît, un de mes amis, ce sera un jour un titre de gloire pour ceux qui osent l'être, aujourd'hui surtout, Monsieur. Dans tous les cas, et quoi que vous décidiez, cessez, à ma prière, de vous croire injurié, car les épées et la bravoure vulgaire ne manqueraient pas ici; mais je n'aime point cette espèce de sang. Rentrez donc dans le fourreau votre épée et votre colère, s'il vous plaît; placez votre petite main de gentilhomme dans cette large main plébéienne, et vous comprendrez dans la suite que vous avez bien agi. »

Cet homme était à présent si différent de ce que je l'avais vu d'abord, il y avait tant d'autorité dans sa voix et dans son geste, tant de bienveillance dans son regard, et d'ailleurs l'assemblée avait été si pleine de décence et de réserve envers

moi, que je me sentis satisfait. Je pris la main qu'on me tendit, nous bûmes tous à ma santé, et tout fut oublié.

« Aussi bien, reprit Honoré l'instant d'après et me montrant aux convives avec le plus aimable sourire, savez-vous, Messieurs, que c'est un charmant cavalier ainsi accoutré? Ce costume du matin me rappelle ma première jeunesse, ma jeunesse sans popularité et sans renom, quand j'écrivais contre Beaumarchais, quand j'étais le jouet des lettres de cachet, la victime des lieutenants de police, l'hôte le plus assidu des bastilles du royaume, et la terreur des usuriers et des maris. O mes bonnes aventures en robe de chambre, qu'êtes-vous devenues? O mes pantoufles! ô ma nudité nocturne, quand je fuyais sur les toits à la voix de l'exempt! Riantes vallées de Pontarlier, bois épais du fort de Joux, bonnes filles qui me cachiez tout tremblant dans votre couche! ô Sophie! Qu'est devenu tout cela? Mes amis! mes amis! bénissez la robe de chambre, conservez bien la robe de chambre, prenez garde que votre robe de chambre ne se dérange trop! Vêtement si doux et si commode, si facile à mettre, si facile à ôter, si léger et si chaud! La robe de chambre, Messieurs, c'est un brevet de bourgeoisie, c'est un certificat d'honnête homme, c'est

le plus obscur et par conséquent le plus éclatant témoignage du bonheur domestique. Moi, qui vous parle, je n'ai pas usé une robe de chambre; à présent je n'ai même plus de robe de chambre, je n'en ai plus, je n'en aurai plus de ma vie, et pourtant Diderot en avait une toute neuve dix ans avant de mourir! » Et il parla ainsi longtemps, tout à la fois sublime et bouffon, mélancolique et rieur, grand homme inspiré, enfant rétif et entêté. On écoutait tout ce qu'il disait avec la plus grande attention.

Quand il eut fini, je repris la parole : « A ce propos, Messieurs, je vous demanderai la permission de me retirer; il fait grand jour, je suis presque nu, et mieux vaudrait-il être encore à Pontarlier, ou au fort de Joux ou sur les toits, accoutré comme je le suis, que dans les rues de Paris. »

Toute la société me fit un adieu amical. « Nous nous reverrons bientôt, reprenait mon nouvel ami; partout où tu voudras, à l'Opéra, au cabaret, au bal, à la taverne, au jeu chez Mesnier, chez la Fillon!... à la Chambre des communes, si vous voulez y venir, cher comte! »

Si bien qu'en me retirant, j'étais sur le point d'aimer cet homme que j'aurais détesté de si bon cœur il n'y avait qu'un instant.

Je m'aperçus, en descendant l'escalier, que j'étais suivi. Dans la rue, je m'entendis appeler par un jeune homme de cette société joyeuse, dont j'avais remarqué les yeux noirs, le beau visage, la taille élégante, et avec cela l'extérieur d'un homme passionné et qui souffre. La tristesse ne se découvre jamais plus facilement qu'au milieu d'une orgie, au moment où chacun est tout à soi. « Monsieur, me dit le jeune homme, voulez-vous me permettre de vous reconduire jusqu'à votre hôtel? »

Arrivés à la porte : « J'espère, lui dis-je en le saluant, que nous nous reverrons bientôt! »

CHAPITRE XVII.

LA ROUTE DE PARIS A VERSAILLES.

« Mais la route est semée d'écueils, mais le jour s'efface, mais l'abime m'attend!
— Marche! marche! »

BOSSUET.

Je vis des ombres.

BURGHER.

la fin arriva le jour de notre présentation à la cour, si impatiemment attendu par ma mère. J'assistai à la toilette de ma mère. Ma mère s'était parée outre mesure. Jamais ses paniers n'avaient été plus vastes et plus chargés de dentelles, jamais elle n'avait porté sa chevelure plus haute, jamais plus de diamants n'avaient brillé autour d'elle; ma mère avait pris ce jour-là toute la vieille parure allemande avant Marie-Thérèse. Autant que je puis m'en souvenir, c'est la dernière fois que j'ai vu ce noble et riche costume dans toute son élé-

gance et son ampleur : ainsi faite et le visage couvert de mouches et de rouge, rien n'était respectable comme une grande dame. Tout était immobile dans sa personne, la tête, le corps, la robe de brocard; à peine son bras à demi nu était-il libre d'agiter un éventail. Ma mère fut longtemps à sa toilette, rien n'y manquait lorsqu'elle monta dans sa voiture en me faisant toutes sortes de recommandations sur la manière de me conduire à cette nouvelle cour.

« Votre fuite de Vienne, me disait-elle, m'a accablée de douleur; un instant j'ai frémi de vous voir faire le philosophe. Laissez à plus grand que vous ce funeste travers. Notre empereur n'en est pas innocent, ce sont des folies d'empereur. Pour nous, soyons les premiers à respecter notre rang, si nous voulons qu'on nous respecte. N'assistons plus, sans protester de toutes nos forces, au hideux spectacle de dégradation sociale que nous avons trouvé partout en France. C'est un crime, Monsieur, quand on est gentilhomme, de déchirer les titres de ses aïeux et de ses petits-enfants : ces titres sont un dépôt sacré dont on doit compte au passé et à l'avenir. Croyez-moi, l'esprit d'égalité est une contagion qui ne fait déjà que trop de progrès. N'imitons pas les malheureux qui se dépouillent de leur dignité par je ne sais quel

besoin d'une gloire populaire, sous laquelle ils finiront par succomber. »

Puis ma mère ajoutait d'un air encore plus solennel : « Songez bien, Monsieur, que nous allons voir la première cour du monde, le premier roi de l'Europe; songez surtout que c'est à Marie-Antoinette que nous allons présenter nos respects, à la fille de Marie-Thérèse et de tant de rois! » Vous ne sauriez vous imaginer toutes les recommandations que me faisait ma mère. La seule idée de mon irrévérence passée la faisait mourir d'effroi. Pour moi, bien résolu à ne plus lui déplaire, effrayé de toute la philosophie que j'avais déjà apprise en France, effrayé de l'égalité que j'y avais déjà vue, je me trouvais fort bien disposé à écouter respectueusement les conseils de ma mère. Hélas! dans le doute où j'étais, je m'abandonnais toujours à la dernière voix qui frappait mon oreille, à la dernière pensée qu'entendait mon esprit, que comprenait mon cœur. J'étais tour à tour dévoué aux droits du peuple et aux priviléges du trône, homme indécis, s'il en fut. Ce qui fait qu'en revenant aujourd'hui sur les opinions de ma jeunesse, je me trouve souvent méprisable, comme si ce n'était pas assez d'être à plaindre, comme s'il dépendait de nous d'avoir une opinion!

Que voulez-vous? Dans cette lutte des pouvoirs qui s'élèvent contre les pouvoirs qui s'en vont, il arrive un instant de gêne pendant lequel il est bien difficile de faire un choix. Retenu d'un côté par l'habitude des traditions reçues, emporté d'autre part par l'enthousiasme pour les théories nouvelles et persécutées, il est bien difficile à un jeune homme de choisir entre le passé auquel il appartient par sa position sociale et le présent auquel il voudrait appartenir. Ainsi j'étais. Ah! sur la route même de Versailles, vis-à-vis de ma mère, si grande dame et si parée, dans mon habit de cour, malheureux de n'avoir à moi ni une opinion ni une affection personnelle, vaincu comme je l'avais été déjà deux fois : à mon premier amour, par un de mes domestiques; à ma première excursion dans le monde réel, par un homme dont j'ignorais le nom; honteux de ma nullité à une époque et dans un pays où chaque citoyen, au dedans de la cour comme au dehors, commençait à avoir une valeur réelle, je me surpris plus d'une fois regrettant au fond de l'âme ma jolie Fanchon, et mon mariage avec elle sur le banc couvert de neige, sous le toit de chaume éclairé par la lune dans une belle nuit d'hiver.

La voiture allait lentement, mes réflexions étaient profondes.

« Et quel besoin, me disais-je, me voyant si inquiet et si malheureux, quel besoin et quel devoir pourraient m'arracher à mon heureuse insouciance? Pourquoi donc irais-je interrompre violemment ce repos de l'âme, cet innocent loisir dans lequel j'ai vécu jusqu'à présent? Que me font à moi les révolutions étrangères? Suis-je attaché à ces révolutions qui grondent? Suis-je Parisien ou suis-je Allemand et voyageur? Quand la route me paraîtra longue, n'ai-je pas toujours le moyen de faire verser ma chaise quelque part, au milieu du chemin, à côté d'une chaumière, de la faire arrêter à la porte de mon château, sur les bords du Rhin, par exemple, dans les grandes herbes qui les bordent, sous les arbres qui l'ombragent? »

Je me sentais un peu plus tranquille m'étant dit tout cela.

« Oui, me disais-je, je serais une dupe de perdre ici mon plus beau privilége d'étranger, de m'inquiéter ici d'ordre ou de désordre; ce serait un grave malheur, qui ne profiterait à personne, de prendre ici parti pour ou contre. Je n'irai point tirer l'épée contre des idées, je ne déclarerai point la guerre à des faits, je ne m'intitulerai pas un héros à propos de systèmes politiques; je ne prendrai point mon rêve au sérieux ou tout au

rebours. Club, taverne ou palais, que m'importe? Mon rôle, à moi, c'est d'être spectateur; mon rôle, à moi, c'est de ne m'enivrer ni là ni là. Moi, je suis avant tout le poursuivant du rien sous toutes ses formes, le hardi défenseur des passions innocentes, le chevalier errant des petits faits de la vie privée, de ses joies naïves, de ses inquiétudes enivrantes, de ses malheurs si faciles à réparer. N'ai-je pas d'ailleurs pour me guider l'exemple de ma mère? pourquoi ne serais-je pas impassible comme elle, moi, son fils? » Tels étaient mes raisonnements d'égoïste; voilà par quels moyens je méloignais de la vie active dont j'avais horreur dans ces temps si douteux. Que mon lecteur me pardonne, j'ai toujours été ainsi, inoffensif, exempt d'ambition, avide de repos; en un mot, un pauvre homme, et qui n'a pas vécu deux heures de la vie galvanique de son époque. Pardonnez-moi!

La voiture allait toujours : nous parcourions la route montante qui conduit de Paris à Versailles. La route est tristement bordée de chaumières, de masures, de petits jardins entre deux remparts de boue en hiver, entre quatre murailles de poussière en été. Voilà donc le chemin qui mène aux honneurs! le chemin du crédit et du pouvoir! Par là tout le XVIIe siècle a passé! O

grande époque de l'histoire du monde, vous avez foulé cette route dans tout l'éclat de votre gloire littéraire et guerrière ! Grande route traversée par tant de passions, par tant de vertus, par tant de pouvoirs, par tant de revers ! Voici le chemin de Louis XIV et de Mme de La Vallière, du grand Condé et de Bossuet, de Jean Bart et de Racine ! Cherchez cependant sur ces pierres la trace de tant de grandeurs ! Demandez à cette voie muette combien a pesé le grand siècle, et ce qu'est devenue la poudre qui s'élevait devant les brillants équipages ? Voilà un arbre qui a vu passer tout cela ; mais la foudre a frappé cet arbre, il ne vous répondra pas.

Puis, cette même route que je parcours, elle a été parcourue aussi par le siècle des philosophes : insouciants voyageurs, ils vont à pied, ils dédaignent les chevaux fringants de la cour, ils marchent lentement, toujours sûrs d'arriver. Alors, quand le XVIIe siècle a fini, quand Louis XV a remplacé le régent, le voyage à Versailles recommence toujours aussi empressé, mais l'heure du voyage est changée, mais les voyageurs sont changés ; le but seul est resté le même : fortune et pouvoir. Voyez ! quand le grand siècle a fini son voyage, quand il s'est arrêté haletant sous la gloire et n'en pouvant plus, dirait-on que c'est la même

route? La nuit succède au grand jour. Voyez! les voyageurs se rapetissent, le poëte fait des vers à Chloris, le prosateur écrit des contes, le chrétien dépouille la foi de ses pères. Voyez! dans l'art tout est rose et joli. Qui reconnaîtrait cette route parcourue par des géants? Était-ce donc pour cela, quand la royauté de France fit cette halte misérable entre la vieillesse d'un roi et la jeunesse de l'autre, que le régent d'Orléans avait donné à la France le temps de réparer le chemin de Versailles? Quand Philippe se tenait à Paris, fuyant Versailles, était-ce qu'il eût peur ou qu'il respectât le palais du grand roi? était-ce qu'il eût trouvé ce vaste palais trop difficile à remplir par sa majesté à lui, majesté si mesquine, majesté viagère et d'un jour, majesté de second ordre et à sa taille à lui, le spirituel rhéteur, méchant sceptique qui met en doute même la monarchie, bouffon hardi qui rit sur un volcan? Oh! qu'êtes-vous devenues, passions françaises si correctes, même dans vos écarts! Le siècle chancelle sous l'ivresse; le siècle est gorgé d'esprit et de paradoxes sous cet imprévoyant gouverneur et sous son digne disciple, traîtres à la royauté tous les deux. Hélas! hélas! la France en est réduite à se parodier elle-même. Des deux maîtres de ce royaume, l'un se livre à l'inceste avec ses filles,

l'autre appelle des courtisanes à ses conseils ; le Bossuet de ce temps entretient des filles d'Opéra ; Mme de Maintenon s'en va dans les champs, la gorge haletante et les cheveux épars. Philippe et la duchesse de Berry, Louis XV et Mme de Pompadour, le duc de Richelieu et le lieutenant de police ont infecté cette route consacrée par de grands rois, de grands poëtes, de chastes et élégantes amours. Ils ont indignement sali cette route chargée de fleurs, ils l'ont indignement jonchée de honte, de terreur, d'égoïsme, de faux luxe, de fausse gloire ; ils l'ont ternie de toute la force de leur caducité et de leur déshonneur. Non, ce n'est pas là le chemin de Versailles ; je ne suis pas sur la grande route de Versailles : je suis tout au plus sur le chemin de traverse à l'usage des goujats et des voleurs, voie funeste entremêlée de mille pas rétrogrades et de mille sentiers qui se croisent, de souvenirs de honte et de souvenirs gracieux. Que d'âmes errantes sur ces bords ! que de génies éplorés sous ces forêts ! Que la danse des morts doit être solennelle dans ces carrefours de chasse, quand tous les vents se sont donné rendez-vous au sommet des grands arbres, et que l'étoile du soir jette sa pâle clarté sur les gazons desséchés, foulés par des ombres muettes !

Cependant notre voiture allait toujours.

Êtes-vous comme moi? Les règnes qui finissent, les opinions que le temps abolit, les croyances qui se détruisent, toutes choses immatérielles et sans forme, laissent pour moi des ruines visibles et pleines d'intérêt; je les vois, je les touche, je les consacre par mes regrets et par mes larmes; bien plus, je les ranime pour moi seul. Quand je veux, aujourd'hui même, à soixante ans de distance, je rends la vie aux forêts, aux héros, au jeune roi, aux jolies femmes, aux beaux jours d'autrefois; j'entends de nouveau le son du cor dans la forêt, je revois la nymphe sur son cheval, agaçant le roi des chasseurs; je me figure la prostituée arrachée à son boudoir mercenaire et sortant purifiée du lit royal; si je veux, j'assiste à une prise de voile, à un banquet de noces, à un carrousel de rois; je réunis à mon usage ces temps d'amour et ces temps de débauche; je me promène à la fois entre les jets d'eau de Chantilly et les malheureuses filles du Parc-aux-cerfs. Parlez-moi de ces contrastes pour la puissance des souvenirs! parlez-moi des longs règnes et des saturnales de la royauté! parlez-moi des vieux palais, des anciennes amours, des grands noms! Voilà pour le passé; et si à ces choses vous joignez dans le présent des inquiétudes sans cesse

renaissantes, des révolutions qui menacent, une jeune reine, belle et déjà malheureuse, vous comprendrez peut-être quel fut mon premier voyage à Versailles.

Une rencontre singulière vint m'arracher à ces tristes réflexions.

CHAPITRE XVIII.

L'AMOUREUX DE LA REINE.

> Il a perdu la raison, ne le plaignez pas.
>
> MOORE.
>
> Pauvre fou d'amour!
>
> *Le vieux Jacob.*

Nous entrions dans l'avenue de Paris à la nuit tombante. Le ciel était sombre et pluvieux, la neige tombait par flocons, le temps était affreux, et j'avais peine à distinguer dans ces longues avenues quelques-uns des hôtels de la ville; la façade même du palais m'apparaissait comme une masse imposante de montagne : à peine quelques lueurs de l'intérieur arrivaient-elles jusqu'à nous. Dans cette circonstance de la nuit et de l'orage, le cocher avait retardé sa course, cherchant du regard à quelle porte du palais il devait se présenter. Tout à coup

un homme passe en courant, l'habit en désordre, la tête nue, les cheveux épars; il était tout souillé de pluie et de boue. Un instant je le vis courir tout essoufflé; bientôt sa course se ralentit, puis enfin je le vis chanceler et tomber tout à coup dans un fossé comme mort. Aussitôt je m'élançai de la voiture, je volai au secours du pauvre diable, et bientôt je fus près de lui, malgré les exclamations de ma mère, qui voyait avec douleur passer l'heure du rendez-vous.

Quand j'arrivai près du fossé où l'inconnu était tombé, je découvris qu'il n'avait aucune blessure; le digne homme s'était déjà relevé, il souriait doucement : sa tête était belle et calme; il était dans la force de l'âge, et dans son regard il y avait pour le moins autant de passion que d'égarement; j'ai entendu peu de voix aussi agréables.

« Grand merci, Monsieur, me dit-il; grand merci de votre pitié; j'ai voulu arriver trop vite, je me suis trop hâté, j'ai couru, mon pied a glissé, je suis tombé dans ce fossé; mais, par le ciel! dites-moi donc si je suis près du château? Hélas! hélas! il fait nuit, la promenade n'est pas belle, je ne verrai pas la reine aujourd'hui : je suis venu trop tard. »

Le malheureux se tordait les mains; désolé, il reprenait :

« Voyez-vous, quand ces arbres sont couverts de feuilles, quand ces plates-bandes sont en fleurs, quand la mousse verte s'attache aux blanches épaules de ces statues, je n'arrive jamais trop tard; je dors là ou là, ou là, peu m'importe, partout sous le ciel. Et le matin, tous les matins, je vois de loin Marie-Antoinette; elle se lève souvent avec l'aurore; le soleil vient de ce côté toujours, moi je tourne le dos au soleil, et je la vois, elle qui regarde le ciel rouge! Mon Dieu, je fais alors ma prière devant elle; à genoux devant elle, je prie. Jamais je ne prie dans l'hiver. Elle ne sort pas l'hiver; l'hiver il n'y a pas de soleil, parce qu'elle ne veut pas. Je ne vois plus rien: l'hiver, pas de robe blanche, pas de chapeau de paille, pas de rose effeuillée. Maudite nature! »

Je pris en pitié ce digne homme ; ma mère passa, elle me vit occupé à consoler le pauvre amoureux au désespoir; en passant, elle me fit signe qu'elle allait m'attendre au château; je pris mon fou sous le bras et je le menai chez le concierge du château, qui le reconnut.

« Pauvre homme! dit le concierge. C'est l'amoureux de la reine, Monsieur! La reine a bien défendu de lui faire du mal. Entrez, Messieurs. »

Nous entrâmes. Un grand feu éclairait l'appartement; tout était reluisant et calme dans cette

demeure, véritable royaume, moins les chagrins de la royauté.

Quand mon fou eut senti la douce chaleur du foyer domestique et qu'il eut repris quelque force à la table du concierge : « Oui, me dit-il en me regardant avec un profond sentiment de conviction, je l'aime ; je l'aime de toute la force de mon âme ! J'ai tout perdu pour elle : ma raison d'abord. Quand je la vis, mon Dieu ! mon Dieu ! quand je la vis pour la première fois, elle entrait dans une tente, sur les frontières de l'Allemagne et de la France, vêtue comme une simple Allemande ; puis elle sortit de l'autre côté de la tente habillée en reine. Elle a voulu rire de moi, sans doute ; et pourtant, quand je pense que, justement au milieu de cette tente, elle n'a été un instant ni Allemande, ni Française, ni jeune fille, ni reine, rien, un instant ! alors, seulement alors, elle pouvait être à moi ! Fugitif moment ! Puis je l'ai revue à Besançon à la tête de ma compagnie ; car, tel que vous me voyez, j'ai été magistrat, j'ai porté la robe de magistrat ; j'étais du Parlement de Besançon. C'est moi qui lui portai la parole, et ne sachant comment l'appeler, je l'appelai tout simplement : Majesté ! Et elle parut me sourire, et elle me regarda, et elle me parla, et la veille...

La veille de ce jour, j'avais condamné aux ga-

lères un paysan qui avait tué un lapin dans une forêt ecclésiastique. J'avais condamné ce malheureux : sa femme était venue se jeter à mes pieds avec ses enfants. Dans la nuit, nuit de remords, j'avais revu en songe le condamné, sa femme, ses enfants, le lapin mort; j'étais bourrelé. C'était ma première sentence, je pleurais comme si j'eusse commis un crime, j'étais las à jamais de cette magistrature terrible. Eh bien! ma reine à moi, ma majesté à moi, elle qui me souriait, m'a absous de mon crime, elle m'a délivré de mon remords, elle a dit à mon condamné : « Sois libre! » Elle a donné un démenti formel à ma sentence, à ma justice, à ma loi : voilà ce qu'elle a fait pour moi. Depuis ce temps, je n'ai plus eu de mauvais rêve, je n'ai plus vu de misérables pendant mon sommeil, je n'ai plus porté de robe noire, je n'ai plus de remords. Aussi depuis ce temps je n'ai plus pensé qu'à elle seule, je n'ai plus porté que sa livrée : je suis à elle; si elle meurt, je meurs. Mon Dieu, je l'aime tant! »

Disant cela, il était calme et pourtant passionné; son front était radieux. « Hélas! lui dis-je, Monsieur, quel dommage de porter si haut son amour et de mourir jeune encore d'un amour sans espoir! »

Il me répondit ainsi, et je crois bien qu'en ce

moment il avait toute sa raison : « J'avoue, Monsieur, que c'est là, en effet, une téméraire entreprise, l'aimer ! Ne croyez pas cependant que je sois tombé tout d'un coup dans le gouffre. Au contraire, j'ai vu le précipice, j'en ai sondé toute la profondeur avant d'y tomber : eh bien ! plus j'ai réfléchi, plus j'ai vu que cet amour impossible était ma vocation sur la terre. Que voulez-vous donc que je fasse ici si je ne l'aime pas ? Qui, moi ? moi seul je serais sage, quand tous sont insensés ? moi seul je vivrais sans passion meurtrière dans ce siècle de passions meurtrières ? Non pas, certes ! Laissons aller le siècle, laissons-le se ruer dans le néant ; allons, courage, insensés ! jouez sur une carte la fortune de vos pères ; insensés, prostituez votre écusson au char de Phryné ! insensés, profanez votre calotte rouge dans vos orgies nocturnes ! insensés, refaites les lois du pays, jetez le trône dans la poudre, livrez aux vents vos titres héréditaires, arrachez de votre chapeau ducal la dernière plume qui le pare, épousez vos servantes, et, quand tout sera dit, brûlez-vous le crâne ! Et dans ce dévergondage général, je serais raisonnable tout seul, moi !

« N'avez-vous pas entendu dire, Monsieur, qu'il y avait des gens qui faisaient la guerre à Dieu le fils ; qui, de leur propre autorité, retranchaient

deux parts de la Trinité sainte, et qui criaient victoire quand le Dieu était blessé?

« Quoi donc! tout cela, moi vivant? On escalade le ciel, on tue des dieux, on détrône des rois : à ce prix on est grand homme, on est promené dans la ville aux acclamations du peuple, on est couronné au théâtre, on meurt au milieu des hymnes solennels; et moi je suis un fou, un pauvre fou!

« Un fou, parce que je l'aime! parce que j'ai fait mon bonheur de l'entendre, mon bonheur de la voir, mon bonheur de suivre ses traces, mon bonheur de la guetter à travers le bosquet chargé de neige, à travers le buisson en fleurs; mon bonheur de prononcer son nom tout bas quand je suis seul, mélodie touchante qui me charme et me fait pleurer! Je suis un fou! Que vous êtes injustes, vous autres hommes! que vous êtes fous vous-mêmes! vous défendez jusqu'à l'adoration! Vous ne savez pas être superstitieux, vous n'osez pas; vous vous tracez une ligne, et vous dites : Tout ce qui passera au delà de cette ligne est folie! Vous me faites pitié! »

CHAPITRE XIX.

RÉVÉLATIONS.

> Cela est aussi innocent qu'il vous le dit.
>
> WALTER SCOTT.

Mon pauvre fou se calma. Comme il disait ces mots, la lune se levait. Encore tout entier à son exaltation d'un instant, il prit cette faible lumière pour le crépuscule du matin. « Silence, dit-il, voici l'heure : elle se lève. » Puis il prêta l'oreille, redoublant d'attention. « Non, dit-il, elle n'ira pas dans la forêt ce matin; elle va venir sur sa terrasse. » Puis, l'instant d'après : « Voici la nuit, reprit-il; il fait nuit, elle va venir! Mais au bas du palais, vis-à-vis de ces eaux qui murmurent, et peuplées de statues immobiles, ne voyez-vous pas la terrasse s'illuminer peu à peu? Écoutes : n'entendez-vous pas là-bas, dans le feuillage, ces touchants con-

certs, ces sons mélodieux, invisibles, qui viennent du ciel pour elle? » Disant cela, il s'avançait vers la terrasse :

« Oh! disait-il, qui me rendra ces nuits d'été, ces mystères vaporeux sous un ciel étoilé, cet air chargé de parfums et d'harmonie, cet assemblage de jeunes filles silencieuses et ravies? Où êtes-vous, belles soirées d'autrefois, quand pour moi toute femme pouvait être Marie-Antoinette? J'étais comme elle sur cette terrasse, moi, pauvre diable, vivant comme elle, respirant le même air, écoutant les mêmes sons; oui, sur ce banc, adossé au Gladiateur; même une fois, j'étais si près d'elle que j'ai entendu sa douce voix; elle m'a parlé, elle m'a parlé du ciel, des fleurs, des eaux jaillissantes, du calme de la nuit. De quoi m'a-t-elle parlé, ô Ciel? Puis, avant que j'eusse pu répondre un mot, elle s'est levée, elle et sa compagne, elle m'a salué, elle a repris sa promenade, et tout a disparu pour moi, ciel et terre! »

Ce malheureux m'intéressait vivement. « Venez avec moi, me dit-il en baissant la voix; venez avec moi là-bas, à gauche, sur le bord de l'avenue; venez, vous comprendrez ce que je souffre : j'ai un secret à vous dire là-bas, vis-à-vis le rocher, aux bains d'Apollon; un grand secret, ajouta-t-il en mettant son doigt sur sa bouche; je

ne le dirai qu'à vous : c'est mon secret et le sien; c'est moi qui l'ai découvert, moi seul. Je vous dirai mon secret ce soir, après le soleil, ou demain, avant le soleil; ne manquez pas de venir... Vous êtes de son pays à elle, ajouta-t-il toujours avec mystère; eh bien! vous reverrez l'Allemagne demain. Je vous conduirai sur les lacs, dans les montagnes de l'Allemagne; je sais un sentier qui y conduit, je vous guiderai dans les gras pâturages de vos génisses. N'oubliez pas de venir demain. »

Il me prit la main, il me dit adieu; je lui promis de me rendre à son rendez-vous : il m'intéressait trop vivement pour que ma parole ne fût pas sincère.

Quand je le perdis de vue, onze heures sonnaient à l'horloge du château.

CHAPITRE XX.

APPARITIONS.

Jérusalem, objet de ma douleur!
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?

RACINE.

C'était vaste et beau, et pourtant plaintif.

CHAIX D'EST....

peine ma mère était-elle entrée dans la cour du palais que, d'après les ordres de la reine, elle avait été introduite dans les petits appartements. Ce palais de Versailles, tant critiqué par les connaisseurs depuis qu'il existe, est, à mon sens, un monument de géant et de génie digne du monarque qui le bâtit. Il est difficile d'imaginer une profusion plus royale d'or et de peintures : les plafonds en sont surchargés, les portes sont sculptées avec le soin d'un ouvrier chinois faisant une pagode ; les salons sont vastes et pleins de magnificence ; par-

tout, sur les murs, sur les corniches, sur le marbre, sur les cuivres, sur l'or, sur la laine des tapis, on retrouve l'image de Louis XIV : le grand roi vivait encore dans ce palais le jour où nous y fûmes admis ma mère et moi. Tout était silencieux à cette heure. Au sommet de l'escalier de marbre, un garde du corps se promenait à pas lents ; dans le grand salon, quelques membres de la chambre se livraient à un jeu effréné ; dans la salle des gardes, de vieux officiers réunis autour de l'âtre immense parlaient de batailles et de philosophie, de jeunes gardes cadençaient des vers ou se promenaient sans penser. Nous traversâmes l'Œil-de-bœuf, cette antichambre du XVIIe siècle où se pressait la plus belle cour de l'univers ; en passant, nous jetâmes un coup d'œil dans la vaste galerie où le peintre Le Brun a représenté tout le règne de Louis XIV ; la galerie était déserte, les ombres du foyer s'allongeaient sur le mur, le héros paraissait se battre encore ; les tentes étaient agitées par le vent, les armes s'ébranlaient, le Rhin, notre Rhin, enflait son onde menaçante ; la grande France marchait, enseignes déployées, brodée sur toutes les coutures et toute chargée de plumes et d'or, comme à un tournoi. Oui, voilà bien la vieille bannière, voilà les belles écharpes, voilà les couleurs des dames, voilà les

poëtes qui courent les camps, voilà le bel âge! Et moi, arrêté sur le seuil de cette vaste galerie, il me semblait que tout à coup ces géants allaient descendre de la muraille, que ces chevaliers et ces nobles dames allaient se mouvoir de nouveau; j'étais prêt à tomber à genoux.

A cette heure, le roi disparaissait, la cour se taisait, le bruit rentrait dans l'ombre; toute cette vaste demeure était plongée dans le silence quand j'eus réparé le désordre de ma toilette et que je revis ma mère : elle m'avait attendu longtemps.

La reine était absente; ma mère avait été introduite dans l'appartement même de la reine. C'était une vaste chambre, un appartement royal. On y voyait le portrait du roi Louis XVI; il était entouré de Mesdames, filles de Louis XV. Ces portraits étaient sévères pour le temps, et représentaient les princesses dans les habitudes de leur vie privée et avec le goût le plus moderne. L'une lisait un livre pieux appuyé sur les ailes d'un amour, l'autre tenait entre ses genoux une lourde basse dont elle paraissait jouer; il y avait dans les autres portraits des petits chiens et des vases de fleurs. Ma mère, quand je vins la rejoindre, était attentivement occupée à considérer le portrait de Marie-Antoinette. L'artiste avait placé

cette noble figure dans une rose épanouie, élégant et diaphane compliment à la Dorat.

C'était, dans ce beau lieu, une exquise élégance, une richesse pleine de goût : n'eût été l'aigle aux deux têtes de la maison d'Autriche et la couronne de France, qui éclataient de toutes parts, on eût plutôt soupçonné la jeune femme que la reine. Ma mère, plus heureuse que moi, que l'étiquette et le respect retenaient sur le seuil de la chambre à coucher, put contempler à son aise cet intérieur plus que royal. Ma mère se souvenait encore, il y a vingt ans, de tous ces détails du coucher de la reine : elle me les a racontés bien des fois. Chaque fois que nous parlions de la reine, et nous en parlions souvent, ma mère me racontait ce qu'elle avait vu ce soir-là. Les simples préparatifs de la toilette du soir, le manteau pour la nuit, la longue camisole blanche boutonnée depuis le corsage jusqu'au menton, sévère et chaste vêtement du sommeil, le simple mouchoir et la longue coiffe qui devaient envelopper cette tête royale ; au pied du lit, sur un tapis des Gobelins représentant un paysage allemand, deux jolies pantoufles, dignes d'une grande dame chinoise, attendaient le plus joli pied qui fût en France. « Je me vois encore dans la chambre de notre jeune archiduchesse, reprenait ma

mère en soupirant, tant il y avait de simplicité et de goût autour de cette couche d'une reine que la France salua avec tant de transports d'amour quand elle lui donna son premier dauphin. »

Souvent depuis ce temps, en résumant mes souvenirs, j'ai cherché à me figurer quel dut être l'effroi et l'étonnement du premier brigand qui pénétra, l'horrible nuit du 6 octobre, dans la chambre de Sa Majesté. La porte se brise, la reine s'échappe par miracle à demi vêtue, et l'assaillant reste seul dans ce sanctuaire, épouvanté et comprenant à peine son audace. Indigne populace, qui ne sait pas s'arrêter aux rideaux de l'alcôve royale! Elle a impitoyablement foulé tout ce qu'elle a pu fouler aux pieds, le sommeil du roi, le silence de sa demeure, l'intérieur de la reine, tous les mystères de cet intérieur, tout son désordre, tous ses capricieux accidents, toutes ses innocentes coquetteries. A mon sens, cela est plus déshonorant pour un peuple qu'une exécution en plein jour. J'aime mieux Marie-Antoinette marchant à la mort que Marie-Antoinette se sauvant de sa couche chaude encore, et cette couche bouleversée par le glaive des assassins : il y a moins de honte à tuer une femme qu'à l'insulter. Ce sont là de ces enseignements qui ont manqué à Bossuet.

A ma première entrée au château de Versailles, j'étais loin de prévoir toutes ces ruines : bien au contraire, je jouissais de tout ce que je voyais, en vrai jeune homme; je tâchais de deviner à force de passion tout ce que je ne voyais pas. Je portais envie à ma mère, qui me laissait sur le seuil de la chambre royale. Naguère j'étais entré dans la chambre du grand Frédéric, je m'étais agenouillé devant le lit de camp sur lequel il était mort, j'avais posé mes lèvres sur la table où il écrivait ses histoires, ses plans de bataille. Eh bien ! les murs habités par ce grand homme, les lieux où il rendit le dernier soupir, les meubles consacrés par cette pensée royale, si active et si puissante, ont produit sur moi, Allemand et encore enfant, moins d'effet que n'en produisirent le salon de la reine, son portrait si moderne au milieu des portraits de la famille royale déjà si gothiques; j'aurais donné l'épée de Frédéric pour le miroir de la reine : Dieu sait pourtant si j'admire le roi de Prusse, moi qui admire jusqu'à ses vers !

Vous croirez peut-être que ce fut ici l'effet des influences secrètes, des invisibles parfums, des traces indicibles que laisse une jeune et jolie femme partout où elle habite, jetant à pleines mains je ne sais quel charme qui la fait reconnaître. Non, à coup sûr, ce n'était ni le même

parfum, ni la même élégance, ni le même goût : malgré moi, malgré la reine peut-être, je me sentis dans une atmosphère plus élevée, dans un air plus vaste et plus pur. Qu'on me pardonne ces folles paroles, l'expression me manque ; je suis forcé de faire la charge de ma pensée, ne pouvant la peindre. Cela arrive souvent quand on est hors de sa sphère : c'est pour cela que j'estime Marivaux.

Nous attendîmes ainsi longtemps, ma mère et moi : ma mère, en s'étonnant qu'une reine de France pût n'être pas chez elle à cette heure ; moi, en me hâtant de comprendre l'inconcevable bonheur qui m'avait amené du fond de l'Allemagne dans ce palais où la plus grande dame du monde allait venir.

CHAPITRE XXI.

LE SORCIER.

As-tu peur?... J'ai peur.

SHAKESPEARE.

La reine, et c'est ce que ma mère ignorait, passait la plupart de ses soirées chez son amie Mme de Polignac. Là, entourée des seigneurs les plus spirituels et des femmes les plus aimables de la cour, la jeune reine, délivrée de l'étiquette, des vieux courtisans et des duchesses d'autrefois, dont elle faisait peu de cas, jouissait des douceurs de l'intimité. La maison de la comtesse Jules était dans le château de Versailles, et à côté même du grand escalier, une maison presque bourgeoise : c'était l'abandon, la grâce facile, les conversations interrompues, les rires éclatants, les récits burlesques, les superstitions populaires, les bons mots d'une

maison bourgeoise, réunis à l'esprit, à l'élégance, à l'envie de plaire, au ton exquis des grands seigneurs. Dans cette société de son choix, la reine n'était plus qu'une jeune femme, la première de la société, parce qu'elle était la plus belle, et délivrée, ce qui lui plaisait fort, de toute autre supériorité.

Ce soir-là, Marie-Antoinette avait témoigné de vives impatiences; elle eût été maussade si elle avait pu l'être. Il faisait au dehors un de ces silencieux orages d'hiver, parsemés d'éclairs sans tonnerre; la pluie battait contre les murs, les oiseaux de nuit volaient d'une effrayante manière; le roi, qui était à causer géographie, ne s'en allait pas. La présence du roi (ce roi si près de Louis XV) jetait toujours un peu de contrainte dans cette société intime. Il fallait être plus grave et moins rieur quand le prince était là; il était de sa nature un époux plein de soins, un bon maître, mais aussi un homme chargé de soucis cuisants et de graves inquiétudes, sans doute par pressentiment.

« Que cette aiguille est lente, princesse, dit la reine à demi-voix; nous ne serons jamais à minuit. Avancez donc l'aiguille, je me meurs d'impatience et d'ennui. »

La princesse avança l'aiguille, et la reine, la regardant tristement :

« A présent, dit-elle, voilà que la pendule va trop vite. » Puis, se penchant vers une jeune femme qui était assise à ses pieds : « N'as-tu donc pas peur, Thaïs ? L'heure approche, le sorcier va venir. Es-tu fâchée contre moi ? veux-tu bien me permettre de retrancher quelques minutes à ta belle vie ? Si vous l'aimez mieux, ce sera un caprice de reine, princesse de Montbarrey. »

Pour toute réponse, la princesse de Montbarrey leva ses grands yeux noirs du côté de la reine avec une singulière expression d'amour et de dévouement.

« On voit bien, reprit Mme de Lamballe, que la reine a des jours devant elle ! Puisque vous le voulez, Madame, faites un geste, soufflez sur l'hiver, dites-lui : « Va-t'en ! » Alors le vieil hiver remportera ses glaçons et ses tempêtes, faisant place au jeune printemps, qui jette ses fleurs, et qui dit en nous frappant de sa chaude haleine : « Me voilà ! »

— Vous parlez du vieil hiver, princesse ! s'écria le vieux baron de Bezenval ; ne dites pas si haut au vieil hiver : « Va-t'en ! » Prenez garde aux personnalités, j'en ai peur.

— Non pas, non pas, ma jolie veuve, reprenait la reine en parlant à Mme de Lamballe, non pas encore le printemps ! Ne chassons pas le vieil hi-

ver, par amour pour votre amoureux M. de Bezenval. L'hiver et ses glaçons ont leur charme aussi bien que des cheveux blancs sur un front cicatrisé; attendons le printemps patiemment; et puis, ma belle, le printemps ramène, entre autres fleurs, ces jolies et modestes violettes qui te font tant de mal. Pourquoi donc, mon amie, vous évanouir à l'aspect de cette pauvre fleur? La violette est timide comme toi, elle se cache comme toi, elle exhale de douces odeurs, tu es pâle comme elle : pourquoi donc en avoir tant de peur, je te prie? Mais nous ferons en sorte de t'y accoutumer; un peu de courage, si tu veux, et la fleur proscrite va reparaître dans nos jardins; je veux que Bezenval lui-même t'en apporte un bouquet au premier jour. »

Mme de Lamballe, entendant parler de violettes, pencha la tête; ses beaux cheveux se répandirent sur ses épaules, elle suffoquait; on fut obligé de détacher son corset, on lui fit respirer des sels. « Ne parlons plus de ces maudites fleurs; reviens à toi, Marie! » disait la reine.

La pendule, avancée d'un quart d'heure, sonna onze heures. Le roi, toujours ponctuel et exact, se leva; il embrassa la reine sur le front, en jetant un coup d'œil d'intérêt sur la princesse évanouie : « Ce ne sera rien! » dit-il à la reine;

puis, saluant la maîtresse de l'appartement, il retrouva seulement quelques-uns de ses gentilshommes dans le salon voisin, car ce soir-là la moitié du service manqua, la pendule étant avancée.

La reine suivit son mari du regard avec un doux sourire; puis, se tournant vers la comtesse Jules : « Nous avons fait une grande faute ce soir, mon amie »; puis elle ajouta tristement, et comme pour se punir de son trop d'impatience : « Et je pense, voilà bientôt minuit; notre amie est malade : renvoyons le sorcier à un autre soir.

— Si Votre Majesté veut me permettre de lui donner un conseil, reprit le marquis de Vaudreuil, je serais d'avis, en effet, de renvoyer ce magicien. La soirée a été nerveuse, la nuit s'avance lentement, et ici même tout annonce de la tristesse au dehors. Votre Majesté veut-elle, à la place du magicien, entendre des vers inédits de M. de Voltaire ou une élégie du chevalier de Parny? Cela sera plus sage et plus amusant. » Ainsi parla Vaudreuil. Ici la princesse de Lamballe sortit de sa léthargie : « Ne verrons-nous donc pas le sorcier? dit-elle avec cet air penché qu'elle avait mis à la mode, et qui lui allait si bien.

— On m'a conté cependant que la lune et les

astres étaient favorables, reprit la jolie duchesse de Fitz-James, et la princesse de Tarente vient de me dire à l'oreille qu'elle serait inconsolable si elle ne voyait pas le magicien cette nuit.

— Je voudrais savoir à ce sujet l'opinion du prince Esterhazy, reprit la reine; car vraiment, s'il n'y a pas trop d'obstacles, il serait douloureux de renoncer aux délicieuses terreurs que nous nous sommes promises depuis si longtemps.

— Je n'ai rien à dire, Madame, reprit le prince Esterhazy; seulement je ferai observer aux plus poltrons que l'homme que nous attendons n'est pas absolument à nos ordres, qu'il a été bien difficile de le décider à venir ce soir : c'est un homme atrabilaire et quinteux, il a une volonté de fer, et je puis assurer qu'il m'en a coûté bien des arguments pour en venir à bout.

— Du moins, reprit le marquis de Vaudreuil, on ne lui a pas dit en quel lieu il devait être conduit, et quelle société l'appelait, et à quel auguste personnage il parlerait ce soir? Vous vous êtes bien gardé de compromettre la reine, monsieur d'Esterhazy? »

La reine reprit : « Vous voilà bien toujours, prudent et bon Vaudreuil, dévoué à ma majesté, plein de précaution et de minutieuses prévenances! » Puis, prenant un air plus solennel et

triste en même temps : « Pourriez-vous me dire, je vous prie, comment se porte Mme la marquise de Vaudreuil ? »

Cette question imprévue interrompit toute conversation. Le penchant de la reine pour M. de Vaudreuil, et la noble résolution du marquis, quand il échappa par un mariage à son fatal amour, n'étaient un secret pour personne dans cette réunion d'amis. Mme de Polignac et Mme de Lamballe se jetèrent sur les mains de la reine, et les baisèrent avec des larmes. La reine, comme si elle en eût trop dit, avait le regard baissé et plein de larmes; le marquis de Vaudreuil, embarrassé et pâle comme un mort, ne répondit pas. Il était difficile aux amis de la reine de sortir de ce silence inquiétant.

A la fin, Mme de Châlons, se rappelant à propos la visite de ma mère, et voulant donner aux idées un autre cours :

« S'il plaisait, dit-elle, à Votre Majesté de recevoir en ce moment Mme la comtesse de Wolfenbüttel, elle attend là-haut dans les petits appartements le bon plaisir de Votre Majesté. »

A ces mots, la reine, soulagée d'un grand poids : « Faites venir la comtesse, ma bonne Châlons, s'écria-t-elle; j'ai oublié que je lui avais donné rendez-vous ce soir. Le roi n'est plus ici, elle

peut venir sans être présentée; Mme de Wolfenbüttel a été l'amie de ma mère, je l'ai connue étant enfant : qu'elle vienne. Je vous prie, Mesdames, ajouta la reine, de faire bon accueil à ma compatriote, même quand vous la trouveriez un peu trop Allemande pour nous. »

CHAPITRE XXII.

PRÉSENTATION.

> Approchez ; il n'y a que des fauteuils ici.
>
> E. Pyat.

Une dame du palais vint nous chercher, ma mère et moi ; elle nous fit traverser les petits appartements de la reine, sa demeure intime, sa bibliothèque, son boudoir orné de glaces de Venise. Ce réduit caché où elle aimait à être seule, cet appartement retiré, faisait un singulier contraste avec le reste du palais. Figurez-vous plusieurs petites cellules très-simples, ornées avec goût, dans lesquelles il eût été impossible d'avoir l'idée d'une cour ou de se représenter une reine : tel était ce simple réduit. C'était, à tout prendre, un assez triste appartement pris dans le mur, invisible, introuvable et plongé

dans le demi-jour si favorable à la méditation et au repos.

C'était là que Marie-Antoinette se dérobait aux fracas du palais, aux lignes droites de ses jardins, au murmure impatientant de ses eaux, à l'influence des intrigants et des flatteurs. Souvent la reine disparaissait tout à coup de sa chambre, de son grand salon, et c'était un bonheur pour elle d'échapper pour un instant aux hommages, aux respects, aux demandes, aux flatteries des courtisans.

Un escalier dérobé conduisait de ce réduit à l'appartement de Mme de Polignac : la reine pouvait voir son amie à toutes les heures. Ma mère descendit cet escalier à grand'peine, embarrassée qu'elle était dans l'ampleur de sa robe. J'ignore ce qui se passait dans l'âme de ma mère, mais cette réception nocturne, cachée, cet escalier si difficile et si étroit, l'heure avancée de la nuit, devaient la jeter dans un indicible étonnement.

Tout à coup une porte s'ouvrit : nous nous trouvâmes, ma mère et moi, dans un salon moderne, faiblement éclairé, en présence de plusieurs femmes en négligé, qui toutes me parurent d'une éclatante beauté. Je n'ai jamais vu un assemblage plus choisi de jolies têtes : elles étaient toutes groupées dans un coin du salon, les yeux

ouverts, la bouche ouverte, curieuses et empressées, avec un sourire à moitié commencé qui n'attendait qu'un signal pour devenir ironique. Au fond du salon, toutes ces têtes formaient un bloc de beautés de toutes sortes, blondes et brunes, joyeuses et tristes, graves et riantes; les corps étaient entremêlés, entassés les uns sur les autres: toutes ces formes se confondaient d'une façon ravissante. Au premier coup d'œil, à la première émotion, il eût été impossible de faire un choix dans cette masse : on ne distinguait personne, pas même la reine; c'était parmi ces femmes à qui l'approcherait de plus près. La reine était assise sur un tabouret; les unes étaient à ses pieds devant elle, d'autres à genoux lui servaient d'appui comme les bras d'un fauteuil; plusieurs étaient derrière elle, penchées sur elle, l'abritant sous leurs poitrines penchées, respirant à peine. Les hommes se tenaient dans un coin opposé du salon et s'étaient levés pour nous recevoir.

Ma mère se tira assez bien de cette présentation. Elle avait été très-belle; sa démarche était naturellement pleine de noblesse et d'aisance. Elle avait connu Marie-Antoinette toute jeune; elle fut donc reçue avec bienveillance, malgré sa robe à vastes paniers et ses diamants gothiques. D'ailleurs la reine, se levant brusquement et se faisant

un passage à travers le groupe qui l'entourait, alla au-devant de ma mère, l'embrassa, et, ne laissant plus aucun doute sur la manière dont nous devions être reçus : « Soyez la bienvenue, ma cousine, dit-elle à ma mère; soyez la bienvenue à ma cour; je vous rends grâce de vous être souvenue de moi. »

Puis se tournant vers moi, qui suivais ma mère : « C'est donc vous, Monsieur, me dit-elle, qui vous êtes enfui si brusquement de la cour de mon frère? Nous avons ici de vos nouvelles; vous êtes un philosophe dangereux, Monsieur, un esprit fort qu'il faut dompter et que nous dompterons, soyez-en sûr, si vous voulez y mettre de la bonne volonté. »

Disant ces mots, elle se tourna du côté des dames : « Vous ne m'aviez pas dit, comtesse Hélène, que vous aviez un cousin de cet âge, et de cette tournure! » ajouta-t-elle en souriant.

Oui, c'était bien ma cousine Hélène, Hélène la compagne de mon enfance, celle qui partageait mes jeux, celle dont j'avais encore un si vague et si délicieux souvenir! c'était Hélène. Elle était dans ce groupe, non pas la moins belle. Elle rougit aux paroles de la reine; puis, s'avançant en tremblant, elle vint embrasser ma mère, et elle répondit à mon profond salut par une révérence

aussi cérémonieuse qu'amicale, pour le moins. Hélène, qui en Allemagne m'appelait son frère, à la cour de France ne me traitait plus qu'en étranger!

Après les premières salutations, la reine fit asseoir ma mère; elle revint à sa place ordinaire, et m'ordonna d'un geste de me placer à ses côtés. J'étais à sa gauche, ma cousine Hélène était à sa droite : la reine avait passé son bras autour du cou de ma cousine et jouait avec ses cheveux.

« Dites-moi, ma cousine, dit la reine à ma mère, vous avez laissé l'empereur mon frère bien portant, toujours travaillant au bonheur de ses peuples, parlant beaucoup de liberté et de finances, plus souvent habillé en bourgeois qu'en monarque, n'est-ce pas? n'ayant ni gardes ni courtisans autour de sa personne, invitant à sa table tous ceux qui lui plaisent, dînant à ses heures, parcourant la ville la canne à la main, jouissant de l'incognito jusque sur le trône? » Puis, sans attendre de réponse : « Quelle délicieuse cour! quelle aimable liberté! quelle vie heureuse que la vie de mon frère! » Et, se tournant vers moi :

« Comment se porte mon professeur, Monsieur? comment va l'abbé Métastase, mon élégant écrivain, mon poëte favori?

— Madame, le professeur chante son élève;

l'Allemagne l'applaudit et répète ses chants; nous avons tous partagé la joie de Métastase quand il a vu ses vers imprimés à l'imprimerie du Louvre, aussi bien que les chefs-d'œuvre de la langue française. Il n'y a que Votre Majesté qui sache récompenser comme cela.

— J'aime Métastase, reprit la reine : il est le seul qui m'ait appris quelque chose; sans lui, en venant en France, je n'aurais pas même su l'italien. Quand j'étais petite fille et que je dînais à la table de ma mère, vous ne sauriez croire tout ce que faisait l'impératrice pour faire valoir ce qu'on appelait mes talents! On m'apprenait de longs discours par cœur, on distribuait précieusement des dessins que j'avais faits, disait-on; c'était à qui vanterait ma prose et mes vers. J'ai parlé latin, moi qui vous parle. De tous mes précepteurs, il n'y a que l'abbé Métastase qui ait été fidèle à sa mission.

« Mon Dieu, ma cousine, disait ensuite la reine à ma mère, vous devez bien vous souvenir de tout cela, et de toutes mes espièglerie de petite fille, et de nos longues promenades dans le parc, et de mon départ pour cette belle France, où je suis si heureuse, et qui me faisait tant de peur! Mais n'ayez crainte : si je suis Française avant tout, je suis Allemande aussi, j'aime mon pays et

ma famille; nous en parlerons, comtesse, n'est-il pas vrai? D'abord, je ne veux pas que nous nous séparions; je veux que vous soyez de ma famille; je vous présenterai au roi mon époux, je vous montrerai mes enfants, mon dauphin, d'une si belle et si sérieuse figure; mon petit Louis, si joli; ma fille, tous mes trésors. Je sais que vous n'aimez guère les fêtes. Ce n'est plus le temps des fêtes chez nous : il fallait venir quand je n'étais que dauphine, quand vivait le roi Louis XV. Cependant, monsieur le comte, ajouta Marie-Antoinette, nous allons encore quelquefois au bal. »

Ma mère ne savait que répondre à tant de grâce et de bonté. L'impératrice Marie-Thérèse elle-même n'avait jamais été plus loin dans ses familiarités les plus aimables. D'ailleurs, c'était une grande étude pour ma mère de reconnaître dans la reine de France le joli enfant qu'elle avait tenu si souvent dans ses bras. Marie-Antoinette était en effet la plus belle femme qui se pût voir. On ne pouvait qu'admirer sa taille aérienne, on était séduit par son sourire; elle était d'une admirable blancheur. Rien n'égalait la beauté de son col et de ses épaules; depuis elle, la France n'a jamais vu des bras aussi beaux, des mains aussi belles. Ajoutez qu'avant tout, même dans les moments où elle voulait le plus être une jolie femme, elle

avait la figure d'une reine de France, et, quoique brillant d'une grâce toute française, à l'attitude un peu fière de sa tête et de ses épaules on reconnaissait toujours la fille des Césars.

Il fallait toute la beauté de Marie-Antoinette pour éclipser Mme la princesse de Lamballe, si bien faite, si jolie, semblable à la fleur qui penche sur sa tige, l'œil toujours humide, malheureuse si jeune, et qui était apparue, un jour d'hiver, à sa royale amie, dans un rapide traîneau, enveloppée de fourrures, éclatante de sa fraîcheur de vingt ans : c'était le printemps sous la martre et l'hermine.

Nos regards s'arrêtèrent surtout sur Mme de Polignac. Après la reine, c'était la plus belle. Quand je la vis, elle portait un négligé blanc comme la neige, elle avait une rose dans ses cheveux ; elle était légèrement posée devant une glace qui reflétait son image ; elle ressemblait à un émail de Mme de La Vallière : il ne lui manquait que d'être légèrement boiteuse. On eût dit, à la voir si blanche et si simple, une reine qui allait jouer un rôle de bergère dans un opéra de Monsigny.

Et quelquefois, à la dérobée, je regardais ma cousine Hélène, jolie aussi, fort jolie, et qui avait dans ses traits réguliers quelques-uns des traits de la reine. Que Dieu me punisse si je mens !

La reine s'aperçut de l'émotion visible de ma mère. Pour bien juger de la beauté des femmes, pour la sentir complétement, il faut une femme.

La reine regarda ma mère en souriant. « Croiriez-vous, lui dit-elle à demi-voix, que toutes ces femmes que vous voyez, et bien d'autres encore de notre société moins intime, mais aussi belles, se sont réunies, il n'y a pas longtemps, pour tirer au sort à qui embrasserait les grosses joues d'une espèce de rustre appelé Benjamin Franklin, qui est venu d'Amérique tout exprès, je pense?

Bientôt la conversation devint générale. Les hommes se rapprochèrent des dames; on parla beaucoup des affaires, des ministres, chacun selon ses antipathies ou ses amitiés particulières: d'où je compris que c'était une conversation à l'ordre du jour, puisque, tout frondeur et dénigrant qu'il était, s'attaquant au pouvoir et le minant sourdement, cette espèce d'entretien avait même gagné la cour.

Telle était cette société intime qu'elle n'avait pas eu d'exemple avant la reine Marie-Antoinette, et qu'elle n'aura pas d'imitateurs. Cette réunion de jolies femmes et d'hommes aimables autour d'une si grande princesse, et qui font toute leur étude d'être ses égaux, était un spectacle plein d'intérêt. Dans ce lieu, le palais de la reine n'était

plus qu'une maison bourgeoise; les courtisans étaient des amis, les dames d'honneur étaient des compagnes; l'abandon remplaçait l'étiquette, l'heure fuyait sur une aile rapide, oubliant la cour. Quant aux plaisirs, au langage, aux délassements de ce monde à part, il eût été difficile d'imaginer plus de grâce, et de goût, et de finesse, et de science, et de souvenir. C'était une école épurée de conversation et de style. Sous ce rapport comme sous bien d'autres, Marie-Antoinette était une Française consommée : vive, alerte, d'une repartie qui ne se faisait jamais attendre, d'une gaieté très-naturelle, d'une âme bien égale et qui savait le prix de l'amitié. C'était le dernier débris des salons du XVIIe siècle.

Il eût été impossible, en effet, de trouver quelque part plus de fatuité sans morgue, plus de préjugés sans malice, plus de rancunes sans colère, mais aussi plus d'admirations imprudentes, plus de médisances cruelles, plus de projets en l'air, plus de plans étranges pour le bonheur du royaume, plus de décisions burlesques, plus d'esprit, plus de scepticisme, plus d'incrédulité moqueuse, plus d'insouciance et de jeunesse qu'on n'en mettait dans ces entretiens oisifs, qui touchaient pourtant aux doctrines les plus respectables et aux fondements les plus solides de l'État.

J'avais souvent regardé ma jeune cousine dans l'intervalle : elle ne parlait pas, elle prêtait l'oreille ; je ne sais pas si elle écoutait. Tout à coup l'horloge du château sonna minuit ; le son de la cloche vibra longtemps dans le château. Toute l'assemblée resta immobile, comme si l'heure eût sonné pour la première fois. L'instant d'après, nous entendîmes frapper à la porte ; un léger frissonnement saisit l'assemblée. Personne ne songeait déjà plus au sorcier.

CHAPITRE XXIII.

LES PRÉDICTIONS.

Cela est si facile de dire : *Je vous plains !*

GŒTHE.

Tu mourras malheureuse.

DUCIS.

UNE porte s'ouvrit, un des gens de Mme de Polignac parut dans le salon. Cet homme, voyant la pâleur sur tant de visages, devint pâle à son tour et sans savoir pourquoi. Il annonçait M. le prince de Tarente, qui menait avec lui un homme inconnu et dont les yeux étaient bandés.

Le silence était profond dans l'assemblée. « Votre Majesté veut-elle, en effet, entendre cet homme ? murmura tout bas Mme de Polignac.

— On dit que sa prédiction est infaillible, reprit la reine : tout ce qu'il a prédit au duc d'Orléans est arrivé.

—D'ailleurs, Mesdames, reprit gaiement Adhé-

mar, que risquez-vous? Vous ne voyez déjà pas trop de sorciers pour refuser d'en voir un ce soir. Quoi qu'il vous prédise, cela vous empêchera-t-il de danser demain? Fiez-vous à votre jeunesse et aux beaux astres qui ont éclairé votre berceau; fiez-vous aux célestes influences de votre vie; essayez du magicien, s'il vous amuse ou s'il vous fait peur : qu'il entre; seulement je porte envie au maraud à qui vont être présentées toutes ces jolies mains. »

Le marquis de Vaudreuil était triste et abattu. « Ces jeux-là ne sont pas de mon goût, dit-il; je ne suis pas un esprit fort: j'ai vu d'étonnants effets de la magie blanche, j'ai entendu d'incroyables révélations; j'ai connu en Écosse une femme douée de seconde vue, qui voyait distinctement ce qui se passait dans la chambre de Louis XV quand il est mort; et puisque vous parlez de mains, comte Adhémar, je voudrais que la vieille vous eût seulement touché de ses doigts flasques et gluants: tout votre bras se serait paralysé d'horreur. Ne jouons donc pas, je vous prie, avec les sorciers : ils ont de mystérieuses et inquiétantes paroles qui font frissonner les plus braves. Peut-être vaudrait-il encore mieux lire ce soir une tragédie de quelque poëte nouveau que de nous laisser aller à de pareilles tentations. »

En ce moment entra la même personne qui avait déjà annoncé le magicien, disant que l'homme s'impatientait, qu'il ne voulait pas attendre et qu'il menaçait de se retirer si on ne l'introduisait sur-le-champ.

« Allons, dit la reine, le Rubicon est passé : qu'on introduise le sorcier, je le veux. Si Vaudreuil a peur, qu'il se cache derrière moi. Vous, Mesdames, cachez-vous de votre mieux derrière vos éventails. Qu'on enlève une grande partie des lumières. Messieurs, soyez forts. Vous, ma cousine, vous êtes étrangère : vous ne risquez pas d'être reconnue, non plus que votre fils. Quant à toi, bonne Hélène, te plaît-il que nous nous cachions sous le même voile? Tu es de ma taille, on dit que tu me ressembles; nous embarrasserons bien le sorcier. »

En même temps, Marie-Antoinette jetait précipitamment un voile sur sa tête et sur celle d'Hélène ; sous ce voile on les eût prises pour les deux sœurs : même taille, même robe. Je cherchais à reconnaître Hélène sous ce double déguisement, espérant ne pas la reconnaître, et je crois en effet que je ne la reconnaissais pas.

Tout à coup, précédé du prince de Tarente, dont l'air était plus solennel que d'habitude, apparut au milieu de nous un homme étrange,

d'une équivoque beauté. Sa taille était au-dessus de la médiocre, sa figure était immobile. Quand on eut débarrassé ses yeux du bandeau qui les couvrait, ils se portèrent hardiment sur l'assemblée, et il ne parut pas fâché de voir tant de femmes effrayées à son aspect. Des femmes, son regard se porta sur les hommes. La contenance de ceux-ci était moins favorable à la sorcellerie : c'était la contenance de gens d'esprit et de cœur, qui cependant sont saisis, malgré eux, d'un vague et puissant intérêt.

Le sorcier se tenait debout, attendant que quelqu'un osât l'interroger. Aucune des dames n'osant commencer : « Je m'exposerai le premier », dit Bezenval. « Seigneur sorcier, lui dit-il, à l'inspection des lignes de ma main, pourriez-vous me dire de quelle mort je dois mourir ? »

Le sorcier. — « Si vous échappez aux influences de l'habit rouge, vous ne mourrez que d'une indigestion. »

Il y eut quelques sourires dans l'assemblée. « Rassurez-vous, Mesdames, dit Bezenval; le sorcier a du bon : c'est un sorcier jovial. J'accepte l'augure, mon ami. »

On se rassura un peu. La fin prédite à Bezenval n'avait rien de triste. M. de Vaudreuil, qui tremblait au fond de l'âme, voulant en finir tout d'un

coup avec les prédictions : « Voilà ma main, sorcier. Dites-moi quel est mon sort à venir et à quels malheurs je suis réservé, car, je le sens, si je vis, c'est assurément pour le malheur. » Ici la voix de Vaudreuil était douce et pleine de charme. J'avais l'œil fixé sur le voile noir : les paroles de Vaudreuil firent tressaillir quelqu'un sous ce voile. Le sorcier, avec le ton du respect et après un instant de silence, répondit en ces termes :

« Cette main est la main d'un franc gentilhomme ; un noble cœur bat dans cette poitrine, une âme généreuse anime ce regard ; mais, le cœur et l'âme, la passion a tout usé. Homme faible ! ton grand malheur est d'avoir joué avec ta passion, de t'en être méfié, d'avoir eu peur de ton bonheur, d'avoir reculé devant ta fortune. Ta fortune ! elle était telle qu'elle eût fait envie à tous les rois de la terre ; ton bonheur ! il eût dépassé tous les rêves de l'ambition la plus forcenée. Malheureux ! tu n'as pas osé être heureux. Ta main a tremblé, ton regard s'est troublé, tu as voulu donner le change à ton amour. Tu l'as perdu dans une liaison fatale, tu l'as profané dans un lien coupable : meurs de chagrin et de repentir, meurs victime de tes regrets... Depuis longtemps tout est fini pour toi ! »

A mesure que cet homme parlait, sa taille pa-

raissait grandir ; sa voix grossissait horriblement ; il y avait dans cette voix autant d'émotion que de terreur. Le prophète, tout prophète qu'il était, paraissait ému. Quant à Vaudreuil, accablé, muet, à demi penché sur son siége, il jetait un regard d'effroi sur l'inflexible visage du magicien. Dans cet état, c'était pitié de voir Vaudreuil.

« Pour vous, dit le sorcier au prince Esterhazy, vous, simple et bon, vivant d'amitié et de dévouement, votre vie n'est pas la vôtre ; vos destins sont attachés à d'autres destinées ; vous avez placé votre existence sur une tête étrangère, comme un autre y place sa fortune : veillez bien sur cette tête si chère, protégez-la, défendez-la de la calomnie. Prenez garde, Monsieur, vous êtes tous ici sous l'influence d'une espèce d'habit rouge aussi dangereux que celui de monsieur », ajouta-t-il en montrant Bezenval, qui ne s'attendait pas à être interpellé de nouveau.

Adhémar, qui voyait que la sorcellerie tournait au noir : « Sorcier, mon ami, voici un symbole indigne d'un sorcier comme toi. Tu es obscur comme l'almanach de Liége, et je ne croirai pas un mot de ta science, ou bien tu nous diras ce que c'est que cet habit rouge qui doit nous précipiter dans de si grands malheurs.

— N'êtes-vous pas tous gentilshommes? dit le sorcier.

— Nous le sommes, et d'assez bonne souche, reprit Adhémar.

— Eh bien! si vous êtes gentilshommes, malheur à vous! malheur à vous qui, par vos folies, par vos prodigalités insolentes, par votre luxe ruineux, par vos injustes priviléges, avez lassé la patience du peuple! malheur à vous qui avez élevé des bastilles! à vous qui avez inventé des lieutenants criminels! à vous qui peuplez les bagnes! à vous qui baignez les échafauds du sang des misérables! Vous êtes gentilshommes, et vous demandez ce qui vous menace! Mais entendez les cris des filles que vous avez séduites, voyez les pleurs des maris déshonorés; regardez au pharaon la capitation de vingt villages; rappelez-vous les lettres de cachet, les corvées, les justices secondaires, les exécutions seigneuriales, les pigeons de vos colombiers et les sangliers de vos forêts, et vous comprendrez quel est l'habit que vous portez, quelle est la couleur qui vous désignera aux coups du peuple dans les jours de sa justice. Or, comprenez-vous dès à présent, Messieurs les gentilshommes, mon symbole, mon énigme, ma révélation, comme vous voudrez l'appeler? »

A ces mots du sorcier, Adhémar, s'emportant :

« Tu mens! s'écrie-t-il, oui, tu mens! De quel droit, misérable, viens-tu porter l'effroi dans un salon paisible où tu n'as été introduit que comme un simple amusement?

— Ah! voilà, reprit le sorcier, vous y voilà donc! Ce n'est qu'un jeu, à votre sens, un jeu! Vous avez voulu vous amuser de ma crédulité et de ma bonne foi; vous avez cru qu'on pouvait dire à un homme : « Viens ici, quitte ta maison, « laisse ton livre au milieu de sa page commen- « cée, abandonne tes fourneaux et ton creuset; « viens, que l'hiver et la nuit, et le bandeau placé « sur tes yeux, ne t'arrêtent pas dans ta marche; « viens nous amuser comme un bateleur ou un « histrion. » Oh! que non pas, Messeigneurs, non pas, certes; il n'en est pas ainsi. Est-ce moi qui vous ai appelés? est-ce moi qui ai demandé à vous servir? Me prenez-vous donc pour un valet de cour rampant et flatteur, et tout dévoué aux moindres caprices de ses maîtres? Non. Je suis ici parce que vous m'y avez appelé; je suis ici à votre prière, pour vous dire l'avenir : vous saurez l'avenir. Ne dites donc pas que je mens, Messeigneurs, car à l'instant même où votre bouche me dit : « Tu mens! » vous savez bien que je ne mens pas! Silence donc! silence! Pour une heure encore vous m'appartenez. »

Alors ma mère, pour calmer le courroux de l'inconnu, lui montra sa main. Bonne et innocente femme, elle était peut-être la seule de l'assemblée qui n'eût pas peur.

Le sorcier jeta un léger coup d'œil sur cette main.

« Voici une heureuse main, dit-il; je n'ai rien à vous dire, Madame : votre main et le visage de votre fils sont même chose. Quand la mer est calme, quand le vent se tait et que l'alcyon construit en chantant son nid entre deux vagues, il est bien difficile de dire : *Il y aura tempête demain.* »

Tout à coup, et posé devant la princesse de Lamballe, qui était à demi évanouie : « Hélas! dit-il, hélas! que de malheurs empreints sur cette noble tête! quels orages dans cette jeune et frêle existence ! O mon Dieu ! qu'elle est cruelle la connaissance de l'avenir ! » Puis, se tournant vers le groupe des femmes : « Pardon, je m'égare; mais, par pitié, par pitié pour vous, pauvres femmes, jetez ces fleurs, quittez ces robes blanches, couvrez vos cheveux de cendres : je ne vois partout que du sang, partout des échafauds, partout la mort. Éloignez ces tristes images, ô mon Dieu ! »

Madame de Polignac se leva à demi de son siége, et jeta un effroyable cri.

« Consolez-vous, Madame, vous mourrez

dans un lit; vous seule ici, seule, vous aurez un tombeau, une tombe digne de votre rang, avec les armes de votre famille, une urne en marbre et des anges de pierre pour pleurer sur ce marbre, marbre bien lourd dans la terre étrangère. » La comtesse resta immobile à cette prédiction sévère; elle était froide et roide à faire peur: on eût dit, à la voir, la statue qui pose à Vienne, son tombeau.

La scène devenait effrayante, le silence et la terreur étaient à leur plus haut degré; la duchesse de Fitz-James et la comtesse Diane cachèrent leur tête dans leurs mains, et se plièrent en deux pour échapper à ce féroce regard. Restaient la reine et la comtesse Hélène, cachées toutes deux sous le voile noir: le voile noir tremblait, mais c'était un tremblement incertain, inégal comme deux émotions diverses, comme le battement de deux cœurs, comme des terreurs séparées, terreur de reine et terreur de sujette, terreur de femmes toujours!

L'homme s'approcha lentement. Sous ce voile, deux mains lui étaient tendues, deux mains agitées. Il en prit une légèrement, et les considérant toutes deux en même temps : « Deux mains allemandes, dit-il; mais quelle différence, grand Dieu! Cette main, c'est encore une main vulgaire,

la main d'une femme destinée à tous les chagrins, à tous les plaisirs d'une femme, à ses folles joies, à ses vives douleurs, à ses fugitives amours, dont le plus grand malheur sera le veuvage peut-être. Cessez donc de vous flatter, Madame; ne pensez pas que je confonde jamais votre insignifiante main avec cette main, ce bras avec ce bras, ces veines bleues incertaines et sinueuses au hasard avec ces traces imprimées par le destin si pleines de sens et si hardies. Non (et en même temps il se mit à genoux), non, Votre Majesté ne sera jamais confondue avec personne; non, votre étoile dans le ciel ne sera jamais éclipsée. Joie ou tristesse, baptême ou deuil, vie ou mort, Majesté! vous êtes dans le nombre de ces êtres à part qu'on voit toujours dans les extrêmes. Mais, permettez-moi le silence, Madame : vos destins me causent trop de douleur. »

Ici la reine rejeta son voile, et relevant la tête : « Je veux que vous parliez, Monsieur, je veux tout savoir. » Puis, voyant Vaudreuil tout ému : « Du courage, soyez homme! Que peuvent vous faire d'obscures paroles? Vous le voyez, Vaudreuil, je n'ai pas peur!

— Madame, reprit le sorcier, revenu de son émotion, il y a deux portraits dans votre palais qui méritent toute votre attention. Vous avez le por-

trait de Charles Stuart, acheté pour Louis XV par Mme du Barry. Ce portrait, il faudrait le regarder souvent : Reine, c'est un des beaux ouvrages de Van Dyck.

« Quant à votre portrait, Majesté, le tableau dans lequel Mme Lebrun vous a représentée assise au milieu de vos enfants, ne trouvez-vous pas qu'il ressemble au portrait d'Henriette de France? Étudiez-le avec soin, de grâce, et demandez-vous d'où peut venir tant de mélancolie dans l'expression, à propos d'un si aimable sujet.

« Reine, il existe de grands noms dans le monde. Ces noms résonnent comme un tonnerre dans les âmes faibles; ils nous poursuivent dans nos rêves, ils nous réveillent en sursaut, ils nous obsèdent à toutes les heures, ils s'interposent entre nous et le sommeil. Nous avons beau faire, rien n'impose silence à ce murmure redoutable, ces noms se dressent devant notre âme comme les flèches de Saint-Denis aux yeux de Louis XIV, et, quand nous murmurons tout bas les noms de Lauzun, de Coigny ou de Vaudreuil, l'inflexible écho nous renvoie les noms de Cromwell et de Mirabeau ! »

Ici personne ne se contint plus. La reine, évanouie, tomba dans son fauteuil, les courtisans tirèrent leurs épées : c'en était fait de la vie du

magicien si le prince de Tarente, qui l'avait amené, ne l'eût protégé. Cependant ni l'effroi de la reine, ni la colère des seigneurs, ni son propre danger, n'épouvantèrent l'inconnu ; sous les glaives nus, son visage resta immobile, et, après la prédiction fatale, il se retira lentement, le visage serein comme s'il eût accompli un devoir, et sans avoir donné aucun signe d'étonnement ou d'effroi.

CHAPITRE XXIV.

PRÉSAGES.

Tu es faux comme la poignée de main d'un ministre de l'intérieur.

NESTOR ROQUEPLAN.

Combien as-tu vu de corneilles ?

BRUCKER.

QUAND le sorcier fut parti, il y eut dans cette assemblée si paisible un moment inexprimable d'abattement. Cette voix formidable retentissait encore; ces pauvres femmes, éplorées et tremblantes, autant excitées par les bouffonneries que par les tristes révélations du magicien, entouraient la reine, muette de terreur; les hommes, honteux du rôle qu'ils avaient joué, gardaient un profond silence ; la reine pleurait en sanglotant :

« Vous l'avez entendu, l'infâme ! disait-elle, Coigny, Vaudreuil, Lauzun ! Lauzun ! puis

Charles Stuart et sa femme! ces Stuarts qui occupent si fort Louis XVI, puis Cromwell et Mirabeau! Mirabeau! cet homme déshonoré, que je n'ai pas voulu acheter! Ah! Marie, ah! Thaïs, je ne le sens que trop, le sorcier a dit vrai : nous sommes perdues, le trône est croulant, le peuple est roi, la royauté s'efface ; ces grands noms de reine et de roi se perdent chaque jour, la société se décompose, nous sommes perdus! Moi, reine, vous, amis de la reine, vous l'avez entendu, mes amis, le sorcier l'a dit, ne perdons pas de vue les portraits des Stuarts! »

Et la reine était suffoquée par ses sanglots.

« Madame, mon amie, reprenait Mme de Lamballe, revenez à vous! Qu'importent les vains discours d'un fanatique? n'êtes-vous pas la reine du beau royaume de France, la fille de Marie-Thérèse, l'épouse du roi Louis, la sœur de l'empereur Joseph? — Hélas! hélas! disait la reine, Vaudreuil avait raison. Les paroles des devins ne sont pas vaines. Ce n'est pas la première fois que j'en ai fait l'affreux essai. Fiez-vous aux tristes pressentiments. Cela n'est que trop vrai, jamais les pressentiments ne nous trompent. Je suis née malheureuse, je mourrai malheureuse. Je vins au monde le jour même du tremblement de terre de Lisbonne; j'ai été vomie par le vol-

can, le volcan doit me réclamer un jour ! Enfant, mille terreurs accompagnèrent ce triste présage. François Ier, mon auguste père, partait pour Inspruck ; il était déjà sorti de son palais, il s'éloignait, quand, s'arrêtant tout à coup (Mme de Wolfenbüttel vous le dira, car c'est elle qui m'a portée à lui), l'empereur voulut embrasser sa fille encore une fois : « Ma fille, disait-il, je veux voir ma fille ! » Quand je fus arrivée, l'empereur tendit les bras pour me recevoir, il m'embrassa tendrement, il me pressa longtemps contre son cœur (il me semble que j'y suis encore). « J'avais besoin d'embrasser encore cette enfant », dit l'empereur. Hélas ! les pressentiments de mon père ne l'avaient pas trompé ; la mort l'atteignit dans sa route, et sa fille ne le revit plus !

« Plus tard, quand l'empereur Joseph II perdit sa femme, ma jeune sœur Josèphe, belle comme un ange, un ange par le cœur, venait d'être accordée au roi de Naples ; elle partait le lendemain. Ma mère lui ordonna, avant son départ, d'aller prier sur le tombeau de sa belle-sœur. La jeune reine, à cet ordre, devint tremblante : l'idée seule de s'agenouiller sur ce cercueil, dans ce caveau funèbre, et de joindre les mains sur ces restes d'une horrible maladie, la faisait mourir d'effroi. « J'en mourrai, j'en mourrai, ma sœur »,

me répétait Josèphe. Tel était l'ordre. Ce fut moi qui la rassurai, moi qui l'encourageai, moi qui la conduisis jusqu'à la porte du caveau fatal; bien plus, j'y entrai avec elle; je priai, je pleurai avec elle. Nous quittâmes le cercueil; je fus obligée de soutenir ma pauvre sœur. Vous le savez, ma cousine, trois jours après elle était morte, morte, et elle redescendit dans le caveau pour n'en plus sortir, et la couronne préparée pour elle retomba sur la tête de mon autre sœur.

« Il y avait à Vienne un savant docteur, un homme simple et poli, dont la voix était touchante, et qui ne cherchait pas à faire peur, celui-là ! Il passait pour un saint, sa parole était prophétique. Quand je fus appelée au trône de France, moi, archiduchesse d'Autriche, ma mère voulut consulter le docteur : « Ne sera-t-elle pas « bien heureuse, docteur ? Est-il un plus bel ave- « nir dans le monde que le sien ? — Majesté, re- « prit-il gravement, sans répondre aux instances « inquiètes, au regard suppliant de ma mère, « Majesté, il y a des croix pour toutes les épaules. » Vous le voyez, ils s'accordent tous dans leurs malheureux présages. Faut-il à présent, mes amis, que ces prédictions vous atteignent avec moi ? »

Nous voulûmes répliquer. La reine continua : « Et la place Louis XV, ce jour de fête qui devint

un jour de deuil! Et le pavillon qui me reçut en France, le pavillon de mes noces; vous souvenez-vous quelles tentures? Toute l'histoire des Atrides était représentée sur ces tapisseries; horrible assemblage de meurtres sans fin, de trahisons, de flots de sang; un repas funeste! Reine, tel fut le premier spectacle qui frappa mes regards. C'était encore une prédiction! »

Ici la reine versa encore quelques larmes; le silence continuait.

L'instant d'après, la reine se leva. Quatre bougies au milieu du salon brûlaient sur une table de marbre, une des bougies s'éteignit tout à coup.

La reine dit adieu à ses amies. Elle tendait la main à la comtesse Jules; la seconde bougie s'éteignit comme la première, sans cause apparente.

« Ceci est étrange! dit tout bas le superstitieux marquis de Vaudreuil.

— Étrange, en effet! reprit Mme de Lamballe, et je voudrais qu'on m'expliquât ce hasard. »

Mme de Lamballe achevait à peine de parler, quand la troisième bougie vint à s'éteindre. Une seule bougie restait, sa lumière était vive et pure.

« Si cette bougie s'éteint comme les trois autres, dit la reine d'un ton résolu et solennel, le sorcier a dit vrai! »

La quatrième bougie s'éteignit.

CHAPITRE XXV.

LE RÉVEIL.

> Rassure-toi : il y aura toujours de la rosée, des fleurs et du soleil.
>
> D'Espernon, *Lettre à Louise.*

Je passai la nuit au château : on conçoit que je dormis peu ; toutes les émotions de la journée me poursuivirent dans mon sommeil. J'avais vu la reine dans son intimité ! Du premier abord j'étais entré dans ce salon retiré, à la porte duquel tant d'ambitions et tant de renommées faisaient antichambre ! Au milieu de tant d'hommes que j'avais déjà vus, de tant de faits dont j'avais été le témoin, il me semblait que l'histoire allait vite, comme dans cette ballade de Burger : *Les morts vont vite !*

J'aime cette ballade, je l'ai comparée souvent à l'étrange histoire de 89. Écoutez ! La ballade commence dans une nuit d'orage. La chaumière

est fermée, la jeune fille dort; tout à coup, dans le lointain, se font entendre les pas d'un cheval; le cheval approche, on frappe à la porte de la chaumière. « Descends, Lénore, descends! » Et Lénore descend à peine vêtue : « Ah! voilà mon amoureux, Frédéric! Bonjour, Frédéric, revenu de la guerre. » Mais Frédéric : « Hâte-toi, Lénore! monte en croupe sur mon cheval! Hâte-toi! je suis pressé, partons! » Lénore monte en croupe, entourant de ses deux bras le cavalier au corsage de fer, et les voilà à cheval. Le coursier s'élance; derrière eux disparaissent les vallées chargées de moissons, les hautes montagnes où grimpe la vigne; derrière eux disparaissent la ville et le hameau. Lénore tremble, et Frédéric pique des deux, disant toujours : *Les morts vont vite, les morts vont vite!*

La ballade finit dans une caverne : c'est l'heure où dansent les morts; leurs os se dressent, leurs tendons renaissent, leurs têtes osseuses se balancent sur les anneaux sonores de leur col décharné. Frédéric baisse sa visière, il ôte son casque et montre un crâne dépouillé; il ôte ses gantelets et il laisse voir sa main de squelette. Lénore meurt. A la lune nouvelle elle paraîtra, la fiancée du spectre, à la danse des morts.

Dans mon songe moitié veille, moitié sommeil,

la cabane de la ballade, c'était Versailles; la jeune fiancée, c'était la reine; quant au cavalier noir, il ressemblait à beaucoup de figures, entre autres à l'homme de la taverne du *Trompette blessé*. J'eus à subir ainsi tout le reste d'un cauchemar poétique commencé au bruit du vent, sous le cadavre d'un malfaiteur, entre deux gibets de carrefour.

Quand je me réveillai, le jour était beau, le soleil radieux, le ciel vaste et pur; tout le château s'animait à ce bruit de puissance souveraine qui l'entourait de toutes parts. A la fin j'étais sûr d'être à Versailles, dans le palais du roi; je me retrouvai réellement dans un des pavillons de Versailles. La garde montait : les Suisses du baron de Bezenval étaient rangés dans la cour du château; les ministres se rendaient dans la chambre du conseil; toute la noblesse du royaume de France, la robe et l'épée, et le cardinal, venaient faire leur cour au roi; dans un coin du château on préparait la meute et les équipages de chasse; la galerie se remplissait d'étrangers et de sujets soumis. Bientôt le roi passa, les trompettes sonnèrent, les tambours battirent aux champs, les Cent-Suisses, espèce de géants armés, portèrent les armes, les gentilshommes de service accoururent; dans les jardins le peuple criait : *Vive le roi!*

« Fiez-vous donc aux songes et aux sorciers! »

me dis-je en moi-même. Cette monarchie que je voyais croulante hier, qu'elle est forte, qu'elle est riche, qu'elle est belle ce matin! Et je fus tout affligé d'avoir perdu la veille, sur des malheurs impossibles, tant de larmes et d'émotions.

CHAPITRE XXVI.

LE PETIT TRIANON.

Simplex munditiis.

HORACE.

Si c'est beau! il n'y a pas un morceau d'or.

MARGUERITE G.

Je descendis dans le parc. Cet imposant appareil de force et de pouvoir me rassurait et dissipait les nuages de mon front. C'était la première fois que je comprenais l'intime union de la monarchie et de la noblesse; la force du roi était la mienne. Hier j'avais porté le deuil de la monarchie; aujourd'hui j'étais fier comme elle; aujourd'hui je relevais le trône croulant; je rendais à la reine ses sujets empressés, son pouvoir auguste; je lui rendais le charme de son intérieur, ses conversations intimes, ses amitiés sans nuages; je rendais à ses femmes leur

douce influence, leur bien-être, leur crédit innocent; bien plus, je revoyais Hélène, je pensais de nouveau à Hélène, je profitais de la force du monarque et de la stabilité du trône pour me livrer de nouveau à mes molles rêveries; je quittais l'histoire pour le roman, je revenais encore une fois à mon rêve d'amour. Insensé! abusé par ces vaines apparences, je prenais ces soldats, ces courtisans, ces Suisses, ces chasseurs, ces gentilshommes, ces vains bruits de cor et de tambour, pour la monarchie; je croyais que c'était toute la monarchie, qu'elle était tout entière au milieu de ces bruits confus, de ces armes sonores, de ces riches uniformes, de ces respects silencieux. Hélas! ce n'étaient en effet là que les dernières et frivoles apparences de la monarchie. Je jugeais la monarchie de 89 par les monarchies d'autrefois : imprudent que j'étais! tout cela était bien changé!

N'importe! voyant encore le palais si bruyant et si fort, j'étais tout à fait rassuré : j'étais plus agile, je venais de reconquérir, moi aussi, mon titre de gentilhomme; je me dégageai d'un méchant rêve, je m'élançai dans le jardin, et je fus parcourir les merveilles de ce beau lieu. Je vis tout, malgré l'hiver. Les arbres de Louis XIV n'étaient plus : le grand roi les avait plantés pour lui seul : il avait cru bâtir un ombrage

comme on lui creusait des fleuves, comme on lui bâtissait des montagnes; l'arbre avait été aussi éphémère que le maître; ils s'étaient desséchés tous les deux le même jour. Louis XV n'avait foulé que des feuilles mortes; son successeur venait de remplacer ces arbres d'un jour par des chênes, qui veulent des siècles pour grandir. Touchante précaution, bien éloignée de l'égoïsme du grand roi !

Quand j'eus tout vu, les jets d'eau, les cygnes, les statues, les grottes à présent sans mystères, les pins taillés en pyramides, les chiffres, jeunes encore, de tant de beautés évanouies, les hêtres à l'écorce raboteuse, où l'amour traçait tant de serments que l'air emporta, les flatteries emblématiques, et les dieux de la mythologie dans leurs attributs divers, je revins sur mes pas, cherchant *les bains d'Apollon* et le pauvre fou qui devait m'attendre. Il avait un secret à me dire; il m'avait fait promettre de l'entendre; il m'intéresrait vivement. Je découvris *les bains d'Apollon.* C'était encore un rocher factice, une fontaine tombante, un océan d'une coudée, une île enfantine, un abîme de trois pieds. Au sommet du rocher, on voyait les neuf Muses entourant Apollon : Apollon, c'était toujours Louis XIV ! A droite du rocher, un grand cheval de marbre, le jarret tendu,

la tête courbée, la crinière flottante, semblait vouloir se désaltérer dans l'Hippocrène; mais l'Hippocrène, mince filet d'eau, fuyait ses lèvres haletantes : image trop véritable de la poésie dans des temps de révolution !

Mon premier coup d'œil fut pour le groupe de marbre; mais, en me retournant, je découvris, assis sur un banc, l'amoureux de la Reine. Il était moins défait que la veille, son habit était décent et propre; facilement on l'eût pris pour un respectable magistrat. Quand il me vit, il me salua poliment; je lui rendis son salut : nous fûmes bientôt à côté l'un de l'autre, comme deux amis. « Vous voyez, Monsieur, que je suis exact au rendez-vous, lui dis-je en l'abordant.

— J'y comptais, Monsieur, me répondit-il : vous êtes trop bien né, vous avez une trop noble figure pour vouloir manquer de parole à un pauvre fou. D'ailleurs, vous êtes Allemand, vous devez aimer la reine, c'est d'elle que je dois vous parler ce matin même : le moyen de n'être pas exact à un rendez-vous, même à celui d'un fou ! »

A ces mots, le pauvre diable tourna la tête de côté et d'autre, pour voir si en effet nous étions seuls, et, baissant encore la voix : « Vous allez savoir mon secret, me dit-il; c'est à vous seul, à vous qui m'avez tendu la main, à vous qui m'avez

parlé comme à un homme, que je veux me confier. Écoutez-moi, et soyez discret. La reine (et ici il tourna encore ses regards çà et là), la reine n'est pas une reine, je le sais, je l'ai vue, j'en suis sûr ! »

Je reculai trois pas, saisi d'étonnement : j'oubliais que je parlais à un fou. Ce mouvement de surprise lui fit plaisir.

« Vous croyez, me dit-il, être dans le palais d'un roi ; vous dites que ceci, ce ciel grisâtre, cet air froid, c'est la France. Quand le tambour bat aux champs et que vous entendez le bruit du mousquet que le soldat présente, vous vous découvrez et vous dites : « C'est la reine de France « qui passe ! » Vous marchez tout droit devant vous, là-bas, vous arrivez à un palais de belle apparence, et vous vous croyez au palais de Mme de Maintenon, à la vieillesse du roi Louis XIV, quand il devint malheureux et dévot. Eh bien, non, vous vous trompez, ce sont là autant d'illusions de vos sens : ceci n'est pas Versailles, ceci n'est pas le ciel de France, ce palais là-bas, ce n'est pas le Trianon de Mme de Maintenon, cette reine n'est pas la reine ; mais ne le dites pas ! si elle n'est pas la reine, elle est faite pour l'être, elle sera toujours la reine pour nous. »

J'écoutais sérieusement cet inconcevable dis-

cours; je me laissai guider par le fou. Il me mena au Petit Trianon, que je n'avais pas vu encore : à Trianon, ce lieu fameux où la renommée jetait l'or et les pierreries à pleines mains. On nous ouvrit les portes de Trianon, grâce à mon fou.

Je vis Trianon, je cherchai en vain le luxe oriental dont on m'avait parlé; cette chambre en diamants que demandaient à voir tous les étrangers qui accouraient à Versailles, toutes ces pompes que les ennemis de la reine dénonçaient sourdement au peuple : je fus étonné de la rusticité du Petit Trianon. La maison était si simple, qu'elle eût indigné une fille d'Opéra. Le jardin anglais grimpait et tournait, et jetait çà et là ses branches ébouriffées dans l'espace de quelques arpents. On entrait par une porte toute bourgeoise, une sonnette avertissait le portier. On se perdait d'abord entre deux montagnes, on traversait un pont suspendu entre deux rocs; au bout de ce pont on avait ménagé une grotte tapissée de gazon; de cette grotte on montait au sommet du pic par cinq marches; là se trouvait un banc de pierre : de cet endroit l'œil dominait toute la campagne. Sur ce même banc la reine aimait à s'asseoir; souvent elle y restait des heures entières seule et pensive, écoutant nonchalamment les moindres bruits de la campagne, le son du cor dans les bois, le chant

des oiseaux sous les branches, suivant le cygne du regard dans ses jeux sur le lac argenté, oubliant qu'elle était reine. Elle était encore assise sur ce banc le jour même où ses serviteurs tremblants et ses femmes éplorées, haletantes comme si elles avaient vu un assassin, vinrent l'avertir que le peuple envahissait le château. Depuis ce temps la reine ne vint plus à Trianon.

Nous traversâmes la grotte rocailleuse, nous montâmes les cinq marches de la montagne, nous arrivâmes sur ces hauteurs factices, aussi émus que si nous eussions foulé la cime la plus élevée du mont Blanc. Parvenus à cette hauteur, mon guide se retourne vers moi et pousse un cri de joie. « Voyez-vous, me dit-il, voyez-vous à nos pieds ce joli village? Voilà le presbytère, voilà la cabane du garde champêtre, voilà l'église surmontée d'une croix, voilà la cabane villageoise; cette grande maison revêtue d'ardoises, c'est la maison du seigneur de ces lieux; la demeure du bailli est à côté. Voyez la vacherie sur les flancs de la montagne, et à ses pieds la laiterie. Reconnaissez-vous la Suisse, ses montagnes chargées de neige, ses petites génisses, ses paysans, son lac, sa paix intérieure, le chaume de ses toits? Croyez-vous donc que ce soit là la France? Approchez-vous, venez, montons dans cette barque, elle nous

conduira sur l'autre rive, nous entendrons le ranz des vaches fort bien là-bas. »

En effet, le spectacle était magnifique; rien n'était plus villageois et plus rustique : c'était du bois grossier recouvert d'un vieux chaume, c'était le bêlement des agneaux, c'était le costume suisse, c'était la neige couvrant de son manteau éclatant ces gazons desséchés et ces arbres sans feuillage. Quelle demeure pour une reine de France ! quelle illusion innocente ! Quel goût villageois avait élevé ce village? Quel saint amour pour la patrie, pour ses sites pour ses mœurs! Salut, paysage de la sainte Allemagne ! salut, tableau si frais de notre bonheur domestique ! salut, bailli ! salut, chapelle ! salut, barque dans le lac argenté! salut, seigneur du hameau ! J'étais si interdit et si ému que j'aurais pu lire en cet instant une idylle, je ne dis pas de Virgile, mais de Gessner.

Mon pauvre guide partageait et comprenait mon extase; il me conduisit à l'étable. Deux jolies vaches, à très-petites cornes, couchées sur une épaisse litière, ruminaient leur repas du matin; mon fou s'approcha et, les saluant de la main : *Bonjour, Brunette ! bonjour, Blanchette !* Puis, se retournant vers moi les larmes aux yeux : « Ici même, sur cette paille, à genoux, je l'ai vue traire ses deux vaches; elle tenait d'une main un vase

de terre, sous l'autre main le lait ruisselait en écumant, comme les cascades de son jardin. » Ainsi parla le pauvre fou; puis il reprit: *Adieu, Brunette! adieu Blanchette!* et il me conduisit à la laiterie.

La laiterie était en marbre blanc; rien n'y manquait: vases grands et petits, battoirs, tamis. « Je l'ai vue, me dit mon fou, je l'ai vue ici même, qui battait le beurre; là, Marie-Antoinette, Marie qui faisait son fromage elle-même. Un jour, à cette fenêtre (c'était au mois de mai, ce chèvrefeuille qui rampe si tristement était en fleur), elle était debout, et se reposait de son travail; je pris mon chapeau à deux mains, et, baissant la tête, je m'écriai d'un ton de voix pleureur: *Pour l'amour de Dieu, ma bonne dame, s'il vous plaît!* Aussitôt, en riant, elle me donna de son pain, de son beurre, elle me barbouilla le visage de son fromage: *Tenez, pauvre homme!* » Une larme roula dans les yeux du pauvre fou.

« Sur cette pelouse verte, ajouta-t-il, je l'ai vue en jupon court, en gros souliers, en bas de laine, en mouchoir rouge, brunie par le soleil, riant, sautant, chantant, se livrant aux éclats d'une gaieté champêtre; là, vous dis-je, et se tressant une couronne de bluets. »

Il me fit ainsi toute la description de cette mai-

son rustique. Il en savait tous les détours, il en avait vu toutes les fêtes, il avait été paysan dans ce hameau dont le Roi était le bailli; paysan dans cette ferme dont la Reine était la fermière; il avait ensemencé ces champs; il avait gardé ces troupeaux; il avait prié dans cette chapelle, qui avait un cardinal pour aumônier; tout cela était son bien, son domaine, son Allemagne, car il était Allemand, lui aussi, Allemand comme moi, pour être de la même nation que la Reine; et de cette nature allemande il me faisait tous les honneurs.

Quand nous eûmes tout vu, quand il m'eut dit tout ce qu'il avait à me dire, il nous fallut quitter ce jardin si plein de souvenirs. Arrivés à la porte, le fou se retourna vers moi : « Croyez-vous, me dit-il, que ce soit une reine à présent? »

Oh! pauvre fou! cette reine si calomniée, si méconnue, si enviée, c'est toi qui l'as comprise mieux que personne! aussi l'aimes-tu avec passion.

CHAPITRE XXVII.

DÉCRÉPITUDE.

> Tu es laide comme la débauche, quand elle est vieille.
>
> (*Propos d'amour.*)

Parvenus à un certain endroit de l'avenue, mon compagnon m'arrêta : « C'est ici, Monsieur, que se cacha Damiens pour frapper Louis XV. Le coup manqua. L'avertissement du Ciel fut inutile. Quinze années plus tard, à la même place, le roi fut atteint des premiers symptômes de la maladie qui le tua. La justice du Ciel est grande ! Quand seras-tu juste pour moi, ô mon Dieu ? » Et il leva les yeux au ciel.

Il ajouta tristement : « Ces terres, cette plaine, ces forêts, ces palais, tout ce monde royal a été témoin de bien des tristesses et de bien des douleurs ! Louis XIV s'est promené dans ces allées couvert d'un cilice et de saintes reliques, vieux

et menacé par l'Europe. L'ennui tira Mme de Maintenon de ces belles demeures pour la jeter à Saint-Cyr sous le rire moqueur du czar Pierre le Grand, un vrai Cosaque, qui souleva la couverture de son lit, et la vit toute nue et toute ridée, cette femme pédante qui avait consacré sa vie et sa science au cul-de-jatte Scarron et à l'*Énéide travestie*. Avancez : partout des souvenirs de mort, partout la lancette du frère Côme sur des commencements de cadavres. Ici est mort le premier dauphin; ici, sa femme saxonne expira de douleur sous les tentures grises de son deuil. Il y a vingt ans, à cette maison blanche que vous voyez là-bas, si vous vous étiez approché la nuit, et que vous eussiez prêté l'oreille, vous auriez entendu incessamment les vagissements d'un enfant nouveau-né, les cris plaintifs des mères, le murmure de la jeune vierge qui se livre à son séducteur : bruits étranges et confus, pleins de terribles mystères et de déshonneurs inouïs : c'étaient les saturnales de la royauté. A cette heure, le sang royal jaillissait de toutes parts, abâtardi par le viol ou par l'inceste; un peuple bâtard de princes et de princesses sortait de ces portes dérobées, livré à toutes les misères, à toutes les indigences, n'ayant pas de nom à lui : évêques ou colonels, rien de plus. Depuis longtemps cette infâme demeure est

muette comme ces lacs sulfureux de l'Écriture sur lesquels pèsent les malédictions des hommes et du Ciel.

« Sans doute vous ignorez l'horrible histoire de cette Cour. Au premier abord vous la croiriez pleine de voluptés et de bonheur : c'est une dérision de la renommée, qui dénature tout ce qu'elle raconte. Louis XV est comme la pierre angulaire d'un édifice qui va crouler; il ne parle que de mort, même au sein de ses maîtresses. Dans les bras de sa marquise ou de sa comtesse, les parfums les plus doux ont pour lui une odeur cadavéreuse comme son royaume. Un jour, au milieu d'une partie de chasse dans la forêt de Marly (vous avez vu l'Atalante de Marly, comme elle ressemble à Marie-Antoinette!), le roi rencontre un paysan qui portait une bière. « Pour qui cette bière ? dit « Louis XV; pour un homme ou pour une femme? « — Pour un homme, dit le rustre. — De quoi « est-il mort? » reprend le roi. A quoi on répond : « Cet homme est mort de faim! » Ici le fou se prit à rire : « Cherche à présent à te divertir, si tu peux; rassemble tes maîtresses en troupeau, fais un haras de femmes dans ton parc, chasse le cerf, honnête roi; amuse-toi tout à ton aise aujourd'hui, où tu viens d'apprendre que dans ton royaume un homme est mort de faim!

« Monsieur! Monsieur! continuait le fou, à deux lieues d'ici, sur une hauteur, on a placé un joli cimetière : les murs en sont blancs, les croix de bois passent leurs têtes noires au-dessus du mur, comme si elles appelaient chaque jour de nouveaux morts; la cloche qui est à la porte est agitée par le vent, et se balance comme sous la main d'une ombre, avec un tintement inégal et capricieux, véritable musique de l'autre monde. Louis XV passait un jour devant ces lieux funèbres; sa belle marquise lui faisait mille joyeux et médisants récits, lui jetant au visage, par intervalles, les fleurs encore tièdes qu'elle tenait cachées dans son corset. « Allons voir, dit le roi, s'il y a « des tombes ouvertes dans le cimetière là-haut! »

« Ils allèrent au cimetière : trois tombes étaient ouvertes toutes fraîches; la terre était amoncelée des deux côtés, noire et friable comme le terreau de ces jardins et prête à retomber des deux côtés.

« Voici trois tombes! dit le roi.

« — C'est à en faire venir l'eau à la bouche! » reprit la marquise en riant.

« Ils plaisantèrent ainsi fort longtemps sur ces trous si artistement creusés.

« Le roi ne songeait pas en ce moment qu'il y a toujours un tombeau tout creusé à Saint-Denis, un *en cas* funéraire pour la mortalité des rois.

« La tombe royale s'est refermée trois fois ; les trois tombeaux villageois sont vides encore ! »

Mon pauvre guide se livra à ces souvenirs de destruction et de mort tant qu'ils purent aller.

Nous arrivâmes ainsi jusque dans la grande avenue qui mène de Versailles à Paris, où mon carrosse m'attendait.

CHAPITRE XXVIII.

COMMENCEMENT DE L'HISTOIRE.

> J'aimerais assez ton histoire, s'il n'y avait pas de préambule : ton préambule ne me déplairait pas, s'il n'y avait pas d'histoire.
>
> ARMAND.

Un homme était assis dans mon carrosse. Au premier coup d'œil, je le reconnus pour le même jeune homme qui m'avait accompagné de la chambre haute du *Trompette blessé* jusqu'à la porte de mon hôtel : c'était une de ces nobles et tristes figures qu'on a peine à oublier une fois qu'on les a vues. On comprenait confusément que sous cette apparence indolente se cachait une âme active, que ce visage serein alimentait un cœur souffrant, qu'il y avait un but certain, irrévocablement tracé, à cette vie en apparence si incertaine.

Nécessairement, aux Français de cette époque

devait survenir une foule de réflexions bien faites pour leur donner de grandes inquiétudes. Pour ceux qui avaient de l'ambition ou de la peur, il ne s'agissait rien moins que de rompre violemment avec les traditions passées, avec les leçons de leur enfance, avec les pouvoirs constitués depuis le commencement de la monarchie. Surtout aux hommes sortis du peuple, cette différence était plus sensible. Ils comprenaient mieux que les grands la force du peuple et la faiblesse du trône; ils avaient su avant personne cet étrange déplacement du pouvoir, ils en avaient eu peur les premiers : à présent ils y étaient faits; seulement ils restaient aussi étonnés, se voyant au premier rang social, que dut l'être le premier homme de la création quand il découvrit entre les animaux de la terre qu'il était fait à l'image de Dieu.

Aussitôt que le jeune homme m'aperçut, il me tendit la main sans descendre de voiture. « Je retourne à Paris, me dit-il, et j'ai pensé que vous voudriez bien me donner une place à côté de vous. » Comme il achevait, il aperçut à mes côtés l'amoureux de la reine : sur-le-champ il courut au-devant de lui avec le plus amical empressement. « Bonjour, monsieur le conseiller, lui dit-il en lui pressant la main. Que je suis aise de vous voir! quel bonheur de vous rencontrer! »

Un éclair de joie brilla dans les yeux du pauvre fou; il réfléchit un instant, puis il me regarda profondément, se consultant en lui-même s'il pouvait parler devant moi; puis enfin, emporté par son émotion : « C'est toi, Joseph! dit-il, c'est donc toi que je vois, mon enfant, toi perdu depuis si longtemps dans la foule, toi mon rival, Joseph! Laisse-moi te voir à mon aise : c'est la première fois que nous nous rencontrons, n'est-ce pas, depuis que nous sommes devenus, toi plus qu'un homme, moi moins qu'un homme? Si tu ne m'as pas encore rencontré, mon ami, c'est parce que moi je cherche dans les bois ce que tu cherches dans les villes : je suis fou ici, toi là-bas. Puis, s'approchant de lui et cherchant à le reconnaître : « O mon Joseph, que tu es changé! Tu n'es plus jeune, mon ami : j'aurais peine à te reconnaître. Quelle différence quand tu débutas au parlement de Grenoble! Que ton œil était vif! que ta voix était prompte! Ton âme allait comme l'éclair : jamais je n'avais vu d'homme si volcanique; et puis, quand, descendu du haut de ton éloquence, tu redevenais un bon et simple jeune homme, c'était encore plaisir de t'entendre et de te voir : tu riais, tu chantais, tu jetais le paradoxe à pleines mains, comme l'oiseau jette son chant. Je te disais souvent : « Joseph, prends garde, le

« paradoxe te tuera. Joseph, tu en prends trop et « trop sérieusement; tu en fais ton unique pas- « sion : tu es trop jeune pour cela, Joseph; touche « avec précaution cette arme qui blesse et qui tue! « Prends garde, prends garde au paradoxe, d'a- « bord séduisant et docile, flatteur adroit et obéis- « sant. Capricieuse et souple formule, toujours « prête à revêtir les formes les plus riantes, le « paradoxe finit toujours par dominer en despote « l'insensé qui s'abandonne à lui. » Voilà ce que je te disais, Joseph. Tu ne m'as pas écouté, ami! tu as livré ton âme au paradoxe; tu es devenu l'esclave des théories brillantes; tu t'es fait la dupe de rêveries impossibles à réaliser. Toi si bon, tu es venu ici poussé par d'horribles projets; toi si modeste, une ambition fatale a gâté ton cœur; toi si calme et si doux, tu n'as plus été qu'un homme furibond et emporté, incapable d'écouter la moindre parole d'humanité ou de raison. Tu es venu représenter le peuple, comme si le peuple t'avait donné mission de tout détruire dans le royaume! Tu es parti en colère, tu es arrivé en colère, tu as parlé en colère, tu t'es irrité follement; tu as porté une main audacieuse sur le trône, afin qu'on dise : « Quel est ce hardi jeune « homme qui ne respecte rien? » Misérable vanité de destruction, dans laquelle malheureuse-

ment tu as été vaincu! Ainsi tu as accompli les doctrines de tes maîtres, tu as fait une histoire sérieuse de leurs romans frivoles; à ces folles doctrines tu as sacrifié tout le bonheur, tout le repos, tout le charme de ta jeunesse; pour elles tu as dit adieu aux joies innocentes de la famille, aux innocentes amours, aux plaisirs simples; tu t'es rué dans la joie du siècle, tu en as savouré la coupe empoisonnée, le poison t'a déjà tué. Comme te voilà fait, malheureux jeune homme! Te voilà abattu, te voilà rêveur, ombre de toi-même, plein de regrets de tes débuts si fous : on te prendrait pour un conspirateur vulgaire. » Puis, s'animant peu à peu, il ajoutait : « Malheureux! portez la peine de vos folies; supportez le remords de vos crimes! expiez vos cruels sophismes! Pour obéir à ces cruels sophismes, tu as endurci ton cœur! Vous avez bravé l'ancien culte, vous vous êtes fait le flatteur des passions; vous saurez un jour ce que c'est que d'être renégat à sa raison et à son cœur; vous saurez si les passions pardonnent! Non, non, les passions veulent qu'on leur obéisse et qu'on les flatte; les passions ne pardonnent jamais; les passions sont ingrates et menteuses; les passions populaires sont égoïstes et cruelles : vous en avez été le maître d'abord, à présent vous en êtes l'esclave, Monsieur; vous les conduisiez au-

trefois, elles vous entraînent à présent. Dans quel abîme tu es tombé, pauvre Joseph! »

Nous marchions toujours sur Paris; la voiture nous suivait au pas. Fatigué de cette conversation, et peut-être en rougissant devant moi : « Comment se portent vos amours, Monsieur? » dit Joseph gravement au pauvre fou.

Le fou soupira et garda le silence. L'instant d'après, il reprit d'un air touché : « Ah! Joseph! Joseph! point d'ironie, de grâce! point de questions indiscrètes à ce sujet! J'aurais une trop belle revanche à prendre! Ne parlez pas de mon amour, ou n'en parlez qu'avec respect, Monsieur: car, si vous faites allusion à mon amour de fou, je connais, moi, des amours d'hommes raisonnables qui ne sont pas moins folles. J'en sais qui parlent comme des hommes, qui vivent en hommes, et que des hommes choisissent pour les représenter: ceux-là sont proclamés sages et habiles; ils parlent en public, ils raisonnent tout haut, ils détruisent les vieux principes, ils font de nouveaux principes, on vante leur éloquence et leur logique! Puissants logiciens, vraiment! inconcevables raisonneurs! Ils attaquent, ils renversent, ils brisent, ils ruinent de fond en comble tout ce qui tombe sous leurs mains; et, quand tout est fini, renversé, détruit, ils s'arrêtent, ils regardent au-

tour d'eux, et alors, dans ce lamentable chaos, ils font un choix, ils se passionnent pour une infortune isolée; ils veulent relever sur sa base le chef-d'œuvre qu'ils ont foulé aux pieds; ils se prosternent devant le chef-d'œuvre, ils l'adorent en silence, ils lui demandent pardon en silence, ils pleurent sur le chef-d'œuvre anéanti. Insensés! eux qui l'ont dégradé, eux qui l'ont perdu! Insensés et malheureux! d'autant plus malheureux que les ruines qu'ils ont faites pour plaire à la foule appartiennent désormais à la foule; la foule y place le pied et dit : « Ceci est mon bien! cette « ruine est ma ruine! Laisse-moi ma ruine, ora- « teur! » Et si le ravageur veut relever quelques fragments de ses ravages, le peuple l'appelle traître et égoïste; c'est toujours l'histoire du vase de Soissons dont Clovis prend envie, et que le soldat de Clovis brise d'un coup de hache. « Point de « faveur pour toi, notre chef, dit le soldat; point « de passion à ton usage; notre passion sera toute « passion : à toi comme aux autres, aux autres « comme à toi! Rien de moins, rien de plus! »

« Et à présent je te dirai aussi, moi, à mon tour : Comment se porte ta passion, traître Joseph? Où est ta tunique? A coup sûr on ne te l'a pas retenue! Misérable! on ne sait pas seulement la couleur de ton manteau; on ne connaît pas

ton visage : tu as beau détruire, celle que tu aimes est trop haut placée pour t'avoir distingué, toi séditieux vulgaire, révolutionnaire de la foule. Insensé que tu es ! ne vois-tu pas que tu es éclipsé par un plus puissant renverseur que toi ? Tu as beau parler haut et brutalement, tu as beau grossir ta voix pour faire peur, tu as beau te rendre redoutable, même dans ces funestes efforts pour te faire remarquer, tu es surpassé sans peine par un plus fort courage que le tien ; une voix plus formidable que la tienne s'élève et tonne, étouffant toutes les voix de votre assemblée. Entre ton amour et toi il y a un homme qui t'éclipsera toujours. Tu es vaincu trois fois, Joseph : vaincu et dans les projets de ton ambition, et dans les efforts de ton esprit, et dans les vœux de ton cœur ! Avec tes haines si malheureuses il ne te manquait plus qu'un malheureux amour ! Oh ! alors seulement, tu seras puni, tu seras malheureux, et tu ne me demanderas plus d'un ton ironique : « Comment se porte ton amour ? » Dis-moi donc, je te prie, as-tu jamais songé au résultat de toutes ces révoltes ? as-tu jamais pensé au bourreau qui tue et qui aime la victime que la loi jette sous sa hache ? C'est un grand supplice ! »

Nous étions arrivés au bout de l'avenue : « Monsieur de Castelnaux, je vous fais mes

adieux, » dit Joseph à l'inflexible conseiller, et il lui tendit les bras.

Castelnaux se jeta dans les bras de Joseph. « Adieu, reprit le fou, adieu, jeune homme si bon, si bien né, avec tant de génie et de vertu, que le génie et la vertu ne sauveront pas! Adieu, homme exalté, qui pleureras sur ton erreur! Adieu, toi que l'amour même ne peut pas éclairer! Ami, tu portes dans ton cœur un ver qui le ronge; ami, tu ferais mieux peut-être de renoncer à être grand homme et d'obéir à ta passion comme j'obéis à la mienne, de redevenir tout simplement bon et vertueux comme je t'ai connu. Je te le jure, Joseph, j'aimerais mieux encore te voir fou comme moi que de te voir persister dans ce que tu appelles ta sagesse. Hélas! quelle différence pour toi, si tu voulais partager ma folie, mes rêveries en plein air, ma surveillance tacite! Oui, ma folie, tout mon bien, je la partage avec toi en bon frère; tu es le seul à qui je ferais ce sacrifice, le seul, entends-tu, Joseph? Ne sois donc pas insensible à mes offres; renonce à tes cruels sophismes; ne sépare pas dans ton amour des choses inséparables : sois tout entier à ta haine ou à ton amour; ne flotte pas ainsi dans ce dangereux milieu; marche droit devant toi, ou tu te perds! »

Castelnaux était ému. Mon compagnon de voyage l'embrassa tendrement sans répondre. Je dis adieu à l'amoureux de la reine comme à un ami dont on se sépare avec regret. Il resta sur la grande route, nous suivant du regard. Nous hâtâmes le pas, mon compagnon et moi.

Arrivés à quelque distance, Joseph se retourna. Castelnaux était à la même place, sans mouvement et tout pensif.

Tout à coup il revint à nous en courant :

« J'oubliais de vous dire, Joseph, que ce jeune homme que voilà est un homme de cœur. La reine le connaît : c'est un des nôtres sans qu'il le sache, vous pouvez vous confier à lui. »

A ces mots, il disparut dans le taillis qui bordait le chemin.

Joseph le suivit des yeux. « Pauvre homme ! Voilà, Monsieur, me dit-il, le plus digne objet de mon estime et de mes respects... et de ma profonde pitié, » ajouta-t-il en soupirant.

CHAPITRE XXIX.

LES RIVAUX.

> Comme la vie et la mort, comme l'ombre et le soleil.
>
> EDGAR.

ARRIVÉS à ma voiture, et comme s'il eût ait les honneurs de son propre carosse, il me dit : « Placez-vous là; qu'on mette les chevaux au pas, et causons. Qu'avez-vous fait hier, je vous prie? la question est importante, ne vous en offensez pas, et répondez-moi.

— Mon Dieu! lui dis-je, le regardant d'un air étonné, que voilà des choses étranges! J'ignore quel changement l'air de France a produit en moi, mais j'ai peine à me reconaître. Quand j'ai quitté l'Allemagne, je me croyais un esprit fort; je passais à la Cour pour un philosophe au moins égal à l'empereur Joseph II. Mon départ fit sensation, comme l'aurait fait une rébellion ou une

disgrâce. Cependant, à peine suis-je en France que je me trouve le plus nul des hommes : je rencontre partout dans les clubs, sur les grands chemins, à l'hôpital des fous, des maîtres inconnus qui me dominent à leur première parole, qui s'emparent de ma volonté à leur premier geste, qui me donnent des ordres comme d'autres donneraient des conseils : en un mot, j'étais venu ici pour apprendre les droits de l'homme, que tout le monde en France enseigne et proclame, et moi, si volontaire en Allemagne, si libre, je courbe la tête chez vous, j'accepte votre joug, j'obéis volontiers, j'admire; je reconnais tacitement ces nouveaux pouvoirs que je ne puis nier, et dont je n'ai pas vu les titres. Parlez donc, Monsieur, parlez sans crainte, je vous écouterai; interrogez-moi, je répondrai; dites à mes chevaux d'aller au pas, ils iront au pas. Je comprends fort bien à présent ces puissances inconnues dont il est parlé dans les livres, qu'on ne peut nier, et auxquelles on obéit malgré soi. »

Quand j'eus tout dit, mon étrange compagnon reprit la parole; peu touché de ma soumission, il ne changea rien à son air sévère : on eût dit, à nous entendre, lui m'interroger, moi lui répondre, d'un juge qui interroge un prévenu. « Vous êtes allé à la Cour hier? » me dit-il.

Je répondis : « Je suis allé à la Cour.

— Et vous avez vu la reine?

— J'ai vu la reine.

— Le soir même?

— Le soir même.

— A quelle heure?

— A dix heures.

— Où était la reine hier soir, s'il vous plaît?

— Croyez-vous, repris-je, que je puisse honorablement répondre à cette question? Je consens bien à vous raconter ce qui m'est personnel, vous dire mes aventures à moi, je le veux bien; mais l'intérieur de la reine, son secret à elle, sa vie! En vérité, Monsieur, je ne comprends pas que vous osiez m'adresser une pareille question! »

Il s'emporta. « Oh! dit-il, trêve à tant de délicatesse! Songez, Monsieur, que c'est ici une sérieuse affaire. Répondez-moi, de grâce; répondez nettement : il s'agit peut-être de personnes pour qui vous donneriez votre sang! Répondez-moi, Monsieur, il y va de l'honneur!

« Ou plutôt, reprit-il, car il me voyait résolu à ne rien répondre, ou plutôt, si vous ne voulez pas répondre, écoutez-moi, écoutez; je vais vous dire moi-même tout ce que vous avez fait cette nuit, je vais vous raconter ce que vous avez vu au palais cette nuit : malheureux jeune homme!

à peine arrivé en France, initié à ces fatals secrets ! »

Il porta sa main à ses yeux : on voyait qu'il se faisait violence pour me parler ; j'attendis.

« Hier, reprit-il, la reine passait la soirée chez Mme de Polignac ; vous y avez été introduit avec Mme votre mère, à dix heures ; vous y êtes resté jusqu'à minuit. » Ici il s'arrêta encore, et d'un ton solennel et suppliant : « Répondez-moi, de « grâce ! répondez : y étiez-vous à minuit ?

« Ainsi, reprit-il à voix basse et chagrine, vous avez vu Cagliostro ?

— C'était le comte Cagliostro ! m'écriai-je tout à coup.

« Cagliostro ! Cagliostro, depuis l'affaire du cardinal, est à Rome, prisonnier au fort *Saint-Ange*. — N'importe ! reprit-il, vous devez savoir que dans cet imbécile et crédule pays Cagliostro ne meurt pas ; véritable patrie des charlatans, des alchimistes et des faussaires, la France, cette savante France que vous êtes venu voir de si loin, veut à toute force ne pas croire en Dieu, et savoir l'avenir : la France est encore plus le pays des sorciers que le pays des philosophes. Voyez la honte ! aux pieds de Cagliostro s'agenouille un cardinal-duc, qui se fait rajeunir ! Ce misérable Cagliostro vole et ment ; on le chasse, on l'en-

ferme ; une monarchie est troublée par ses mensonges, une reine est chargée d'outrages : le lendemain même du jour où le fourbe est puni, au lieu d'un seul Cagliostro, Paris en a dix, les Cagliostro ne se comptent pas. La cour veut savoir l'avenir comme les gens du peuple. Toutes les portes, des portes qui m'auraient été fermées à moi-même, impitoyablement fermées, s'ouvrent au devin ; il gratte à la porte, et la porte lui est ouverte, à lui méchant bouffon de carrefour ; il demande la main d'une reine, il demande à la tenir dans sa main, à se pencher sur cette main, et cette main lui est tendue, et il a le droit de la toucher, et il la touche, et il se penche jusqu'à la ternir de son souffle impur ! Damnation ! imbécile Cour ! imbécile femme ! Oui, malheureuse et imbécile femme, car cette porte qui s'ouvre dans la nuit, car cette blanche main que tu tends à un imbécile mercenaire, faiblesse et vanité ! Voilà les femmes : vanité et misère ! Si cette porte m'était ouverte, même en plein jour, à moi, qui n'ose pas y frapper ; si cette main m'était confiée, à moi, à moi, à moi qui n'oserais pas y poser mes lèvres, à genoux, ployé en deux ! ô reine ! ô femme ! c'est alors, c'est seulement alors qu'un véritable devin serait à tes ordres ; seulement alors tu saurais l'avenir : car c'est moi qui te dirais

l'avenir, moi prévoyant, moi tremblant pour ton sort, moi qui voudrais te sauver, pauvre étrangère! Mais non, non, non pas pour moi! au devin la porte ouverte, au devin la blanche main; pour le devin le cœur qui bat, le sein qui se soulève, les yeux qui se ferment d'effroi; pour le devin toute la confiance; toute l'estime au devin menteur, et à moi, à moi qui sais tout, à moi qui peux tout, à moi terrible, à moi implacable, à moi blessé au cœur, à moi qui l'aime, à moi dévoué si elle voulait, rien, rien, rien, ni une porte ouverte, ni un signe de tête, rien; pas même du mépris à moi : elle ne méprise qu'un homme dans l'Assemblée nationale, et cet homme ce n'est pas moi! elle ne craint qu'un homme, et cet homme ce n'est pas moi! Moi pourtant je l'ai personnellement raillée, elle, cette reine si grande, cette femme si noble et si belle! moi, je l'ai chargée d'outrages autant que je l'ai pu; j'ai menacé, j'ai crié, j'ai prononcé d'horribles vœux; j'ai été quelquefois orateur, j'imagine; et, vil ou glorieux, elle n'a jamais voulu me voir! Or, n'ayant pas voulu me voir, elle! et moi voulant lui parler, à elle; moi, fatigué de tant d'efforts, j'ai choisi un intermédiaire qui fût à la taille d'une reine, je lui ai ressuscité Cagliostro.

« Et, dites-moi, Monsieur, mon Cagliostro à

moi a-t-il été bien terrible la nuit passée? Cette dédaigneuse majesté, la reine surtout, la reine a-t-elle eu peur?

— Oui, Monsieur, répondis-je, oui, vous pouvez vous réjouir, votre projet a réussi; votre Cagliostro a fait merveille, et moi étranger, moi peu habitué aux devins, j'ai pris facilement votre Cagliostro pour le véritable. Encore une fois, Monsieur, félicitez-vous, la reine a eu peur! Ah! si vous avez voulu attrister cette soirée, si vous avez voulu vous jouer de la crédulité des femmes, si vous avez voulu éprouver par vous-même le courage des hommes, et combien c'est peu de chose que ces brillants courages arrachés à leurs habitudes ordinaires, certainement vous avez réussi : jamais terreur ne fut plus grande, jamais découragement ne fut plus universel et plus complet. Mais, à mon tour, si vous me permettez de vous interroger, de quel droit, je vous prie, osez-vous troubler ainsi la reine dans son intérieur? Comment, vous, jeune homme, pour me servir de votre langage, venez-vous empoisonner ces joies innocentes et ces confidences d'intérieur par les épouvantables prédictions d'un charlatan? J'ai entendu parler d'une société de mauvais plaisants qui s'amusaient autrefois à mystifier les incrédules : oseriez-vous vous attaquer à des cré-

dulités royales, et aller de Poinsinet et du prince d'Hénin jusqu'à la femme de votre maître, jusqu'à la fille de Marie-Thérèse d'Autriche? En ce cas, Monsieur, ceci serait une injure punissable, une injure même personnelle, car moi aussi j'ai été la victime de votre plaisanterie; moi aussi j'ai eu peur, et la peur ne se pardonne pas! »

Il reprit : « Que parlez-vous de jeu? Sommes-nous donc à une époque plaisante, à votre sens? Non, non, ceci n'est point un jeu. Non, j'y vais sérieusement, je vous jure, dans cette tentative inouïe. Ne pouvant parler à la reine, ni lui dire qui je suis; ne pouvant voir la reine qu'à son dîner ou à sa chapelle, comme tout le monde, et voulant faire parvenir à cette frivole majesté quelques avertissements salutaires, j'ai choisi des moyens frivoles; j'ai parlé à son imagination plus qu'à son esprit; je lui ai fait dire par une voix étrangère tout ce que pensait la ville, toutes les menaces du peuple, toutes les tempêtes dont le temps est gros. A ces menaces terribles vous avez eu peur, dites-vous; la reine a eu peur : ah! je le crois bien, que vous avez eu peur, elle, et vous, et toute la Cour; moi-même je tremblais en dictant ces révélations à mon sorcier; moi-même j'avais peur de tout cela. C'est qu'en effet, tout cela, c'est l'affreuse vérité; c'est qu'en effet, cet avenir

terrible sera ici demain ; c'est qu'en effet, les faubourgs murmurent déjà ces menaces ; c'est que partout en France, en Europe, dans le monde, ils murmurent ces deux noms d'Orléans et de Mirabeau, les deux écueils où viendra se briser cette monarchie de neuf siècles, dont les éclats dispersés au loin ébranleront toutes les monarchies de l'univers !

— Des deux noms dont vous parlez, lui dis-je, d'Orléans et Mirabeau, un seul a été prononcé cette nuit. Un nom sonore, sur ma parole, d'une physionomie dangereuse et redoutable, d'un lamentable écho, et qui a retenti comme celui de Cromwell, Mirabeau, si je m'en souviens : ce nom seul a glacé les âmes. Quant au premier prince du sang, votre sorcier n'en a pas parlé.

— Le sorcier, dites-vous, n'a pas parlé du duc d'Orléans ?

— Pas un mot, repris-je.

— Quoi ! dit-il, pas un mot de cet élément de ruine dans la monarchie ! Pas un mot de ce serpent qui se glisse sous l'herbe, tortueux et rampant ennemi qui pompera le suc de la fleur ! Pas un mot de ce destructeur subalterne, de ce vil flatteur de populace qui s'est dégradé de ses propres mains, et qui se glisse dans la foule comme un laquais sans galon, chargé d'une lettre adul-

tère! Quoi! pas un mot de cet aride libertin, poltron même dans sa plus grande audace; de ce vil Anglais qui jette l'or anglais aux passions du peuple, qui les enflamme avec de l'or, qui calomnie, qui attaque, qui empoisonne, qui poignarde avec de l'or; de tant de dangers réunis autour de ce pauvre ambitieux, pas un mot, je vous prie? Ah! mon sorcier! mon sorcier! vous m'avez cruellement trompé! vous avez passé sous silence la moitié de votre leçon; vous avez compromis Mirabeau, qui vous méprise; vous avez protégé d'Orléans, qui vous paye. Oh! insensé! insensé que je suis, de vouloir lutter contre le destin et le crime à la fois! Insensé de m'inquiéter de cette pauvre reine, qui est là-bas bien tranquille, et qui ne conçoit pas un mot des avertissements que je lui envoyais! Malheureuse! »

Ainsi il parla longtemps, exalté, furieux, sans larmes; puis reprenant son sang-froid, il se tourna de mon côté : « Oui, me dit-il, vous avez raison, mon gentilhomme, la trahison de mon sorcier me couvre de honte; cette trahison fait de moi un misérable jongleur. Ce nom fatal d'Orléans oublié cette nuit, la leçon de cette nuit que je voulais faire si utile n'est plus qu'une farce; ce n'est plus qu'un jeu coupable. Misérable nuit! Indigne jonglerie dont la honte me monte au

front! En effet, qu'auront-ils compris à tout cela, ces seigneurs et ces femmes, quand ils n'auront pas entendu ce nom cruel, ce nom infamant d'Orléans? Double stupidité et double injustice, dont je suis le complice sans le vouloir! Accuser Mirabeau tout seul, et ne pas la faire trembler au nom du traître qui la perdra le premier, cette femme si malheureuse! Misérable imposteur! qui joue à la fois deux impostures, dont le silence même est une imposture! Misérable! vendu, lui aussi, vendu le jour même où je l'achète! Je reconnais là l'or des Anglais! Mais finissons des plaintes vaines : j'ai assez combattu, je pense, pour la sauver. Je vous crois à présent, Monsieur : j'ai eu tort, mais en vérité, je vous le dis à l'avance, c'est une femme perdue irrévocablement, perdue sans retour et sans espoir.

— Pourquoi perdue? et pourquoi sans espoir, lui demandai-je.

— Oh! reprit-il, vous ne comprenez pas ces choses; elles sont sous votre regard et vous ne les voyez pas. Si vous vouliez en avoir quelques salutaires explications, il faudrait savoir auparavant si nous pourrions compter sur vous?

— Je ne puis rien vous dire à ce sujet, répondis-je; j'ignore quelle conspiration vous menez et de quels dangers la reine est menacée; mais je

veux avant tout me souvenir que je suis étranger, que j'ai peu d'intelligence du temps présent, que je suis Allemand, et qu'en cette qualité il m'est défendu, plus qu'à tout autre étranger, de me mêler aux intrigues de la Cour ou du peuple : car je comprends bien qu'ici l'intrigue est double, quoique je sois en peine de comprendre comment vous vous trouvez dans l'intrigue double, vous, Monsieur ; comment je vous ai vu à la fois dans le club du *Trompette blessé* un des chefs, et comment je vous retrouve dans les jardins de Versailles estimé et connu du fou de la reine. Évidemment, vous jouez deux jeux, Monsieur : vous êtes un traître là ou là. De deux trahisons, ou vous trahissez la reine, ou vous trahissez le parti du peuple, auquel vous appartenez ostensiblement : il faut choisir. » Disant ces mots, je regardais mon compagnon fixement ; il ne changea pas de couleur et me dit :

« Oui, j'appartiens au peuple, je suis du peuple ; je veux, moi aussi, le perdre, ce trône qui se perd ; ce n'est pas de ce projet-là que je vous parle. Vous n'êtes pas digne de travailler à la liberté française, vous, esclave en Autriche. La liberté française ne voudrait pas de vos services, lors même que vous les lui offririez ; aussi n'est-ce pas de cela qu'il s'agit, aussi n'est-ce pas de

cela que je vous parle. Ne vous inquiétez donc pas de nos projets à nous ; laissez le tribun à ses propres forces : je n'ai que trop la puissance de détruire ce que je veux détruire ; mais j'ai besoin de tous les appuis, et du vôtre peut-être, pour sauver la fille de vos rois, votre archiduchesse à vous, Marie-Antoinette : comprenez-vous à présent ?

— Sauver la reine, et briser le trône ! mais je ne comprends pas cela, répondis-je.

— Eh ! s'écria-t-il, qui vous parle de la reine ? Vous ai-je dit un mot de la reine ? que me fait la reine à moi ? Je vous parle et je vous ai parlé, uniquement parlé, de Marie-Antoinette ; je vous parle de la femme jeune et belle, si pleine de grâce et d'innocence, si malheureuse, si voisine de l'abîme, si calomniée, pauvre femme ! C'est de la femme que je vous parle, entendez-vous ? Qui vous a jamais parlé de la reine ? A présent, comprenez-vous comment je suis double sans trahison ; comment je puis perdre le trône et sauver Marie-Antoinette sans être infidèle à ma mission ; comment, en un mot, tout Français que je suis, je puis avoir besoin de vous, prince de l'empire et Allemand ?

— Je comprends tout cela, hélas ! mais si c'est un grand malheur pour vous d'hésiter comme

vous faites entre deux passions qui se combattent l'une l'autre, vous devez bien comprendre que c'est un plus grand malheur pour moi, Monsieur, d'être venu en France dans ce temps de discorde, ignorant comme je suis, avide de plaisir et d'amour. Ainsi donc, parce que votre passion a besoin de mes services, il faut pour sauver la reine que je serve votre passion comme si c'était la mienne ! Il faut que j'immole mes passions aux vôtres ! Il faut que je fasse par vertu ce que vous faites par égoïsme ! Ainsi, pour vous, tous les plaisirs de l'amour et de la haine ; pour moi, toutes les inquiétudes du dévouement ; pour moi, plus de jeunesse ; pour moi, plus de bonheur ; il va falloir que je conspire avec vous contre vous-même, que je vous aide à sauver Marie-Antoinette des débris du trône que vous allez renverser ; il faut que je répare les crimes que vous méditez. Je dois me laisser aller à vous, je dois vous obéir en aveugle si je veux sauver la sœur de notre empereur ; et à vous je n'ai le droit de rien demander si je ne veux point partager vos projets parricides contre la reine de France ! Connaissez-vous de position plus équivoque, plus malheureuse et plus nulle ? N'importe, il s'agit de porter secours à cette belle princesse : j'accepte la mission, je me dévoue entièrement.

Je veux veiller sur elle, moi aussi. Usez donc de moi à volonté ; seulement, tenez-vous pour averti que, non-seulement je veux sauver la femme, moi, mais encore la reine, si je puis.

— Prenez garde, reprit-il, prenez garde, de perdre en même temps la reine et la femme par trop de bonne volonté et de précipitation ; le danger est grand.

— Je n'ai pas vu encore le danger dont vous me parlez, répondis-je ; et, à vous dire vrai, je n'y crois pas. Je vais donc l'étudier avec soin, pour être prêt au premier mot. »

Notre conversation finit là, conversation fort incomplète et fort obscure, dans laquelle je me voyais chargé d'une grande responsabilité, tout ignorant que j'étais des choses et des hommes de ce temps-là. J'étais malheureux de l'obscurité dans laquelle je marchais ; j'étais malheureux de me savoir devenu nécessaire à quelqu'un dans ce pays si nouveau pour moi. Ainsi donc, me voilà enchaîné par le devoir ; plus de Paris pour moi, plus de longues promenades, plus d'observations sans fin dans ces mœurs étranges ; cette fois ma vie a un but, un but arrêté ; or, c'était justement là ce que je voulais éviter : autant valait l'ambition !

Sans doute mon compagnon comprit ma pensée :

« Cependant, me dit-il, ne changez rien à votre genre de vie, livrez-vous à vos penchants de jeune homme et à votre rêverie allemande. Allez au bal si vous aimez le bal; faites l'amour si vous aimez l'amour, seulement brusquez-le comme il veut être brusqué aujourd'hui; gardez-vous de le prendre au sérieux, faites-en l'affaire d'un jour. La société où nous sommes se hâte de s'amuser : faites comme elle, hâtez-vous. Vous verrez bien vous-même quand il sera temps de renvoyer votre maîtresse à son père ou à son époux; quand il sera temps de quitter le bal, de jeter le masque, de dépouiller votre domino rose, de reprendre votre épée à la porte, et de redevenir un homme! »

Nous étions arrivés à Paris.

CHAPITRE XXX.

LE BAL MASQUÉ.

> Prends garde! tu risques d'être Vénitien.
>
> St-M.

En effet, il y avait bal encore à l'Opéra le lendemain. Ce fut le dernier bal auquel assista ce Paris en révolution. Depuis ce temps je ne crois pas que ces fêtes nocturnes, à l'usage de la cour, se soient renouvelées. Il faut pour ces fêtes trop d'or, d'oisiveté et de corruption. D'ailleurs, à l'époque dont je parle, au plus fort des enivrantes solennités du carnaval, le bal à l'Opéra, c'était le seul moment d'égalité qui fût en France. Singulière façon de réunir tous les extrêmes, de combler toutes les distances! Il est nuit, les bougies étincellent, la vaste salle est jonchée de fleurs, l'orchestre chante, tout est prêt! Ruez-vous dans ce bal, peuple; arrivez à la

suite du peuple, grands seigneurs, comédiens, grandes dames, courtisanes, princesses et danseuses, escrocs et princes du sang, étrangers, gens d'église; il est temps, venez, dépouillez vos titres, oubliez votre rang dans ce monde, passez au niveau; Mlle Guimard, si vous voulez, sera la reine de cette nuit de volupté, Vestris ou Gardel en seront les rois. A ces maîtres, despotes souverains de ce monde nocturne, apportez en tribut vos trésors et vos femmes! Et cependant toute la ville passe dans ce bal! et le genre humain se roule dans le chaos! Tout se confond, les soupirs, les remords, les trahisons, les voluptés. Et cela se presse et se mêle dans tous les sens; et, comme il est convenu que là il ne peut y avoir que des grands seigneurs et des filles de joie, les deux pouvoirs de l'époque, vous voyez dans ce bal se glisser sourdement les puissances naissantes sorties du sein du peuple, irrégulières puissances qui bientôt remplaceront toutes les autres; elles se cachent encore dans la foule des grands. Elles observent, elles étudient, elles partagent cette immorale nuit. Qu'elle est belle, la débauche dans la nuit! Qu'il y a de poésie dans cette prostitution des corps et des âmes, quand la pensée se tait, quand tout se déguise et s'avilit à plaisir, quand le cordon bleu se cache sous l'habit d'Arlequin,

quand le prêtre vient en Gilles, dansant, comme David, la danse aux gestes obscènes; quand la grande dame étale sa gorge comme une prostituée, quand la prostituée jette aux vents parfumés les paroles de son dictionnaire! Il y a là quelques heures de délire comme dans une nuit de Pétrone. Alors monte au cœur la vapeur des femmes assemblées, le murmure des voix qui s'appellent, le bruit des mains qui se cherchent. Il y a des éclats terribles, des silences terribles. On se remue en silence, on s'agite en silence. Voyez! partout l'égalité a passé son joug, l'humanité est rabaissée de trois pieds. A cette heure, plus de nom pour personne, plus de moi humain qui ose se révéler : l'existence sociale est un mensonge. A cette heure, point de honte au front, point de remords au cœur, point de frein au langage, la nudité même des corps n'effraye pas. On se croirait dans les temples de l'antiquité, où venait la vierge grecque se prostituer aux autels de la déesse. Oui, réellement, nous assistons aux fêtes de l'amour physique, aux sacrifices de la Vénus impudique, nous renouvelons l'histoire de la polygamie de tous les temps. Ce bal de l'Opéra faisait sur moi l'effet d'un rêve. C'était pour moi une si bizarre nouveauté ! Jamais en effet bruits si étranges n'avaient frappé mon oreille, jamais plus vifs désirs de vo-

lupté n'avaient pénétré jusqu'à mon âme : j'étais fou; je cherchais à qui parler dans cette foule, mais cette foule était un rendez-vous général où tout était décidé à l'avance, où chacun se rencontrait à coup sûr, et jamais on ne fut plus seul que j'étais seul. A cette heure, en ce lieu, la dernière des courtisanes doublait de valeur, la prostituée elle-même se faisait grande dame, et puis, parliez-vous à une femme inconnue, vous couriez le risque d'aller sur les brisées d'un évêque ou d'un prince du sang, triste sujet de disgrâce pour le lendemain.

Souvent dans ces bruits divers un frémissement nouveau se faisait entendre : alors, avertie par je ne sais quel instinct, la foule se précipitait dans les loges ou montait sur les banquettes, une haie de curieux se formait subitement; dans cette haie passaient de nouveaux arrivants couverts du masque : On se disait tout bas : « C'est Monseigneur! c'est le duc d'Orléans ! c'est la reine ! » A quoi devinait-on ces grands personnages ? je l'ignore. Peut-être n'était-ce encore qu'un mensonge de plus, et celle qu'on saluait pour la reine n'était-elle qu'une danseuse de l'Opéra.

Revenu de ma première surprise, je m'ennuyais, quand tout à coup la foule s'écria : « Voilà M. de Mirabeau ! » A ce grand nom, je me retourne : je

vois un gentilhomme de bonne mine, à l'air déterminé, d'un embonpoint énorme, fier, et se faisant place brusquement, en homme qui ne craint rien. Ce hardi gentilhomme était évidemment plongé dans une ivresse joviale; il arrivait à ce bal poussé par l'amour; il cherchait je ne sais quelle femme qu'il appelait à haute voix, apostrophant de côté et d'autre ses amis et ses ennemis, tendant la main à tous les mousquetaires de sa connaissance, véritable mauvais sujet de caserne, gourmand et enluminé : jamais je ne me serais figuré ainsi l'éloquent tribun dont le nom était devenu comme le signal d'une ère nouvelle pour les peuples à venir !

J'étais donc à examiner cet homme, me demandant à moi-même d'où lui venait, sous cette épaisse enveloppe, tant de renom et de pouvoir, et en quel lieu se tenait cette âme si redoutée, quand je me sentis légèrement frapper sur l'épaule : je me retournai, et, à ma grande surprise, je reconnus Gabriel Honoré ! le même que j'avais vu pour la première fois au *Trompette blessé*.

Gabriel Honoré était habillé cette fois avec beaucoup de goût et de richesse; sa physionomie était imposante, son sourire était fin et moqueur. Cet homme avait toutes les physionomies comme il avait tous les styles. Cependant, même au milieu

de cette foule délirante, et tout occupé qu'il était lui-même à partager l'enivrement public, on voyait bien que, si c'était un homme de plaisir, c'était avant tout un homme d'affaires. « Qui regardez-vous donc avec tant d'attention, Monsieur? me dit-il avec un sourire très-amical.

— On vient de me montrer, lui dis-je, le fameux comte de Mirabeau, et je vous avoue que sa personne ne répond en rien à l'idée que je m'en étais faite. Voyez-le, je vous prie : comme son regard est insolent, comme son geste est hardi, comme il cherche querelle à tout le monde! Soyez sûr que la soirée ne se passera pas sans qu'il ait tiré l'épée ou enlevé la femme de son voisin. A vous dire vrai, la vue de Mirabeau dérange grandement l'idée que je m'en étais faite : ce n'était pas ainsi que je me figurais ce noble aventurier, dont l'histoire est si pleine de mystères et d'intrigues, et que j'aime malgré moi, tout scélérat qu'on me l'a fait.

— Sérieusement, vous aimez le comte de Mirabeau? me dit Gabriel Honoré?

— J'aime le comte de Mirabeau, Monsieur, parce qu'avec tant de défauts, c'est un homme d'un cœur excellent, chose rare dans les hommes de cette époque, qui surtout manquent de cœur. J'aime le comte, parce qu'après tant de malheurs

inouïs et tant de persécutions injustes, il a conservé l'égalité de son âme; enfin, Monsieur, je l'aime parce que j'espère en lui seul, parce que, né comme il est, il ne voudra pas livrer la monarchie en pâture à la populace, et qu'il se vengera des torts du monarque en pardonnant. Cependant, je vous avoue que depuis que je l'ai vu, il m'a gâté singulièrement l'image que je m'en faisais.

— Bon! reprit-il, vous verrez que vous aurez fait de Mirabeau une espèce de prince allemand, bien flegmatique, bien correct, bien sage, tout occupé du soin de sa dignité. Que vous êtes heureux de ne pas connaître les hommes mieux que cela! »

Tout à coup il s'interrompit : « Voulez-vous souper avec le comte de Mirabeau ce soir, avec des filles et des grands seigneurs? »

Et, voyant que je m'étonnais :

« Oui, reprit-il, avec des filles et des grands seigneurs; je dis les plus grands noms et les plus révérés : le marquis de Fénelon, par exemple, le prince de Monaco, le prince de Bauffremont, le prince de Montbarrey, le duc de Fitz-James, Mlles Guimard, Adeline, Mlle Luzy, Mlle Arnoult. Nous y joindrons, si vous voulez, quelques bouffons de renom, des gens de lettre, La Harpe, Laclos, Chamfort, et, si nous pouvons l'avoir, Restif de La Bretonne, ce rustre en haillons. Vous

verrez, c'est une bonne chose qu'une débauche bien faite; vous pouvez vous fier à moi là-dessus, je m'y entends. »

Disant ces mots, il me donna rendez-vous à la fin du bal, sous la loge de la reine.

« Séparons-nous, dit-il; je ne suis pas venu ici pour causer avec vous. Cherchez fortune dans le bal, soyez pressant, brusquez les aventures, et oubliez, s'il se peut, votre sagesse d'Allemand. »

CHAPITRE XXXI.

LE COIN DE LA REINE.

Rossini chante court.

Feuilleton de 1810.

Disant cela, Gabriel Honoré se perdit dans la foule. Sans doute il ne fut pas longtemps à trouver la compagnie qu'il cherchait. Il était homme habile et expert en aventures de ce genre; il connaissait toute cette foule comme si elle n'eût pas été sous le masque. Inépuisable en galants propos, en vifs sarcasmes, il était l'âme de tout ce bruit : c'était l'homme populaire; il jetait à pleines mains le mouvement, le rire, la pensée; il était le centre de cette joie sans frein; il était le maître de ce tumulte : on eût dit que la fête se donnait pour lui seul.

Singulier privilége de cette supériorité qui ne l'abandonnait jamais!

Pour moi, quand la première illusion fut passée, je revins à mes habitudes rêveuses et tristes. Ces plaisirs, où je trouvais si peu ma part, me parurent bientôt fades; cet amour banal, dont je n'avais ni le secret ni le langage, me trouva timide : je me retirai à l'écart, loin de ces intrigues croisées où je ne pouvais être qu'un embarras. En attendant que vînt l'heure d'Honoré, je fus m'asseoir au lieu de son rendez-vous, sous la loge de la reine, à cette même place où déjà s'était opérée une révolution.

Révolution innocente cette fois, révolution toute en faveur de l'art, quand la jeune Marie-Antoinette, dauphine alors sous un roi usé, jeune et chaste princesse sous une courtisane presque couronnée, la consolation et l'espoir de tout un peuple affligé par le hideux spectacle d'une royauté avilie par la débauche, vint un soir à l'Opéra, tenant par la main le révolutionnaire Gluck : Gluck, le Mirabeau de la musique en France, celui qui donna à la France *Armide*, *Alceste*, *Orphée* et les deux *Iphigénies*. Digne de l'*Iphigénie* de Racine, l'*Iphigénie* de Gluck, c'était toute une révolution, c'était un des premiers bienfaits de la dauphine. La première, elle donna le signal du progrès musical; elle soutint les novateurs dans leurs essais les plus hardis. Autour d'elle se réunit

alors tout ce qui en France avait de l'intelligence dans l'âme et de la passion dans le cœur. Sous les yeux de Marie-Antoinette, et parce qu'elle applaudissait Gluck jusqu'à l'admiration, on applaudit Gluck jusqu'au duel. La révolution musicale s'accomplit avec des transports de joie, comme toutes les révolutions s'accomplissent; la révolution triompha comme toutes les révolutions triomphent, par la force jointe à la conviction; l'art, poussé en avant, marcha en avant, aux grands transports de Marie-Antoinette, qui, la première en France, avait protégé le vieux Gluck.

A présent, me disais-je à moi-même, que sont devenues ces disputes animées, le soir, quand le lustre étincelle, quand le roi et la reine sont à leur loge, quand Gluck et Piccini sont en présence, quand les dieux et les déesses de l'Olympe descendent du ciel, quand l'harmonie céleste emporte toutes les âmes, quand on crie dans la salle: *Vive Gluck! vive la reine!* quand J. J. Rousseau s'en vient, la barbe mal faite, et cynique tremblant et honteux, assister à son triomphe? que sont devenues toutes ces illusions d'artistes? où s'en va le nouveau monde musical dont Marie-Antoinette fut le Christophe Colomb? Hélas! le vieux Gluck est mort à Vienne, en priant pour la reine de France, sa protectrice et son élève;

J. J. Rousseau le musicien est mort philosophe ; la révolution faite pour les arts, et qui leur est si favorable, a passé de l'art à la politique : elle dédaigne le théâtre, elle en veut aux rois à présent.

Ainsi, toujours préoccupé du passé ou de l'avenir, toujours loin, bien loin du présent, je m'inquiétais tout à mon aise. Je serais resté à la même place toute la nuit, et préoccupé des mêmes pensées, si je n'avais pas été interrompu dans ma rêverie par une aventure étrange, à laquelle je n'avais nul droit de m'attendre. Cette aventure a décidé de ma vie. Quand elle m'arriva, ce soir-là, élégamment parfumée, entourée de mystère, timidement voilée, pleine d'esprit et de grâce, je m'estimai le plus heureux des hommes. Imprévoyant que j'étais pour moi-même, moi si prévoyant pour les autres, je m'abandonnai en aveugle à cette piquante rencontre, qui devait être suivie de tant de chagrins cuisants ! Un instant je me crus l'égal de tous ces frivoles jeunes gens qui m'entouraient; je m'estimai presque aussi haut qu'un Parisien : j'étais un homme à bonnes fortunes, moi aussi !

Mais, hélas ! on ne force jamais sa nature. A l'époque dont je parle surtout, les nations étaient fortement tranchées ; elles n'avaient point passé à travers ces guerres sanglantes qui lient si fort

les peuples entre eux en les forçant à s'estimer. Quand je vins à Paris, un homme n'était médiocrement ni Allemand, ni Français, ni petit-maître, ni philosophe. Si mon aventure du bal fut une aventure toute parisienne, les suites en furent tout allemandes. Mais Gabriel Honoré m'a donné rendez-vous à deux heures du matin ; il m'attend : je vais le rejoindre : un plaisir ne vient pas seul, tous les bonheurs se donnent la main. Mon aventure de la soirée m'a mis en goût; je vous la raconterai, mon cher lecteur, une autre fois.

CHAPITRE XXXII.

LA PETITE MAISON.

> Donne-moi mon manteau de couleur de muraille.
>
> RICHELIEU.

A l'heure marquée je retrouvai mon ami Gabriel. Malgré ma bonne fortune, j'étais encore arrivé le premier au rendez-vous; rien n'avait pu me retenir et me faire oublier l'heure, à moi novice! Tout au rebours, Gabriel Honoré se livrait avec la fougue et l'emportement d'un amoureux consommé à ces transports d'une nuit de folie. Il oubliait tout dans le plaisir. Si même je le retrouvai à l'heure indiquée, ce fut encore une suite de ma belle étoile de cette nuit. Quand je le revis, il n'était pas seul; il donnait le bras à une jolie femme brune, à l'œil vif, aux lèvres rebondies, au teint coloré : c'était sa conquête de l'heure passée ou son triom-

phe de la veille. La jolie femme, élégante et svelte, avait ôté son masque sans attendre qu'elle fût sortie du bal; elle paraissait fière de son cavalier; elle le regardait de temps à autre avec un piquant sourire de bonheur. Il y avait dans ce sourire deux expressions de plaisir bien différentes : le plaisir d'une trahison d'abord, l'amour heureux ne venait qu'ensuite.

« Il est temps de partir, dit Honoré; votre mari ne vous attend plus à cette heure, Clary. Donnez-moi donc la nuit tout entière, mon bel ange; nous arrangerons tout cela après-demain. »

Clary répondit par un sourire, et nous allâmes souper tous les trois, remettant son mari au lendemain.

Le souper était dressé dans une petite maison du faubourg. La maison était de peu d'apparence, mais, quant à l'intérieur, il eût été difficile de trouver des appartements d'un luxe plus galant et plus recherché. La maison était entourée de silence, tous les volets étaient fermés avec soin : on redoutait le soleil autant que le bruit dans ces voluptueuses demeures. Quand j'entrai dans le salon, je fus ébloui. A peine sorti de ce bal où tous les visages étaient masqués, où mille femmes sans formes circulent sans mot dire, comme des ombres, je me trouvais tout à coup face à face de

femmes demi-nues, riantes et faciles convives, sans gêne et sans façon, préparées à tout entendre, prêtes à tout dire; leurs robes de gaze étaient décolletées et paraissaient à peine tenir sur leurs épaules : c'étaient des vêtements si légers qu'un souffle les eût soulevés; le col de ces femmes était chargé de diamants, des fleurs paraient leur corsage : cependant, malgré les plus séduisants apprêts de la coquetterie la plus recherchée, il s'en fallait de beaucoup que toutes fussent belles. Au contraire, c'étaient des beautés assez médiocres, elles étaient maigres pour la plupart, elles avaient de grands cous, de longs corps, elles étaient pâles ou très-brunes, mais tout l'ensemble était relevé par un maintien si lascif, par un coup d'œil si naturellement étudié, par des poses si agréables, des noms si fameux en fait de galanterie; il y avait autour de ces femmes tant de petits boudoirs, bleus, roses, blanc-pâle, éclairés à demi par des lampes d'albâtre; d'autre part, les hommes étaient si beaux et si bien faits, de si élégantes manières et d'un ton si exquis, que la société, en général, y gagnait beaucoup; d'ailleurs l'abandon est un si grand charme, il y a tant de séduction dans un piquant laisser-aller, qu'on était séduit malgré sa raison, malgré son cœur. Le plus laid visage avait son attrait dans cette réunion, car

c'était à coup sûr le visage d'une comédienne fameuse ou d'une danseuse célèbre. Ajoutez que je sortais de l'enivrement du bal, des sons du bal, de la vapeur du bal; que le hasard m'avait comblé de ses faveurs les plus inespérées, et que j'avais encore l'œil humide de bonheur, les mains tremblantes de volupté, volupté incomplète, indicible, inouïe, et que je ne m'expliquais pas.

Les femmes de cette société perdue étaient peu habituées à étonner, à surprendre les sens : l'amour était devenu, à cette époque corrompue, une espèce de superfluité bourgeoise, un pis-aller de grand seigneur, dont un homme du monde eût rougi de s'occuper trop longtemps. La philosophie, dans cette société vieillie, avait remplacé l'amour : c'est plus facile à faire. On traitait même la philosophie comme l'amour : on la poussait jusqu'au libertinage. Les amoureux ou les penseurs avaient beau faire, la prostitution était un abîme commun où ils couraient tous. Ainsi se conduisent les époques qui n'ont plus de frein : la licence est leur unique souveraine! Pour moi, ce monde tout nu, cette nudité de haut en bas, pensée toute nue, parole nue, souvenirs sans voile, tout cela m'étonna. Au premier abord je ne pus cacher mon trouble; mon trouble fut remarqué, et, chose étrange! il ne nuisit pas à ma présentation.

Au contraire, la première impression me fut favorable. Les hommes, me voyant ému, me regardèrent avec envie; les femmes m'accueillirent comme une nouvelle espèce de Chérubin. Mon mentor, qui avait l'air d'être chez lui, me présenta comme un homme qui méritait d'être accueilli, comme un gentilhomme de bonne maison: car, chez ces femmes et dans ce temps d'égalité, il fallait être gentilhomme pour être bien reçu.

On se mit à table : peu de convives se choisirent, les autres se placèrent au hasard. On mangeait peu alors, mais en revanche on parlait beaucoup. C'était chose singulière pour un Allemand de voir avec quelle furie s'agitait la conversation française. Elle allait çà et là, vagabonde, souple, brillante et folle comme la flamme d'un punch; elle était sans respect et sans peur pour personne; elle était sans décence et sans pudeur; elle était tour à tour grave jusqu'à l'ennui ou jusqu'à l'emportement, spirituelle jusqu'à la fureur. La conversation en moins d'une heure était tour à tour amoureuse et libertine, philosophique et incrédule, politique et révolutionnaire : c'était un flux de paroles sans frein, sans logique, sans but, mais non pas sans chaleur, sans grâce et sans intérêt. Pauvre société perdue! je connais à présent d'où lui venait cette abondance de paroles. Les sociétés,

comme les individus, ont la conscience de leur mort quand leur fin est prochaine. Alors le temps est court : on se hâte de se dire tout ce qu'on a sur le cœur et dans l'âme : ses doutes et ses croyances, ses bonheurs et ses revers, ses inquiétudes et ses souvenirs, ses terreurs et ses espérances. Or qui jamais eut à se raconter plus de folies, plus de misères, plus de doutes, plus de tentatives hardies, plus d'événements étranges, plus de passions misérables, plus de tentations inouïes, que la société de 89? J'imagine que si la terreur ne l'eût pas réduit au silence le plus absolu, ce royaume déchaîné et frivole, si cette société futile avait encore eu trente ans à parler hautement et librement, au bout de ces trente ans elle n'aurait pas eu encore tout dit.

J'avoue qu'au premier abord ce souper français me parut une chose assez mesquine. J'eus quelque peine à me faire à cette conversation légère, toute en bons mots, en petites phrases, en compliments galants, en dissertations bouffonnes, en propos sans suite. Le repas se sentait du marivaudage de la conversation : c'étaient des mets vagues, sucrés, sans substance et sans saveur; les porcelaines étaient bizarrement peintes, les cristaux étaient taillés en facettes, les peintures représentaient des bergères en guirlandes de roses, une tabatière à la

main, conduisant des moutons poudrés dans des champs semés de violettes et de lis; on sentait partout le musc et l'ambre; il n'y avait de franc et de pur que le vin, qui était exquis et qui coulait à longs flots. Involontairement je pensais à nos gros soupers allemands, et je m'étonnais surtout qu'au milieu de toutes ces voluptés de la nuit, à côté de ces femmes demi-nues, dans cette atmosphère nerveuse et parfumée, il fût si peu question de femmes : car moi, à présent, depuis ce bal, je ne pensais qu'aux femmes; j'aimais ce monde de corruption, j'étais avide d'amour.

J'étais placé à table entre deux femmes d'un certain âge qui m'accablaient de petites questions : si l'on portait encore des paniers en Allemagne, si l'empereur m'avait jamais parlé de Mlle Campan, et autres questions de la même force. Ces femmes avaient dû devenir belles en vieillissant, comme c'est le privilége de beaucoup de femmes en France : à mesure que vient l'âge, leur visage gagne de l'embonpoint, leur taille se forme, leurs mains blanchissent, leurs doigts allongés s'arrondissent mollement, leur esprit, plus à l'aise, devient plus facile et plus enjoué. Rien n'est dangereux pour un jeune hommequi débute comme les femmes de second printemps : elles réunissent à la fois l'éclat de la jeunesse et le calme de l'âge

mûr; à la fois jeunes filles et jeunes veuves, maîtresses en tout, habiles à choisir, se décidant promptement, allant droit à leur but, estimant la réputation à sa juste valeur, et au demeurant, à mérite égal avec les autres femmes, n'ayant besoin que d'une moitié de réputation, voilà les femmes qui constamment en France ont fait les mœurs, la réputation et la politique. Ce sont les vieilles femmes qui ont fait l'amour, la poésie, tous les plaisirs de ce grand royaume. Reste à savoir à présent comment, en acceptant une origine si grave, vous expliquerez la facilité de cet amour, de cette poésie, de ces mœurs et de ces plaisirs.

Mes deux voisines de droite et de gauche, m'ayant bien questionné, se mirent à me répondre à leur tour sans attendre mes questions. Je ne pourrais vous dire toutes les anecdotes qui se passaient entre elles deux. Je me souviens seulement que c'étaient de charmantes choses, fines, déliées, quelquefois gazées quand la chose n'avait pas besoin de voiles. Il fallait avoir étudié à fond la langue française pour comprendre, même confusément comme je le comprenais, ce phosphorique langage qui s'anime, qui petille, qui saute, qui tourbillonne, qui fait le mort, qui se glisse entre deux lèvres entr'ouvertes comme un serpent dans les fleurs, qui toujours et à coup sûr finit

par vous fatiguer, par vous donner un croc-en-jambe et vous jeter par terre haletant, trop heureux si une fois par terre il vous laisse en repos.

Dans la conversation, le mouchoir d'une de mes voisines vint à tomber. Un gentilhomme français se fût précipité hors de sa chaise pour le ramasser : moi, Allemand, je n'y pris garde; ce fut un laquais qui releva le beau mouchoir.

Ma voisine me regarda en souriant :

« Votre empereur Joseph II était plus galant que vous, Monsieur, il a ramassé la jarretière de Mme du Barry.

— Et on ne dit pas, reprit mon autre voisine, qu'il ne l'ait pas remise à sa place, cette jarretière si souvent détachée par un roi ? »

Ici Chamfort prit la parole. Chamfort était un petit homme sec et vif, à l'air caustique, au sourire malin; son visage était pâle, son œil était noir; l'esprit dominait dans toute sa personne, ce qui n'empêchait pas Chamfort de se passionner quelquefois, et alors il était vraiment éloquent.

« Et quand même, s'écria Chamfort, l'empereur Joseph II aurait remis à sa place la jarretière de Mme du Barry, il en avait le droit, puisqu'il l'avait ramassée. Vous êtes de grands philosophes, Messieurs; mais qui de vous ramasserait aujourd'hui la jarretière de la comtesse ? Frivoles et in-

grats que nous sommes! Hier, sous le char de cette femme; hier, à genoux ventre à terre, non pas devant elle seulement, mais devant le frère de son mari; hier, la suivant du regard et de l'âme, la rêvant dans nos rêves, courant après un signe de sa tête, flattant son Noir : aujourd'hui nous crions *à la prostituée! à l'infâme!* nous lui jetons la pierre, à la jolie maîtresse du vieux monarque. Messieurs, Messieurs, s'il y a des infâmes en ceci, c'est nous qui sommes les infâmes! Messieurs, il y a en cela moins de vertu que vous ne croyez. Votre vertu à l'aspect de Mme du Barry a reçu, au reste, deux soufflets sanglants dont vous ne pouvez demander raison à personne. L'empereur Joseph II vient en France et va voir la comtesse; non-seulement l'empereur Joseph, mais notre reine elle-même, elle a salué la comtesse. Certainement personne ici ne s'estime plus haut qu'il n'estime la reine. Eh bien, la reine a été bonne pour Mme du Barry; la reine s'est souvenue qu'étant dauphine, elle s'était assise à la même table de cette femme. Un soir, aux fêtes de la reine, s'étaient introduites deux personnes qui n'étaient pas invitées, le cardinal de Rohan et la prostituée du Barry : la reine fit chasser le cardinal par son portier, mais elle donna ordre qu'on laissât en paix cette femme voilée qui se tenait

cachée là-bas sous l'ombre des arbres, assistant de loin à ces fêtes dont elle avait été la reine, dans ce palais de Versailles où elle avait commandé, sous ces bosquets où chaque rosier avait pour elle un souvenir, où à chaque banc de gazon elle avait vu le roi à ses pieds. »

Puis Chamfort, emporté par son sujet, poursuivait son idée comme s'il eût été seul.

« Oui, sans doute, cela est touchant de voir cette pauvre ombre sans courtisans, sans flatteurs, sans gardes à sa porte, sans monarque à ses pieds, errante autour du même palais où elle entrait les deux battants ouverts. C'est pitié de la voir insultée par les dédains des mêmes hommes qui sollicitaient ses faveurs comme la passion sollicite. Il faut qu'un empereur philosophe et une reine sans tache viennent nous donner à nous des leçons de bon goût. Étrange chose ! que des Français reçoivent des leçons de galanterie d'un prince et d'une princesse d'Allemagne !

« Je ne vous en fais pas mes compliments, Messieurs !

« Messieurs, en ceci la prostituée elle-même nous fait honte : elle nous méprise. Veuve d'un roi, elle n'a laissé tomber sa jarretière qu'une fois, et c'est encore un roi qui la ramasse. Si l'empereur Joseph n'eût pas été derrière elle en

ce moment, pas un de nous n'eût ramassé cette jarretière ; la comtesse eût dédaigné de la reprendre de nos mains, son laquais l'aurait relevée. Donc, nous aurons beau faire tous, cette prostituée, n'eût-elle pas été protégée par la reine et par son frère, nous ne pourrons jamais la mépriser. Quelque chose nous dit que des deux amants, l'un roi de France, roi souverain, l'autre fille de joie dans un mauvais lieu, l'obligé, c'est le roi. L'obligé, c'est le roi qui dépouille la fille de ses haillons, de sa chaussure trouée, qui la peigne, qui la parfume, qui la plonge dans un bain de lait, qui la fait comtesse, puis reine ; l'obligé, c'est le roi qui parvient à flétrir jusqu'à la prostitution, qui dépouille à son profit la prostitution de tout son charme, de tous ses hasards, de ses rares bonheurs, de ses rares amours ; c'est le roi qui, à force d'égoïsme, gâte même le métier de courtisane, ce misérable métier qui avait à subir un degré de plus d'infamie, la Cour, les flatteries de la Cour, les bassesses des ministres, le conseil à présider, les guerres au dehors, les vers rampants des poëtes, et les bassesses des philosophes au dedans ! A quel abaissement es-tu donc descendue, pauvre courtisane royale ? Qu'as-tu fait de ta fierté, noble comtesse ? Où est le temps heureux où tu choisissais tes amants dans la foule,

où tu les prenais au hasard, où tu te mettais à la fenêtre en jupon blanc, comme un chasseur à l'affût, en te disant : « Si je veux, chaque homme qui passe est à moi » ? Où est le temps, bonne fille, où l'amour ne durait que le temps qu'il te plaisait d'en avoir, où ta porte se fermait et s'ouvrait à tes heures, où tu pouvais chasser ton amant au premier instant de dégoût, avec l'assurance de ne plus le revoir ? Ah ! vraiment, tu étais reine alors ! vraiment, c'était alors ton bon temps de royauté ! vraiment, pauvre fille de joie, tu n'es devenue une prostituée que lorsque tu es tombée à la prostitution d'un prince ! Alors ton beau rôle est perdu. Le côté poétique de ta vie aventureuse disparaît tout à fait, tu n'es plus qu'une pauvre femme soumise aux caprices d'un vieux et monotone libertin. Toujours le même libertin et le même libertinage, pauvre fille, quel ennui ! Toujours dans tes bras le même vieillard usé qui seul se souvient de sa royauté pendant que toi tu l'oublies ! Toujours toi assise sur les genoux de cette royauté cagneuse, toi tremblante de peser trop à cette débile vieillesse, toi qui te plaisais à t'étaler sur ton voluptueux grabat, toi qui grimpais si légère sur tes amants si passionnés et si robustes, toi qui aimais tant à jurer, à crier, à te passionner à ton aise ! A présent il faut que

ta passion prenne un cours rétrograde, il faut que tu penses uniquement à la passion de ton vieux roi, il faut que tu t'oublies, toi si vivante, pour ne songer qu'à ce moribond ! Messieurs ! Messieurs ! concevez-vous de supplice pareil à celui de cette pauvre fille ? Imaginez-vous Voltaire devenu le valet de chambre de Fréron, ou J. J. Rousseau servant de secrétaire à M. de Baumont, et vous aurez à peine l'idée des douleurs de cette malheureuse femme. Jamais maîtresse de roi ne fut plus à plaindre que Mme du Barry. A ce jeu brillant et fastidieux de favorite, la plupart de ces femmes n'ont perdu que leur honneur ou celui de leur mari : Mme du Barry a perdu l'existence la plus difficile à perdre, elle a oublié les habitudes les plus difficiles à oublier, elle s'est sacrifiée plus que Mme de La Vallière : d'où je conclus que ce fut chose honorable à l'empereur Joseph II quand il se baissa pour ramasser la jarretière de cette dame; on a fait un ordre royal de chevalerie avec moins que cela.

« N'est-ce pas votre avis, à vous, cher Mirabeau ? » ajouta Chamfort.

A ce nom de Mirabeau, je sortis d'un doute qui m'obsédait depuis le commencement de la soirée. J'avais tenté vainement de donner un nom à mon guide, je ne trouvais pas de nom qui allât

à sa taille, à sa voix, à son esprit, à l'empressement et au respect dont il était entouré, à l'admiration que lui témoignaient les femmes ; il n'y avait que le nom de Mirabeau qui lui convînt. Or je croyais avoir déjà vu Mirabeau dans le gros homme qui m'avait apparu si emporté et si colère au milieu du bal. A la fin donc je voyais Mirabeau, je le voyais face à face, et, au fond de moi-même, je me sentis tout honteux de ne pas l'avoir deviné plus tôt.

Une fois que je sus le nom de mon étrange ami, je ne le perdis pas de vue un seul instant. Je ne pensai plus ni à mes voisines, ni aux propos interrompus qui se croisaient autour de moi ; il n'y eut plus pour moi que Mirabeau à cette table, je ne vis plus que lui seul : il était alors à l'extrémité de la table, il avait à ses côtés la jolie femme aux yeux noirs ; on voyait qu'il s'était mis à l'aise dans ce coin pour être seul, autant que possible, avec sa nouvelle maîtresse : il lui parlait, il lui souriait à chaque instant, il n'était occupé que d'elle, il l'entourait de prévenances, il lui servait à boire, buvant dans son verre le plus souvent ; puis il relevait ses cheveux avec complaisance, lui souriant d'une façon charmante, lui disant à demi-voix mille tendresses ; il était le seul qui s'occupât avec tant d'attention

et d'amour de sa voisine : aussi la jolie brune était-elle fort enviée.

En revanche, et comme pour faire contraste, se tenait à la gauche de Mirabeau une grande femme qui parlait peu et qui buvait beaucoup ; une large paire de moustaches relevées jusqu'aux sourcils coupait en deux le visage de cette femme. Elle était d'une gravité imperturbable. Je n'avais jamais vu de figure si extraordinaire. Quand Chamfort l'eut interpellé, Mirabeau se retourna comme s'il eût été réveillé en sursaut : « Parbleu ! dit-il à Chamfort, quand tu as de pareilles questions à faire, tu ferais aussi bien de les adresser à de plus savants que moi dans ces matières. Voici, par exemple, Mlle d'Éon, qui se connaît en filles de joie, et qui ne serait pas embarrassée de te répondre. » Puis, se tournant vers la femme aux moustaches : « Bonjour à vous, Madame et Monsieur. Te voilà donc encore parmi nous, intrépide cavalier ? Vous êtes donc de retour, Madame ? Où en sont tes exploits guerriers ? Où en sont vos exploits galants ? Sans doute, sur cette large poitrine les cicatrices ne manquent pas, non plus que dans ce tendre cœur. Inconcevable énigme, fille timide, homme intrépide, dis-moi donc qui tu es en effet, afin que je sache comment me conduire avec vous, ô ma reine ! avec toi, ô

brave chevalier! car, si je ne me trompe, ou j'ai pour vous une vive sympathie, Madame, ou bien je t'ai connu quelque part, chevalier! »

La dame, rejetant de côté une plume qui tombait sur sa joue et souriant d'une façon toute guerrière : « J'y allais quelquefois, en effet, monsieur le comte, et je vous y ai vu bien souvent.

— Mais où donc nous sommes-nous rencontrés, chevalier? dans quel mauvais lieu assez fétide, dans quel donjon assez noir, pour que nous nous y soyons trouvés en même temps tous les deux? Dis-moi, est-ce au fort de Joux, ou au donjon de Vincennes? est-ce dans les cachots de Pontarlier, ou chez les libraires de la Hollande? Si c'est en effet comme prisonnier que je vous ai connu, ô mon brave chevalier, et seulement dans ce cas-là, rasez, s'il vous plaît, vos moustaches, remettez votre plume, placez vos mouches, appliquez votre rouge, agitez votre éventail; par pitié pour le prisonnier, restez femme, soyez femme, nous n'y regarderons pas de si près; pourvu que vous ayez une robe et des dentelles, on vous passera même vos moustaches. La prison, voyez-vous, la prison, c'est ce qui fait le pouvoir des femmes. Si vous aviez été geôlière à Vincennes, chevalier d'Éon, vous auriez été, en dépit des envieux des deux sexes, vous auriez été et re-

cherchée, et aimée, et adorée, aussi fêtée que toi, mon joli enfant, ajouta-t-il en flattant de la main sa jeune voisine, la jolie brune aux yeux noirs.

« Vous croyez que Chamfort a été profond tout à l'heure, Mesdames, et qu'il a épuisé tout son texte : c'est à peine s'il a effleuré le sujet. Qu'est-ce qu'une femme au coin de la rue, je vous prie? qu'est-ce qu'une femme dans le palais d'un roi? Que me fait une femme à l'air-libre, en pleine ville, quand on n'a qu'à se baisser et en prendre, comme dans le paradis de Mahomet? La prison, la prison, voilà ce qui fait le prix d'une femme! Je n'en serai jamais rassasié, moi qui vous parle, parce que j'ai été en prison toute ma vie. Oh! par le ciel! Mesdames, si la moins belle de vous était à Vincennes, qu'elle serait belle et jeune! que son brevet de courtisane doublerait de valeur! que de grincements de dents au son de votre voix! que de battements de cœur au seul bruit de vos souliers! de quelle flamme surnaturelle vous seriez revêtue! de quel amour plus puissant vous seriez entourée que la maîtresse de ce vieux roi Louis XV! que de rois vous feriez d'un regard! A la Bastille ou au collége! Mesdames! votre place est là. Votre règne est perdu à la Cour, dans l'église et au théâtre. En prison, en prison, Mesdames, si vous voulez être encore au pouvoir!

Quand j'étais en prison au fort de Joux.... mais c'est une histoire que je n'ose pas vous raconter par pudeur, et d'ailleurs tu en serais jalouse, toi », reprit-il, toujours en parlant à la jolie femme qu'il tenait à ses côtés.

Il reprit : « J'étais en prison au fort de Joux, séparé de ma femme, séparé de ma sœur, de ma jolie sœur ! Personne de vous, Mesdames, excepté toi, ma Clary, personne de vous n'a égalé ma sœur en beauté; c'était la plus belle femme et la plus jolie qui se pût voir : de grands yeux, une peau blanche et veloutée, une bouche comme la vôtre, belle Guimard, et votre taille à vous, gentille Olivier; souple comme un jonc. J'étais donc séparé de ma sœur, au fort de Joux. Pour le dire en passant, j'avais donné un soufflet à un gentilhomme qui avait refusé de se battre avec moi. Il y a longtemps de cela, Monsieur le comte; et à cette époque je me battais très-volontiers, ajouta-t-il en me regardant.

« J'étais écroué au fort de Joux, pensant à ma femme et à ma sœur, plus souvent à ma sœur qu'à ma femme, malheureux et plein d'amour, comme un enfant de seize ans qui voit sa belle-mère à sa toilette, quand heureusement j'entendis pleurer une femme un jour. C'était la femme du cantinier que son mari battait. Elle pleurait; elle

avait la voix la plus flatteuse et la plus douce qui se puisse entendre. Elle était échevelée, sans mouchoir; elle pleurait, ses bras étaient nus. Oh! que je la vis belle! Vous ne vous parez pas comme cela, Mesdames; vous ne vous posez pas comme cela; vous n'êtes pas nues comme elle était nue; vous n'avez pas le secret de plaire comme l'avait la femme du cantinier. Pauvre femme! je la consolai de mon mieux; elle cessa de pleurer, même quand son mari la battait, du jour où elle fut avec moi. Pour moi, je versai plus d'une larme quand je fus contraint de quitter le fort de Joux et de la rendre à son brutal mari.

— Voilà une pauvre femme bien heureuse, reprit la voisine du comte, la jolie brune: heureuse comme Sophie, heureuse comme Mme de Nehra! Ces malheureuses femmes! que je les plains, Monsieur! Elles sont mortes pour vous, méchant homme! » Ici la jolie femme versa une larme qui tomba sur son sein et fut se perdre roulant dans un bouquet de fleurs. Le comte en fut attendri.

« Oui, malheureuses femmes, bien malheureuses femmes! reprit-il; oui, tu as raison, Clary. Et toi aussi, ma douce et vive Clary, tu mourras malheureuse comme elles, si tu veux toujours m'aimer comme elles m'ont aimé. Oh! les gra-

cieuses formes et les belles âmes ! Elles m'ont aimé de tout leur cœur, elles m'ont aimé malheureux; et quand j'étais proscrit, mendiant, roué en effigie sur l'échafaud, elles sont venues à mon secours, elles m'ont pris par la main; Sophie m'a suivi à l'étranger, elle a partagé ma misère en Hollande, quand j'étais aux gages des libraires. O Sophie, Sophie! Nous parcourûmes ainsi toute la route, nous aimant plus que jamais; l'exempt de police lui-même eut pitié de notre amour, il ne nous sépara qu'à Paris, le digne exempt! Puis on me mit à Vincennes, moi; puis on enferma Sophie dans une maison de filles repenties; puis mes deux enfants moururent le même jour, l'enfant de ma femme, l'enfant de ma maîtresse, deux enfants de mon amour ! Il y avait de quoi s'étrangler de désespoir; d'autant plus qu'une fois à Vincennes, et seulement à Vincennes, je compris tout ce que valait Sophie, Sophie, mon ange à moi, mon amour à moi, ardent amoureux; et à Vincennes, nu, sans linge, sans livres, sans habits, ignorant ce qui se passait au dehors, j'aimai Sophie. Je la rêvais comme Héloïse rêvait Abélard; et alors le vice me porta à la tête, le vice s'empara de mes sens. J'allai sur les brisées du marquis de Sade. Vous avez tous lu les infâmes livres que j'ai écrits, Messieurs; vous les avez dé-

vorés, Mesdames; vous les savez par cœur, ils vous ont remués de fond en comble, vous si libres, si nus, si oisifs, errant entre mille beautés faciles. Eh bien! moi, j'ai supporté le premier l'infernal assaut de ces livres, je l'ai supporté en prison. La débauche, sous la forme d'un monstre qui n'était d'aucun sexe, s'est emparée de moi corps à corps; nous avons lutté elle et moi jusqu'aux morsures: la lutte était atroce; j'ai été délivré par la fièvre et par la souffrance. Mon Dieu! mon Dieu! Et quand ces livres étaient faits, quand je les avais relus et recopiés, je les envoyais à Sophie! cette chaste Sophie! Et je les livrais au lieutenant de police, M. Lenoir, qui les vendait, pour mon compte, à d'honnêtes libraires, qui vous les vendaient à vous, Mesdames : livres charmants, qui passaient de votre boudoir dans l'antichambre et dans les sens de vos laquais.

« J'en reviens à mon texte, chevalier d'Éon : vous auriez été bien séduisante à Vincennes ou au fort de Joux. »

Il dit ces derniers mots avec un rire infernal ; le siége de la jolie brune sa voisine recula d'un pas. Il se retourna vivement :

« Oh! ma très-chère Clary, reprit-il avec un son de voix flatteur, ne craignez rien! mon sang s'est apaisé depuis; à présent je suis libre, je suis

le maître de mon avenir : je suis moins dangereux à présent! »

Clary leva des yeux pleins d'effroi sur cet infernal visage.

« Cependant, Monsieur le comte, lui dit-elle, vous étiez libre quand Mme de Monnier se tua de chagrin.

— Libre, reprit Mirabeau, ai-je été libre jamais, Clary? J'ai été misérable toujours; pauvre, dénué de tout, trompé et persécuté par mon père, abandonné par ma femme, faisant pour vivre des livres obscènes, gâtant Tibulle; faisant de Tibulle un libertin du dernier ordre pour cent écus; empruntant au premier venu, sans jamais rendre; mendiant, aussi vil que le neveu de Rameau. J'ai tout fait, livres, pamphlets politiques, romans, journaux; je me suis vendu à M. de Calonne; j'ai été espion en Prusse en même temps que vous étiez espion en Angleterre, chevalier d'Éon. Comment voulais-tu, ma Clary, que ces pauvres femmes ne mourussent pas d'effroi, me voyant si laid, si mendiant, si vil? Moi-même je désirais les voir mourir, si honteux que j'étais de me voir! En ce temps-là je portais les culottes et le linge de mon secrétaire, ma compagne se faisait des coiffes avec la doublure de mes vieux habits; Dupont lui proposait de l'acheter, elle, pour quelques écus, et je

tendais la main à Rulhière! C'est comme si Voltaire eût emprunté de l'argent à Fréron, ou Diderot à Palissot. Et ces pauvres femmes ne seraient pas mortes d'effroi! Mais songez donc, ma vie, que je n'avais aucun rang dans ce monde, que je pensais plus boursouflé que mon père, que j'écrivais mal, que je parlais de tout au hasard, même de finances; que le dernier gredin avait droit de me lancer mille ordures, que Beaumarchais faisait contre moi une brochure aussi sanglante que les *Mémoires contre Goezman.*

« Croyez-moi, Clary, j'étais bien malheureux! Si vous m'aviez aimé alors, vous seriez morte à présent de douleur, de misère ou d'effroi. Morte pour moi! vous, mon ange, si jolie et si frêle! morte en posant votre main sur ma tête en signe de bénédiction. » Ici, il se tut un instant, n'étant plus le maître de son émotion; puis bientôt après il releva fièrement la tête : « Vous tous qui m'écoutez, s'écria-t-il, vous savez si depuis j'ai pris ma revanche avec l'opinion. Le premier cri de liberté, Messieurs, que la France ait jeté, c'est moi qui l'ai jeté le premier; j'ai été absous de ma vie passée par la liberté. Moi, que vous avez connu si mendiant et si faible, je suis roi aujourd'hui, roi comme l'était Voltaire; comme Voltaire, je suis le maître de mon époque, mais je suis plus

fort, mais je suis maître tout seul, mais pour régner je ne flatte aucun pouvoir. Cette fois, j'ai rencontré le seul élément dans lequel je puisse vivre, et j'y vis. Je suis encore parmi vous, il est vrai, joyeux compagnon, amoureux à outrance, homme de joie et de plaisir comme j'y étais autrefois; l'homme n'a pas changé : toujours même folie, même jeu, même ivresse, même amour, même emportement dans le plaisir; la France seule a changé : elle m'a estimé ce que je valais, elle m'a retiré, en se livrant à moi, de l'abîme où j'étais! La France est ma maîtresse comme tu es ma maîtresse, Clary; l'amour m'a puni longtemps, l'amour me récompense enfin. Je le savais bien, moi, que cette proscription aurait une fin! Dans mes plus grandes infortunes, je me consolais toujours à force d'être aimé. L'homme qui est aimé, me disais-je, n'est pas un méchant ni un homme vil; l'amour est le plus grand et le plus immortel des pouvoirs!

— Oui, reprit le chevalier d'Éon, un grand pouvoir, Monsieur le comte. La renommée ne dit-elle pas qu'hier encore vous avez remporté une victoire complète sur le grave précepteur d'un prince du sang?

— Que dit la renommée? reprit Clary vivement.

— Moins que rien, en vérité, dit le comte. La renommée est folle et menteuse, Clary; je me suis vengé une bonne fois de ce méchant précepteur en jupon. Voici comment le fait est arrivé :

« Le petit Sillery a pris une femme, jolie femme, vive, alerte, agaçante, pleine de bonnes qualités que la pédanterie a gâtées. La petite femme, à peine mariée, s'en va le nez au vent, faisant de la vertu et de la peinture, de la morale et de petits vers, tout ce que fait une honnête femme qui n'a rien à faire. A force de gros livres, de contes moraux et de chansons plaintives sur la harpe, la petite femme s'ennuya : elle fit de l'intrigue; elle devint précepteur tout à fait, le premier prince du sang trouvant qu'il était philosophique de faire élever ses fils par une femme. Jusque-là rien de mieux. Je savais à peine l'existence de la dame, quand tout à coup il me revient qu'elle déclame contre moi, comme si j'avais fait *Mahomet* et le *Dictionnaire philosophique*. « Bon! « me dis-je à moi-même, je me vengerai quand j'au- « rai le temps. » J'avais oublié la petite dame, ses diatribes et ma vengeance, quand hier je vois chez Chamfort une petite femme vive et coquette : beau langage, belle main, beau regard, pas trop de sourire, le port noble, de petits mots bien choisis, un dialogue filé nettement. « Bon! me dis-je, je

« tiens mon pédant. » Alors, moi, de mon côté, je prends ma douce voix, je mets mes gants, je joue le sentiment, je plais. On s'en va, je propose ma voiture : or je n'avais pas de voiture. Nous prenons un fiacre, un méchant fiacre comme celui de Manon Lescaut. Nous allons. Alors, les stores baissés, je me garde bien de faire de l'esprit : je fais mieux, je prête l'oreille à l'esprit qu'on me fait; de temps en temps j'embrasse une main, puis une autre ; puis après je me remets à écouter, puis je deviens plus entreprenant, et quand on me trouve trop entreprenant, j'écoute ; je n'écoute pas si bien quand Barnave est à la tribune. En un mot, j'ai tant écouté, j'ai si peu parlé, qu'arrivé au perron du Palais-Royal, où par parenthèse, belle Luzzi, je vous ai vue qui descendiez de voiture avec le comte Orloff...

— Eh bien! reprit Clary, vous avez tant écouté... » Mirabeau continua : « Donc, j'ai tant écouté, tant écouté, qu'elle avait les yeux humides et bien tendres quand le fiacre s'arrêta. »

— Et c'est là tout? demanda Rivarol.

— Si tu ne trouves pas que ce soit assez, dit Mirabeau, inscris-toi en faux.

— Mais, dit Rivarol, il faut une conclusion à l'histoire.

— Voici la conclusion, dit Mirabeau.

« Voyant à la dame les yeux humides, moi j'étais redevenu insolent, beau parleur, bavard même ; à présent c'était elle qui gardait un silence modeste, c'était moi qui faisais de l'esprit : nous avions changé de rôle tous les deux !

« A la fin, voyant que je ne disais pas ce que je devais dire, la belle parleuse, devenue timide, se hasarde modestement à demander le nom de son séducteur. C'était là justement que je l'attendais.

« Je lui dis mon nom tout simplement et sans emphase, j'y mis aussi peu de prétention que si je me fusse appelé Sillery.

« Mais, quand elle entendit ce nom de Mirabeau, elle fut si violemment frappée qu'elle oublia de s'évanouir.

« Madame, lui dis-je, voilà un beau chapitre « de plus à ajouter aux *Annales de la vertu.* »

« Et elle rentra au palais donner à ses élèves la leçon accoutumée de morale et de vertu.

« Et je te demande pardon, Clary, d'une vengeance si facile, et dont j'ai regret, te voyant bonne et douce et si peu disposée à te fâcher. »

CHAPITRE XXXIII.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN.

> De la barbe, les capucins en ont; les boucs en ont aussi.
>
> H. DE LATOUCHE.

Je sais bien que je raconte tout cela fort mal. Étrange profanation ! Qui suis-je, en effet, pour reproduire tout ce feu, toute cette verve, tout cet esprit ? D'ailleurs, quelle intelligence notre froide époque peut-elle avoir de cette époque de passion et de moquerie ? Et puis, quels hommes aujourd'hui sont à la taille de Mirabeau ? et de Mirabeau mort, quel écho est-il resté ? quel son de sa voix, quel trait de son visage ? Rien. Il est resté des paroles écrites, c'est-à-dire des paroles sans son âme, sans sa figure, sans son geste, sans ses veines bleues qui se croisaient sur son front comme un réseau mouvant : car c'était un homme d'une race à part,

homme d'une race qui s'est perdue ; et quand on retrouvera ses ossements fossiles, dans mille ans, au fond de quelque aqueduc à immondices, on les prendra pour les restes d'un géant.

Cependant, ayant vu Mirabeau face à face et complet, j'ai tenu à honneur de le dire et de m'en vanter. J'ai suivi vingt-quatre heures la vie que cet homme a menée pendant trente années, et ces vingt-quatre heures de spectacle, elles m'ont fatigué comme ne m'eussent pas fatigué cinquante ans d'une vie de prince allemand. Aussi les moindres détails de cette nuit sont présents à ma pensée, cette nuit est pleine de Mirabeau. O la belle heure, pour le voir, que ces moments d'ivresse et de folles joies où l'homme s'abandonnait à ses penchants, et se montrait familièrement dans toute la corruption de son esprit, dans toute la bonté de son cœur !

Je ne saurais vous dire ce qu'il y avait d'entraînant dans cet étrange personnage. Tour à tour affable et moqueur, dédaigneux et enthousiaste, le plus aimable des libertins, le plus impérieux des grands seigneurs, il était toujours au niveau de toutes les positions. On était grave, il était sublime ; on parlait d'art et de poésie, il était poëte ; il pleurait à un conte bien fait, il riait à un bon mot, il jouissait de tout comme un enfant, du

vin, des parfums, des émotions du jeu, de la beauté des femmes, de tous les frissons de la passion : il était tout âme, tout esprit, tout cœur. Les femmes qui l'entouraient le dévoraient du regard, lui, cet homme si laid, au milieu de si aimables cavaliers. Les hommes écoutaient et se soumettaient à ses moindres caprices, le reconnaissant tacitement pour leur maître : gentilshommes, militaires, abbés, hommes d'État, débauchés, joueurs; les philosophes eux-mêmes et les gens de lettres, si fiers alors et si suffisants, s'inclinaient devant ce génie supérieur. Les anciens maîtres de la société française comprenaient tous, en voyant Mirabeau, qu'ils avaient un maître à leur tour. En effet, Mirabeau était encore un progrès de la toute-puissance : d'abord le pape, puis le roi, puis la philosophie, puis le peuple. Grégoire VII, Louis XIV, Voltaire, Mirabeau; et après Mirabeau, Bonaparte; après la liberté, la force des armes, c'est-à-dire toute une histoire à recommencer, tout un monde à régénérer, toute une liberté à conquérir !

Au milieu de ces réflexions confuses, un nouveau sujet d'attention attira tous mes regards. Non loin de moi était assis un gentilhomme de noble façon, et qui paraissait peu s'occuper de ce qui se disait autour de lui. La figure de cet

homme était belle et régulière, sa tête était couverte de longs cheveux grisonnants, sa physionomie était calme et réfléchie, traversée de temps à autre par un sourire sardonique; son âge était tel qu'il eût été impossible de dire s'il était plus près de la vieillesse que de l'âge mûr, tant il s'était maintenu ferme dans ce moment si fugitif de la vie, quand, arrivée à son but naturel, la jeunesse vous dit adieu avec un air de regret et de pitié, et vous jette entre les bras inexorables d'une raison plus judicieuse et plus froide, mais aussi moins heureuse, sans contredit.

J'avais remarqué cet homme à quelques paroles pleines de sens et de goût qui lui étaient échappées. Évidemment c'était un homme plein d'expérience et de sagesse, on se sentait intéressé rien qu'à le voir : il était l'objet de l'attention générale; les dames cherchaient dans son costume riche et décent quelques vestiges des modes antiques; les hommes le regardaient, les uns avec défiance, les autres d'un air niaisement incrédule, quelques jeunes gens avec un intérêt réel, et comme le seul vieillard qui fût assez vieux pour être au-dessus d'eux.

Il se tenait à cette table comme la statue au *Festin de Pierre*, ni mangeant, ni buvant, parlant peu et bien, sans que personne songeât à l'in-

quiéter ou à lui rien offrir de ce qui se servait : il fallait que ce fût une des habitudes connues de sa vie qu'on ne voulait pas contrarier.

Le repas fini, vint le dessert. Les valets couvrirent la table de fruits et de fleurs, de temples chinois, de sucreries aux mille formes, d'élégantes friandises, de vins recherchés, de mille délicatesses faites pour le goût et pour les yeux. Alors la joie devint plus générale, les éclats furent plus bruyants, les femmes détachèrent le dernier lacet rose de leur gorgerette. Un repas français, à cette époque, était composé comme une sonate allemande : le grave *andante*, le tendre *adagio*, et, pour finir, le vif et rapide *rondo*, qui met en train la tête et le cœur : nous étions arrivés au *rondo*.

On porta des toasts aux femmes, aux grands hommes, à la gloire, à la liberté des deux mondes! Vint le tour de Mirabeau. Mirabeau ne porta pas de santé politique. « A la santé de notre aïeul, toujours jeune!... A la santé du plus aimable et du plus âgé vieillard de l'univers! (Jeunes femmes, méfiez-vous de lui!) Messieurs et Mesdames... à la santé, je vous prie, du comte de Saint-Germain! »

Le toast fut accepté avec transport. Tous les verres se levèrent, légèrement couronnés d'une mousse blanche et scintillante; le choc sonna

doucement au-dessous de ces bras tendus; M. de Saint-Germain relevait la tête, souriant, et rendant mille grâces aux convives.

« Il faut nous rendre notre toast, monsieur le comte, dit Mirabeau; nous y tenons d'autant qu'on nous a dit que vous ne buviez jamais.

— Qu'on me donne un verre, dit le comte.

— Voilà le verre de Clary, Monsieur, répondit Mirabeau; prenez le verre de ma Clary, et dites-moi merci. Vous êtes le seul, monsieur le comte, le seul à qui je voudrais accorder cette faveur. Mais vous, sage vieillard, vous ne distingueriez pas sur ce verre si blanc la place où toucha cette lèvre si rose; buvez donc, je vous prie, à notre santé dans le verre de ma Clary. »

M. de Saint-Germain prit le verre qu'on lui offrait, et d'une voix légèrement tremblante : « A la santé, dit-il, des républiques à venir! à votre santé, Clary, la jolie brune! Clary, digne d'être aimée par notre maître à tous, je bois à vous aussi! On buvait à Cléopâtre quand on disait à Antoine : *Je bois à toi!* »

Quand il eut bu, le bonheur se peignit sur son visage, on eût dit qu'il retrouvait une sensation de bonheur oubliée depuis longtemps, tant il parut tout à coup rajeuni. « Mais pourquoi à la santé des républiques, monsieur le comte? pour-

quoi, je vous prie, à la santé d'Antoine et de Cléopâtre ? » s'écria Mirabeau.

Le comte reprit :

« C'est qu'à présent c'est au tour des monarchies à mourir. J'ai vu tant de républiques mourir : la Grèce se faner comme une fleur ; Rome ! j'ai vu comment la république romaine est expirée : c'était au milieu d'une fête nocturne comme celle-ci, dans une assemblée de rhéteurs, de sceptiques, de philosophes, d'athées et de femmes, comme celle-ci ; à une époque de dégradation, de frivolité et de débauche, comme celle-ci. Voilà pourquoi, me souvenant de toutes ces choses, j'ai bu à la santé des républiques à venir, comme autrefois j'avais porté la santé des monarchies. Quant à Cléopâtre, ce cristal si simple m'a fait souvenir que c'est moi qui ai bu le reste du vinaigre dans lequel fondit sa perle : mais j'aime mieux votre verre et le reste de votre champagne, aimable Clary, que la coupe de Cléopâtre remplie d'un vinaigre si précieux.

— Vous avez donc connu Cléopâtre ? demanda Mirabeau.

— Je l'ai connue beaucoup, Monsieur. C'était une toute petite femme, mince et frêle, du corsage le plus élégant, aux yeux noirs et langoureux, à la peau brune et douce ; le plus aimable contraste

qui se pût voir avec ce robuste, ce gros et jovial soldat qu'on appelait Antoine, l'homme le plus amoureux et le plus brave de la république, et qui fut vaincu par un lâche. Mais ce serait une longue histoire à vous raconter.

— Contez-nous cette histoire, je vous prie, dit Mirabeau, contez-nous-la. J'aime ces temps de luxe et de misère, ces époques fatales où l'humanité, arrivée au plus haut progrès, ne peut plus que reculer, passant par le vice pour aller à l'esclavage, s'étourdissant de ses propres éléments, oubliant les vrais principes, et se faisant folle de gaîté de cœur pour être dispensée de toute peur et de toute prévoyance. Parlez-nous de ces temps que vous avez vus, de ces hommes que vous avez connus; parlez-nous de Cléopâtre. Et toi, Clary, appuie ta tête sur le sein de ton Antoine, mon disciple bien-aimé. »

Alors le spirituel vieillard, qui connaissait à fond les caprices de la société blasée dans laquelle il vivait, se mit à nous raconter une histoire moitié politique, moitié amoureuse, comme il convenait à un souper présidé par Mirabeau et Mlle Guimard. Il y a dans Plutarque un vieux récit sur Cléopâtre en quelques lignes. Cléopâtre, l'ancienne amante de César, et maîtresse par droit de conquête d'Antoine le gros et jovial soldat,

s'en va dans la nuit, enveloppée dans un matelas et portée sur les épaules d'un esclave. Elle traverse ainsi toute la ville d'Alexandrie; Alexandrie à la fois cité romaine et ville orientale, monarchie et république, monarchie qui est à son terme, république qui tombe, deux ruines que l'aspic a piquées. De cette nuit de volupté le comte de Saint-Germain savait tous les détails, il avait suivi la reine chez tous ses amants. Capitaines romains, voilà pour l'orgueil de la femme; politiques romains, voilà pour les intérêts de la reine; soldats romains, voilà pour les plaisirs de la femme; chez Antoine, voilà pour les plaisirs de la reine. Et, ainsi traîné à la suite de cette majesté vagabonde, le comte de Saint-Germain s'était mis à déclamer contre le républicain Antoine, dont le moindre présent était une ville, et qui donnait des royaumes pour une nuit d'amour.

« Toute la nuit se passa en fêtes éclatantes, en longs festins. Déjà à la table du général romain, au milieu de ces parfums, de ces femmes, de ces jeunes esclaves, de cette langue ionienne qui, après avoir traversé l'Italie, s'est retrempée dans la bouche des conquérants, l'Orient commence l'apprentissage de ses interminables voluptés. Le plaisir et le sophisme débordent de toutes parts dans la terre des Pharaons et des Pyramides; le

vieil Orient lui-même est soumis à une décomposition sociale. Cela commence par des femmes et des débauches, comme dans le Paris de Louis XV. » Ainsi l'histoire de Cléopâtre nous fut racontée longuement par M. de Saint-Germain. L'historien se livrait à mille discours bizarres, il s'abandonnait à toutes ses idées du moment, à toute sa colère pour le despotisme des républiques. J'ai vu rarement une plus noble attitude que celle du comte de Saint-Germain quand, arrivé à la fin de son récit, à cinq heures du matin, quand la ville d'Alexandrie était toute blanche de l'aurore qui va venir : « Alors dans le ciel lacté, entre deux brises froides et sonores, quand la galère d'ivoire aux voiles de pourpre a cessé de se balancer dans le fleuve, on entend dans les airs une musique qui n'est pas de la terre, et qui se prolonge comme un long soupir. Cette musique, c'est Bacchus qui dit adieu aux convives. C'est un présage de mort. C'est l'écho invisible des trompettes d'Actium. C'est dans le ciel le bruit de la poulie qui doit élever Antoine au sommet du môle de Cléopâtre. Moment triste et solennel. A ce bruit surnaturel, Antoine et les rois ses convives arrachent de leurs têtes la couronne des buveurs! Le festin se termine comme se terminerait un festin pour les morts. Antoine rentre dans sa tente, pleurant sur

la république. On rapporte dans son palais la reine Cléopâtre ivre morte, les joues toutes violettes des baisers de la nuit. » M. de Saint-Germain la vit couchée sur les dalles du palais, les cheveux épars, les vêtements en désordre ; elle n'avait plus qu'une perle à ses oreilles, elle avait avalé la plus belle des deux, par vanité.

Quand le comte de Saint-Germain eut fini son histoire, hommes et femmes se regardèrent d'un air étonné. Le comte avait parsemé son récit de violents sarcasmes contre les femmes et les révolutions, les deux passions du moment. En dernier résultat, cette histoire était toute en faveur de la puissance souveraine. Le comte de Saint-Germain était trop vieux courtisan pour avoir oublié ses habitudes de cour. Son récit contrariait visiblement les opinions de la majeure partie de la société.

Après le premier silence, un des convives, qui avait commencé tout bas une conversation à part avec ses voisins, élevant peu à peu la parole :

« Cela n'est pas difficile de se souvenir de loin, disait cet homme, il n'y a qu'à bien réfléchir. Je suis sûr que vous-même, Sophie Arnould, si vous y mettiez le temps, vous vous rappelleriez avoir été une chaste prêtresse dans le temple de Vesta. Mais, puisque nous sommes dans les histoires, voulez-vous que je vous raconte une histoire, moi

aussi ; une horrible histoire, infâme, Mesdames, un viol? En ce cas, si vous voulez m'entendre, videz encore quelques bouteilles, Messieurs. Quant à vous, Mesdames, prenez vos nerfs et suspendez-les derrière la porte ; vous les reprendrez après, si vous l'osez. »

Ce brusque début attira l'attention. Le conteur, sans attendre qu'on lui répondît, commença brusquement ; son récit était saccadé, âcre, brûlant, fauve. La France entrait alors dans ce style heurté et peu français qui compose toute sa littérature depuis quarante ans.

« Messieurs, dit l'homme, il est facile d'être courtisan et de défendre toutes les monarchies, même celle des Ptolémées. Moi qui vous parle, je suis moins vieux que M. de Saint-Germain ; je ne remonte qu'à Tibère. C'était là, j'espère, une puissance ! une puissance souveraine et aristocratique ! Je ne voudrais pas revivre vingt-quatre heures dans ce temps-là.

« Quittez l'Orient, Mesdames ; venez à Rome, Messieurs, dans la Rome des empereurs. Rome, c'était alors aussi une ruine, mais une de ces ruines qui durent longtemps. »

Aussitôt il commença une horrible histoire, commencée déjà par Tacite, mais que Tacite n'osa pas achever.

CHAPITRE XXXIV.

LES DEUX FILLES DE SÉJAN.

Breves et infaustos populi romani amores.

TACITE.

UNE nation ruinée d'hommes et d'argent, vieillie, usée, éreintée, consumée par sa liberté longuement sanglante; une nation mise en coupe réglée par Sylla et Marius, puis taillée, décimée, au gré d'Octave et d'Antoine, c'était Rome; Rome sans cesse ballottée d'un maître à l'autre, toute retentissante de bruits d'armes, de cris de guerre; vaste prison à deux catégories d'habitants, les bourreaux et les proscrits.

« C'en est fait du gros amant de Cléopâtre. Le vainqueur de Marc-Antoine est jeune, opiniâtre et faux comme un élève de grand séminaire. Ils vont l'appeler Auguste, puis empereur, jusqu'à

ce qu'il se sente devenir dieu. Alors il faut inventer des mots, il faut troubler l'idiome républicain en y jetant la boue du vocabulaire monarchique. De là ce mot de *majesté*, étrange blasphème qui dérobe là-haut l'auréole du dieu pour en parer des fronts de la terre! Elle sera recueillie dans l'avenir comme un précieux héritage pour les pouvoirs absolus, cette néologie sacrilége, excusable seulement peut-être sur la tête des empereurs, car ils étaient grands prêtres, car ils avaient droit de bourgeoisie au ciel.

« Un peuple se lasse comme un homme : il a ses jours d'apathie et d'accablement, il a ses envies de dormir; et, du jour où son organisation veut du repos, s'il rencontre une force capable de le protéger, il s'accroupit docilement et se prend à ronfler à couvert sous le joug. Eh bien, le pouvoir d'Auguste fit la sécurité de Rome. La liberté fut troquée pour un bonheur matériel habilement assuré; en échange de ses droits, le peuple eut le pain et les cirques. La ville se meubla de monuments. Partout s'élevèrent des palais, des arcs de triomphe. Partout, pour les oisifs et les curieux, des rhéteurs, des bouffons, des danseurs de corde, des marchands d'orviétan et d'oraisons funèbres, tout comme plus tard sous Louis XV; puis vint le tour des philosophes et des gladiateurs. Dans

chaque rue on rencontrait un temple ou un spectacle; et l'on dit à présent que le théâtre latin fut pauvre! Où donc avez-vous eu plus de drames qu'à Rome? quelle fable égyptienne ou grecque, inventée, imaginée, faite à plaisir, pouvait émouvoir à l'égal d'un combat de gladiateurs, à l'égal de cette tragédie sanglante où chaque scène était une blessure, où chaque acte était une mort? Et quels acteurs encore! ils étaient jeunes, ils étaient beaux, ils étaient nus! Le sang coulait rouge et fumant sur leur poitrine blanche : le soleil de Germanie ne brunit pas. Oh! quand leur fine chevelure roulait dans la poussière, quand leur visage si frais et si blond se crispait de douleur au coup de grâce, je vous dis que dans ces étages de spectateurs serrés, dressés, haletants, sous ces doigts mollement étendus en signe de mort, il y avait plus d'une jeune Romaine prête à aimer la victime, plus d'un cœur qui battait à l'unisson avec le cœur du mourant. Eh bien! quelles larmes tombaient de ces yeux? quels soupirs s'exhalaient de cette poitrine? A votre sens, ces soupirs et ces larmes répandues sur du vrai sang et sur de vrais cadavres, sont-ils à comparer à ce que nous savons en fait de tragédie? Non : regardez le cirque sanglant, voilà le drame vrai, terrible, palpitant, effroyable. Fi de vos vers, de votre prose, de vos

tréteaux, de vos poignards à ressort, du sang de vos acteurs acheté à la boucherie, de vos tragédies royales, aux aristocratiques douleurs! Deux lions, je ne dis pas deux Germains, qui se battent sont plus dramatiques que Racine.

« A tout ce plaisir, à cette bonne odeur de sang qui remplace les fades plaisirs d'Antoine, à ce râle de la mort, plus dramatique qu'une perle fondue, vous devinez déjà Tibère! Vous êtes habiles en ceci; quant au peuple romain, heureux de dormir, il ne voulut rien deviner. En ceci le peuple romain fut traité comme un mari plus jaloux des apparences que de la réalité. Ses fers étaient plaqués d'or, sa servitude était vernie de liberté; il dormait sur une couche royale qui avait peu d'épaisseur, mais en revanche beaucoup d'éclat. Ainsi le maître de ces fiers Romains s'appelait le prince, *princeps*, c'est-à-dire le premier, le chef, le représentant de la nation. Le maître appelait ses esclaves des *concitoyens;* il faisait passer toujours et partout le nom du sénat avant le sien, mais sans de graves inconvénients, car le sénat ne comptait pas, n'était rien : c'était le zéro placé devant l'unité. Tibère, bon prince, et toujours demandant l'approbation dont il pouvait se passer, disait agir pour les Romains et par les Romains; il était, comme Brid'oison, grand obser-

vateur des formes : ainsi les formes républicaines étaient observées, les haines et les amours du peuple étaient écoutées, obéies aveuglément, obéies quand cela ne gênait pas le despote.

« Le même tout-puissant, dont les portiers avaient des flatteurs, celui qui eût fait un consul à quatre pattes si l'envie lui en eût pris, celui qui tuait sa mère, celui qui changeait les sexes à volonté et faisait d'un homme son impératrice, celui qui osait être dieu, n'osait pas être roi ! C'est que la royauté à Rome était le symbole de l'absolutisme, et la haine pour les tyrannies légitimes était indélébile, burinée au cœur du peuple depuis le roi Tarquin. La vertu même recule devant ce caprice populaire. L'empereur Titus, par respect humain pour ses esclaves, ne put épouser une reine qu'il aimait. Un roi eût été un scandale pour leurs dieux : c'est comme si le clergé de M. de Beaumont plaçait Mirabeau en paradis.

« Messieurs, Messieurs, qui de vous oserait définir aujourd'hui ce grand mot *monarchie?* M. de Montesquieu ne serait pas mort, qu'il reculerait d'effroi. Eh bien, sous Tibère lui-même, cette république tant attaquée (vous allez voir comment une république est plus vivace qu'une monarchie), oui, même sous Tibère, ce mot république était un mot latin, un mot de la langue vi-

vante. Et quand le peuple au marché se faisait mesurer du blé d'Égypte en échange de sa liberté, quand il saluait l'empereur sur le port devant ces provisions venues d'Alexandrie par les vaisseaux où se lisaient encore toutes vives les initiales d'Antoine; quand le peuple au théâtre, digérant les denrées impériales, criait de toutes les forces de son ventre : *César, sauveur de la patrie!* le peuple mentait : car cet homme, aujourd'hui si essentiel à son salut, demain il le tuera. Laissez faire les prétoriens qui ont fondé ce trône nouveau, et bientôt vous verrez mettre le monde, la majesté et l'Olympe à l'encan.

« Or, après ces meurtres de rois qui avaient promu la république, la république durait toujours. Tuez un roi de nos jours, un seul, le plus innocent de tous, et vous pouvez dire : « La monarchie est morte! » et prendre le deuil. C'est chose si fragile qu'une monarchie, qu'elle ne résiste pas à un crime : vous verrez.

« Et cependant dans le calcul des pouvoirs humains, s'ils sont forts, on doit faire entrer les crimes. Un roi qui ne se souvient pas à toutes les heures du jour qu'il a des cousins, et qui monte sur le trône sans songer à cette ligne de parenté qui le presse, le pousse et l'obsède incessamment, comme le lierre presse et perce, puis étouffe le

vieux tronc auquel il s'entrelace, un monarque ainsi fait est digne de pitié tout au plus ; et s'il arrive que ce prince malheureux ait à combattre à la fois ses cousins et le crime, que devient-il? Or prenez garde au crime : le crime, c'est comme le cousinage, une infecte contagion. Voyez à Rome (je dis à Rome), c'est Tibère qui a fait Séjan. L'empereur a gâté le ministre. Séjan eût été vertueux sous Marc-Aurèle ; mais, venu sous ce vieux et rusé Tibère, ils pesèrent ensemble sur le peuple, faisant suer au peuple des diamants pour la gorge de leurs femmes, buvant l'impôt à grands coups dans l'île de Caprée, tuant, confisquant, plaisantant à qui mieux mieux. L'imitation est la plus sûre flatterie du courtisan. Quand Tibère mettait le doigt au sang, Séjan y plongeait la main. Il rendait ses hommages à l'empereur comme aux dieux, avec des victimes. Certes, besoin était au coutisan d'une forte volonté. Vouloir, c'est pouvoir. La volonté, c'est le génie, c'est la puissance. Mais la volonté de tous les jours, la volonté fixe et immuable, c'était la sienne, à lui qui apprivoisa Tibère, à lui esclave qui changea de rôle avec son maître et le domina si longtemps. Quelle habileté! Commettre tant de crimes, et rien qu'une faute, une seule, la première et la dernière, qui l'a tué, lui et les siens : Séjan avait épargné Tibère !

« Suivez-moi bien, je vous prie. Je raconte mal et péniblement, je le sais; je n'ai pas fréquenté les cours, comme M. le comte de Saint-Germain : tout au rebours, je n'ai jamais été qu'un homme du peuple. J'en étais donc à Séjan qui épargne Tibère. Tibère épargné, la république se venge sur Séjan de Séjan et Tibère : la république est toujours dans la vieille Rome; elle y était sous les doigts du pape, quand Attila voulut entrer par la voie Appienne, chargée de tombeaux.

« J'en reviens à Séjan tombé. Voilà ses statues destituées, sa maison rasée; son nom, qu'ils effacent du sénat, est une injure parmi la canaille de Rome. Insulté, traîné dans la rue, couvert de boue, de crachats, de plaies infamantes, Séjan repose aux Gémonies : les chiens affamés se disputent à l'ensevelir. Ses enfants sont en prison, ses enfants, douces et innocentes victimes! Les fureurs politiques, comme les fureurs religieuses, atteignent jusqu'aux enfants.

« Macron, préfet du prétoire, mandataire de la colère impériale, chargé d'enregistrer les soupirs des amis de Séjan, tenait les larmes en partie double, et chaque soir on faisait passer à Tibère les douleurs et les regrets inventoriés durant le jour. Les enfants avaient pleuré leur père. Deux jeunes filles et leur petit frère sont enfermés dans

l'obscurité d'un cachot, tous trois destinés à s'y flétrir : les fleurs à peine écloses se décolorent dans les lieux où le jour n'entre pas. Les enfants portaient le deuil en entrant au cachot ; mais, par un raffinement inouï de tyrannie facétieuse, on les dépouilla de leurs vêtements funèbres : ils furent parés et couronnés comme pour une réjouissance publique. Parez-vous, enfants, en l'honneur des dieux qui ont sauvé César ! Ainsi condamnés à la pourpre et aux roses, ornés comme des victimes, ils attendaient leur sort.

« Ma sœur ! ma sœur ! je veux sortir, je m'en-« nuie ici. » Ainsi parlait dans la prison un criminel d'État de quatre ans, Scipion, fils de Séjan : il s'ennuyait, l'enfant, car il avait rendu visite aux quatre coins du cachot, il l'avait fureté de fond en comble, il le savait tout entier par cœur ; il avait souhaité le bonjour à l'araignée et partagé son pain avec la souris ; il avait fait connaissance avec tous les dessins et les noms gravés sur les murailles par d'infortunés prédécesseurs : il avait tout vu, il s'ennuyait.

« Ma sœur ! pourquoi restons-nous ici ? Allons « dans le grand parc courir aux papillons, tu sais « bien..... comme l'autre jour..... Réponds-moi « donc..... pourquoi sommes-nous ici ? »

« — Jupiter le sait, mon ami. » Et la main cares-

sante de la sœur bouclait les cheveux blonds de l'enfant avec cette sollicitude maternelle des aînés pour leurs petits frères. L'aînée avait nom Flavia; la cadette, appelée Lætitia, lisait un roman grec! et Scipion se prit à lire avec sa plus jeune sœur; il épela le titre de l'ouvrage : *Mourir!*

« Ma sœur! que veut dire ce mot athénien? » s'écria-t-il en se jetant brusquement au cou de sa sœur aînée; il tenait dans ses doigt une mouche qu'il avait prise sur son livre. Flavia ne répondit point, deux grosses larmes roulaient dans ses longues paupières, et l'enfant tua la mouche.

« Mais regardez dans l'île de Caprée. Caprée, sous le beau ciel, entourée de rochers noirs! Caprée qui ensevelit le palais impérial. Nous avons eu, nous aussi, notre île de Caprée aux frêles victimes, une Caprée catholique et chrétienne, chose hideuse à voir! mais ne parlons pas de Louis XV, parlons de Tibère. Tibère donc avait assemblé son conseil pour décider le sort des orphelins. Savez-vous de quoi se compose le conseil d'un tyran? Un capitaine des gardes, puis un autre. Tibère était donc placé entre Macron, préfet du prétoire, et cet autre qui s'appelait Carnix : l'un conseiller, l'autre exécuteur des philanthropies impériales; très-influents tous les deux à Caprée, et très-connus. Au milieu de ces visages durs et

vieillis contrastait une jeune tête aux yeux vivement bruns et fixes, à la barbe follette. Ce jeune homme suivait scrupuleusement tous les gestes de l'empereur. Mais quand son regard heurtait le regard fauve de Tibère, il retombait docilement vers la terre, pour se relever bientôt après avec cette timide et indéfinissable attention de l'apprenti qui regarde faire son maître.

« Or c'était un grand maître que Tibère, mais aussi c'était un grand maître que Carnix. Cet homme ne commençait guère un discours sans laisser retomber sur le carreau les faisceaux qu'il tenait à la main. Cette fois les faisceaux retombèrent sur les dalles précieuses du palais; le choc fit un trou rayonné comme une étoile sur le marbre de Paros.

« Grand Jupiter! s'écria l'avare couronné, voilà « un exorde qui promet : ton éloquence a des « mouvements destructeurs! Ne sois pas si élo- « quent à l'avenir, bon Carnix! Au fait, de « quoi s'agit-il donc, reprit Tibère, et comment « se fait-il, citoyens, que vous ayez besoin de mes « conseils? — Elles sont vierges toutes deux, dit « Macron; tu ne les auras ni l'une ni l'autre, hon- « nête Carnix: la loi défend d'exécuter les vierges. « Comment faire? — Oui, répéta doucement le « jeune homme à l'air si timide, comment faire?

«— Comment faire? » reprit Carnix en ajoutant un gros blasphème en point d'interrogation. Chacun regardait l'empereur.

«L'empereur avait un air nonchalant qui faisait plaisir à voir : on l'eût pris pour un de ces riches affranchis qui s'étalaient dans leur litière du temps de Juvénal.

«Tout à coup, et comme si une idée lumineuse eût affligé son cerveau : « J'y suis, j'y suis! » s'écria Tibère. En même temps il bondissait de joie dans son large fauteuil. « Un prince doit l'exem-« ple du respect à la loi. La loi défend de tuer « les vierges; mais elle ne défend pas de les vio-« ler. Nous infligerons une première peine pour « avoir le droit d'infliger la seconde. Commence « par les violer, après quoi tu les tueras..., Car-« nix; elles sont jolies, n'est-ce pas? » Un éclair raviva ses prunelles ternes, éteintes, éraillées. « Bah! je suis trop vieux; chacun son métier « d'ailleurs... A toi, Carnix! » A ce moment du récit, il y eut une des femmes qui s'écria : « Assez, assez, Monsieur! Nous croyez-vous à lire *les Liaisons dangereuses*, Monsieur? Croyez-vous rencontrer ici *la marquise de Merteuil*, Monsieur? » Et la pauvre femme poussa un cri d'effroi, regardant fixement Laclos.

Laclos, espèce de cynique de bon ton, regarda

cette femme d'un œil sec, puis, comprenant que toute la société l'écoutait avec faveur, il leva légèrement les épaules et, avec sa grosse voix, il reprit son récit en homme qui est accoutumé à tout oser. « Vous qui parlez, dit-il, n'avez-vous pas vu mourir le cardinal Dubois et Louis XV ?

« Dans tous les cas, apprenez qu'il ne faut jamais avoir peur de l'histoire. Quant à la marquise de Merteuil, n'en dites pas de mal, Madame. La marquise est ici, qui vous regarde : prenez garde de l'irriter.

« Il y a partout des marquises de Merteuil.

« J'aime mieux parler de Tibère. » Et Laclos reprit son histoire.

«Donc Tibère dit à Carnix : « Oui, Carnix, elles « sont à toi les deux victimes. »

« Puis, après avoir tapoté de sa main noueuse l'épaule charnue de Carnix, il se retira lentement, appuyé au bras du satellite Macron. A peine était-il sorti que le jeune homme, si timide en sa présence, apostrophait hardiment le bienheureux Carnix.

« Cher Carnix, cède-moi ta place pour la nuit.

« — Ma place ! tu es trop jeune, César !

« — Oh ! ta place.... Je le veux.... Ta place, « fortuné Carnix. Quand je serai grand, je me la « donnerai, ta place ; du moins, emmène-moi avec

« toi, je t'aiderai, s'il le faut, Carnix. Oh! tu es « jaloux, Carnix! Laisse-moi voir, je t'en prie, « rien que voir, à la porte, caché, muet, soumis « à toi! »

« Son attitude était suppliante, sa parole tremblante; il avait les yeux humides, inquiets, instants!

« Puis il reprit sur un ton plus ferme :

« Un jour, bientôt, je serai le maître, je recon- « naîtrai ce service, Carnix! »

« Ces paroles avaient été dites à voix basse et discrète, mais avec précision. Carnix se tourna sans répondre, et le jeune homme murmura entre ses dents : « J'y serai. »

« Le lendemain, à minuit, le sommeil était au cachot; Tibère, au palais, ne dormait pas. Les deux plus jeunes enfants, couchés sur la paille, rêvaient. L'enfance, oublieuse et mobile, a la douleur intermittente. La respiration des prisonniers, calme, profonde, sortait à souffle égal et sans peine; puis des demi-mots balbutiés, un sourire esquissé sur leurs lèvres, une douce agitation de leurs membres, si frais, si animés : ils couraient, ils jouaient dans les grandes allées des jardins paternels. Assise près d'eux, l'aînée veillait; et pourtant elle rêvait aussi! Que vient-il au cœur d'une pauvre fille, la nuit, quand elle a douze

ans? Le mal est oublié. N'est-ce pas assez de toute la journée pour la douleur? La douleur, on la refoule, on l'ajourne à demain; à demain quand il sera jour, quand le soleil éclairera le cachot. Mais à présent, c'est l'heure des rêves, c'est le temps des mensonges, des illusions décevantes; c'est l'heure où l'âme, effrayée de son présent, se fait petite pour rentrer sans se blesser dans le passé. Le passé nous revient alors avec ses formes adoucies et confuses : il arrive, il circule, il voltige autour de l'âme, léger et souriant comme un passé de douze ans.

« Tout à coup, la porte de la prison grinça sur ses gonds; le rayon jaune d'une lanterne de corne éclaira tout le cachot. Au premier bruit, à la première lueur, la victime qui tout à l'heure courait échevelée à travers la campagne, était rentrée dans sa prison; la voilà tremblante, portant la main à ses yeux, que la lumière offense. Les deux enfants se réveillèrent par un soubresaut, et cependant la lampe plombait la pâle figure de Carnix. L'épouvante avait saisi les enfants au cœur et secoué le sommeil de leurs yeux, et quand leur regard eut percé le nuage moitié fumée, moitié lumière, ils se renversèrent sur leur paille, la tête toute cachée dans leurs mains.

« Plus de rêves pour Flavia! Et Flavia! qu'é-

taient devenues ses douces rêveries? Le bourreau était tombé au milieu de ses rêves comme une pierre dans un bassin tranquille.

« Le jour commençait à paraître : lueur affaiblie qui semblait avoir laissé la transparence de sa couleur en filtrant aux barreaux de la prison.

« Fils de Séjan, lève-toi, viens prendre la robe « virile ! » dit Carnix au jeune enfant.

« La robe virile » dit l'enfant joyeux et leste, frappant dans ses mains, et sautant d'un bond aux genoux de Carnix.

« La robe virile, » dit Flavia en levant les yeux au ciel. En même temps elle se rappelait que le fier Séjan, son père, l'avait donnée un jour à l'enfant d'un proscrit... C'en était fait de Scipion. Lui, pauvre innocent, prenant la robe à deux mains, la touchait avec une avidité enfantine ; il tournait et retournait la robe, la regardait, l'admirait, la tâtait comme un commis de la halle au draps. Il suivait du doigt le large galon d'or cousu tout alentour.

« Oh ! qu'elle est belle, ma robe virile ! comme « elle est blanche, ma robe virile ! comme elle est « longue ! Merci, Carnix ! »

« A ces mots, Carnix, le débarrassant de la prétexte, l'enveloppa solennellement de la robe virile.

« Ainsi vêtu, il allait, venait à grands pas, vif,

léger, se carrant comme un consul, balayant les dalles humides avec sa queue.

« Dis-moi, ma sœur, va-t-elle bien, ma robe « virile? fait-elle beaucoup de plis, comme celle « de Macron? »

« Il riait, il sautait, il gambadait, il marchait des hanches, effaçant les épaules, tête levée; mais heureux, heureux à fendre le cœur! car cette robe de citoyen c'était son suaire : il avait endossé sa sentence de mort. La loi romaine ne permettait pas de tuer les enfants mâles avant la robe virile.

« Le bourreau regardait et souriait; la plus jeune sœur regardait et riait, l'aînée regardait et pleurait.

« Pour celui-là, dit Carnix, il m'appartient; le « voilà homme, le voilà mon homme à présent, il « est à moi! »

« Et, tout en parlant, ses yeux se tournaient vers la porte sur une figure humaine debout, immobile à l'entrée du cachot, dans l'angle d'obscurité que fait l'ombre d'une porte entr'ouverte.

« Pourquoi l'habilles-tu ainsi? demanda doucement la voix cachée.

« — Pour compléter mon droit de mort, César; « pour donner à mon droit un vêtement qui le « fera reconnaître, quand la loi me demandera « compte de ce meurtre nouveau. »

Et Flavia, entendant ces paroles : « Prends « garde, Scipion, mon Scipion! ôte cette robe, « jette-la, ne sens-tu pas qu'elle te brûle, qu'elle « pénètre dans ta chair? Viens à moi, viens que je la « déchire, ta robe virile, Scipion, pauvre enfant! »

« Et ses mains égarées déchiraient la robe; elle serrait l'enfant dans ses bras, sur son cœur. « Il « ne mourra pas, l'enfant! l'enfant reprendra la « prétexte, l'enfant ne l'a jamais quittée. » Et l'enfant à demi nu regardait tout chagrin la belle robe déchirée, agité d'une vague frayeur, ne sachant s'il devait rire ou pleurer. Carnix, ramassant les lambeaux de la robe : « N'importe! dit-il, « qu'il reprenne la prétexte à présent, il a porté « la robe virile; il l'a portée assez longtemps « pour être homme; il est assez homme pour Ti- « bère et pour moi. »

« Et le bourreau portait sans cesse ses regards sur son témoin muet, toujours immobile à la porte. Le jour, grandissant de plus en plus, laissait entrevoir un manteau de pourpre impériale et les bottines à la mode des soldats gaulois.

« A ton tour, jeune fille.

« — Que veux-tu de nous? dit Flavia tout éplorée.

« — Il faut que je vous donne aussi votre robe « virile, dit Carnix; je vais commencer par ta

« sœur. » En même temps il s'approchait de Lætitia.

« Lætitia se réfugia derrière sa sœur. Alors la porte cria légèrement sur ses gonds, la statue de la porte avait fait un mouvement. Le bourreau s'inquiétait peu de son témoin; il se mit à la besogne avec l'aplomb indifférent d'un acteur fait au public.

« Ici, Flavia! fille de Séjan, Flavia qui doit être « nubile, faut-il donc que j'aille la chercher? »

« Tendre bouton de rose! frêle promesse d'amour! elle ne savait pas qu'il s'agissait de l'effleurer, de la flétrir sans retour! ô douleur!

« Flavia! Flavia! c'était encore une enfant qui eût reconnu le lait de sa nourrice, une enfant comme ceux que les ministres de Tibère appliquaient à ses infâmes plaisirs! Flavia! une petite fille toute blanche, toute grecque; une fleur que vous coupez dans un jardin et qui se fane misérablement: pauvre jeune enfant! Flavia depuis longtemps épiait Carnix. Elle ne lui voyait à la main qu'une courroie de cuir large et courte, mais point d'armes, point de hache, aucun instrument de supplice; et pourtant elle tremblait plus que de la mort.

« Tout à coup le rustre Carnix saisit la jeune sœur que Flavia voulait en vain retenir, il l'enlève, il disperse ses petits vêtements, c'était pres-

que des langes ; au berceau on porte encore des voiles aussi légers. La voilà donc nue, cette tendre fille à la peau douce et lactée ; le voilà nu comme elle ! horreur ! Il a l'œil sans passion, sans feu. Il est tranquille et froid comme le fer qui tombe sur le cou d'une victime. C'est la stupide activité d'un instrument. Mon Dieu ! la pauvre enfant s'imagine qu'on meurt ainsi. O dieux ! supplice affreux ! Elle se débat, mais en vain, un bras nerveux étreint, serre et plie comme un jonc flexible ce corps léger, à ne faire qu'un avec le corps de l'exécuteur. O malheur ! malheur à Tibère ! malheur à la Rome des Césars qui reste patiente et calme ! L'enfant ! pleurez sur l'enfant, elle est tombée sanglante sur la paille. Voyez-la inanimée et morte : des taches livides couvrent cette peau, tout à l'heure si vermeille, maintenant froide et blanche, d'un blanc mat. Ce souffle impur l'a ternie ; elle avait crié au secours contre l'assassin ! et son pauvre frère n'avait pas pu la défendre ; et sa sœur était restée morne et stupide, et sans pouvoir fermer les yeux à ce spectacle d'horreur. Vers la porte le spectateur mystérieux n'était plus immobile, il s'agitait comme à un combat de gladiateurs, comme à une lutte entre un lion et un homme, pourvu que le lion ne soit pas aussi lâche que celui d'Androclès.

« Cependant la tâche de Carnix n'est pas complète. Il faut encore la vêtir de sa robe nuptiale, cette pauvre Flavia, qui se tient là immobile et pâle comme en présence de la torture. Carnix y mit pourtant de la douceur.

« Allons, Flavia, sois bonne et douce; à nous « deux, Flavia, ma fille; ta sœur en reviendra. Ne « crains rien, ne me résiste pas, mon enfant. » En même temps il balançait dans sa main son odieuse lanière de cuir.

« Quand elle le vit si affable et si bon, Flavia se sentit mourir : elle à Carnix ! Jeune et belle créature, passer par le bourreau, entre quatre murs, dans l'obscurité d'un cachot ! pas un défenseur, pas même un témoin de sa résistance ! livrée, livrée toute nue dans l'isolement, sans pouvoir faire entendre, passé la porte, un cri de plainte ! livrée ! infailliblement livrée ! Hélas ! hélas ! pour cette honte qui se consomme d'ordinaire dans l'ombre, elle demandait le grand jour, elle ; midi, la foule ! elle aurait voulu l'authenticité de la place publique, le peuple l'aurait vue, l'aurait entendue souffrir. Cette infamie à huis clos la révoltait : l'infâme supplice doublait d'horreur dans la solitude. Et l'amour ! elle l'avait rêvé, pauvre fille, si doux, et si pur et si volontaire ! l'amour enseigné par Ovide, l'amour des élégies de Ti-

bulle ou des pastorales de Théocrite, l'amour du quatrième livre de Virgile, qu'elle avait lu si souvent dans la bibliothèque de sa mère, quand la Didon était encore, dans toute la nouveauté de son coloris, un profond et poétique étonnement pour l'égoïsme romain. Or voilà qu'elle apprenait un autre amour cette nuit; elle tombait d'Ovide à Carnix. Oh! quand sa mère l'avait mise au monde, de quels présages les femmes égyptiennes entourèrent son berceau! que de vœux furent portés aux immortels! que d'encens fuma sur les autels! que de victimes furent immolées! que d'esclaves furent affranchis! que de rois devaient demander ta main, Flavia, ta main, à genoux, et ne pas l'obtenir!

« Carnix fit un pas vers elle; elle, subitement inspirée, s'écria en levant la main :

« Je ne suis pas vierge... tu ne sais donc pas... « il y a quelque temps de cela... Un jour, le beau « Caïus, tu le connais, l'adoptif de Tibère... « Veux-tu que je raconte tout cela?... Par Vesta, « je ne suis plus vierge; tu peux me tuer tout de suite sans offense à la loi. »

« Alors, s'avançant d'un pas, le beau Caïus s'écria à Carnix d'une voix douce et flûtée : « Je « te dis qu'elle est vierge, Carnix. » Puis il se remit à son poste, immobile et muet.

« Carnix s'avançait vers Flavia.

« Ils ne veulent pas me croire, s'écria-t-elle « désespérée; quand je te dis que je ne suis pas « vierge!

« — Tu rougis! répondit Carnix : un condamné « ne se sauve pas en disant qu'il est mort; rési- « gne-toi! »

« Il s'approche, elle recule; il la suit, les yeux ardents et les bras ouverts, pas à pas, et l'accule à la muraille. Là, elle était cerclée par les deux bras du supplice. L'exécuteur, sans plus tarder, la saisit par le milieu du corps; il la jette sur le grabat, elle tombe à terre, elle s'agite, elle se tord, svelte, souple et glissante comme l'anguille aux mains du pêcheur. Vains efforts! lui, impassible, poursuivant son œuvre, il la déshabillait lentement, il arrachait doucement chaque voile, il les ôtait longtemps. Quand elle sentit la main brûlante de l'exécuteur sus sa chair, une sueur glaciale jaillit de tous ses pores. Faible fleur, qu'un coup de vent eût jonchée, elle se débattait sous cette haleine de feu. Cette fois, Carnix l'infâme outrepassait la loi : la loi ne lui demandait que le viol, rien de plus; il osa embrasser Flavia : c'était un crime pour lui. A ce baiser, Flavia recueillit toutes ses forces, et, contractant ses bras doux et potelés, elle parvint à rejeter en arrière

le gros visage de Carnix, lui frappant à coups redoublés dans la poitrine, lui crachant au visage.

« Horrible lutte! Lui silencieux, elle qui pleure et qui crie, lui se laissant tomber de son propre poids, elle qui se débat et qui plie sous cette masse; et si Flavia a souffert autre chose que le supplice, honte à toi, nature! Mais Flavia est tombée à côté de sa sœur, inanimée, pâle, violette, haletante, vivante encore cependant, si râler c'est vivre.

« A côté de ces deux corps inanimés, Scipion fondait en larmes.

« Les narines gonflées, entr'ouvertes, la bouche ouverte, les yeux ouverts, gros, fixes et d'arrêt; l'espion au manteau de pourpre contemplait la scène avec une attention canine. Il était à la porte comme un novice aux fêtes nocturnes de Cotytto, à côté de la femme de César : jeune, à la peau brune et velue, curieux, avide, il ressentait en lui des mouvements extraordinaires. Son cœur se cabrait, ses oreilles tintaient, tout son sang bourdonnait, bouillonnait dans ses veines. Il venait d'entrer par un viol dans un monde nouveau, inconnu, révélé; il était écumant, il était fou. Il venait de se faire véritablement empereur lui-même, dans la Rome des empereurs. A chaque effort, à chaque soupir de la victime, il avait fait

un effort, il avait fait un soupir. Il n'avait perdu ni une caresse, ni un baiser. Il s'était repu de cette exécution voluptueuse, il avait absorbé tout le supplice. Ce jeune prince qui délirait au viol, tout frissonnant devant ce tableau de volupté convulsive, ce jeune homme aux sensations frénétiques, primitives, entières comme à un début; fougueux et robuste apprenti à l'œil noir, aux cheveux noirs, à la peau noire; il était venu au cachot pour prendre une horrible leçon : sa première leçon de sang et d'amour, à lui qui depuis eût enseigné Néron! Ne soyez pas surpris de ce que je raconte, Messeigneurs, ce jeune homme, c'était Caïus *Caligula*.

« Le lendemain on disait dans Rome que Caligula avait séduit les filles de Séjan. Huit jours après, par ordre de Tibère, l'échafaud était dressé pour elles; mais le bourreau, dans ces huit jours, poussé par le souvenir, était devenu amoureux, amoureux à ne plus exécuter personne ou bien à exécuter tout le monde; amoureux jusqu'à la démence! Amoureux de qui?... des filles de Séjan?... Peut-être!... Des filles qu'il avait violées l'autre jour pour les tuer aujourd'hui?... Sans doute. Cet amour soudain l'avait pris à l'âme, et l'avait violé, lui, à son tour, comme il avait fait des victimes. Autant qu'elles il s'est débattu lui-

même, comme elles il avait succombé sous une force invincible. C'en est fait, Carnix est vaincu sans retour. Il aime ces deux enfants violées, il aime ces deux cadavres déshonorés; il aime! Il court dans Rome, il est insensible même aux actions de grâce de Tibère, même aux railleries de Caligula. Je ne plains ni Caligula ni Tibère, je plains Carnix!

« Le jour du supplice est venu, qui les exécutera? Le jour du supplice est passé, qui les a exécutées? Carnix l'amoureux. Elles étaient condamnées sans rémission. Lui valait mieux qu'un autre, il les a fait moins souffrir!

« Oh! quelle douleur! quand il a revu de près ces visages de mourantes encore mal essuyés de ses caresses; quand il a saisi ces têtes innocentes et déjà abaissées vers la terre. Qu'il a fallu de force à l'âme pour lever le bras sur ces têtes adorées! C'est qu'il était jaloux même de leur trépas. Un autre bras que le sien eût trempé dans leur sang, eût touché leur corps, eût palpé ces formes si douces, si amoureuses, si enivrantes: tout cela était son bien, son bien pris de force, son bien à lui seul, nul autre n'avait le droit d'y mettre la main. Il en mourut. »

Laclos avait raconté cette histoire avec une sombre chaleur. Toute l'assemblée était émue;

mais lui, arrivé à la fin de son récit, il paya cher son méthodique sang-froid. Il en fut de son histoire comme de son horrible livre, son histoire lui fit peur. Il oublia tout à coup son rôle d'homme impassible.

« Et que diriez-vous, reprit-il, si moi j'avais été Carnix? si moi j'avais été Romain de l'empire? Oh! vous tous, aimables vices qui m'entendez, vous tous, hommes de voluptés et de plaisirs, méchants rhéteurs qui parlez avec tant d'insouciance de monarchie ou de république, si vous saviez l'histoire comme moi, que vous seriez épouvantés de votre incertitude! Que cet état de transition vous ferait peur! Ne me parlez pas des empires incertains dans leur marche; ne me parlez pas des royautés qui reculent : c'est du sang, c'est du vice, c'est de la famine, c'est de la honte, c'est du mensonge; ce qui peut arriver de moins funeste, c'est de la gloire suivie d'esclavage. Vous, cependant, riez, chantez, mettez-vous nus, couvrez-vous de fleurs; Tibère, Séjan, Caïus, Carnix, tous ces joyeux amis sont à vos portes, vous les verrez venir. Adieu! je pars, j'ai peur; adieu! je suis Carnix, vous me faites tous pitié; adieu! Si vous avez quelque fille de roi à donner à Carnix, Carnix l'attend, car son tour est revenu. » Disant ces mots, Laclos écumait, ses yeux étaient enflam-

més, deux grosses larmes tombaient intermittentes sur ses joues creuses. Ses mains étaient jointes, et il sanglotait; à table chez la Guimard, au dessert, à côté de Mirabeau, entre des filles de joie et des grands seigneurs, il pleurait! Quel contraste avec tout ce qui l'entourait! Que faisait là, je vous prie, cette passion ardente et vraie dans ce salon de débauchés et de sceptiques? Tel était ce siècle étrange : il prenait tous les tons, enthousiaste et moqueur, incrédule et passionné, sensible, méchant, calomniateur et calomnié.

« Prenez garde à Carnix! » répéta Laclos; et, sortant violemment de la table, il renversa une bouteille de xérès dans les vertugadins de la Guimard; puis il s'en alla sans excuse et sans chapeau.

« Il est fou, dit la Guimard.

— Diable! une robe tachée! reprit le chevalier d'Éon.

— Une bouteille perdue! ajouta Mirabeau. Si mon vicomte de frère eût soupé avec nous, il eût bien empêché le vin de tacher votre robe, Guimard! »

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

	Pages.
Préface	1
Chap. Ier. Préliminaires	23
— II. Suite	29
— III. Généalogie	31
— IV. Commencement de sagesse	35
— V. Chez l'empereur	37
— VI. Conseils	47
— VII. Départ	59
— VIII. Fanchon	63
— IX. Convalescence	69
— X. Tutelle	77
— XI. Suite	81
— XII. Paris	89
— XIII. Panorama	95
— XIV. Rêveries	101
— XV. Le *Mariage de Figaro*	109
— XVI. Le *Trompette blessé*	121
— XVII. La Route de Paris à Versailles	139
— XVIII. L'Amoureux de la reine	151
— XIX. Révélations	159
— XX. Apparitions	163
— XXI. Le Sorcier	171

Pages.

Chap. XXII. Présentation 179
— XXIII. Prédictions 191
— XXIV. Présages. 205
— XXV. Le Réveil 211
— XXVI. Le Petit Trianon 215
— XXVII. Décrépitude 225
— XXVIII. Commencement de l'histoire. . . . 231
— XXIX. Les Rivaux 241
— XXX. Le Bal masqué 257
— XXXI. Le Coin de la reine. 265
— XXXII. La Petite Maison. 271
— XXXIII. Le Comte de Saint-Germain 299
— XXXIV. Les Deux Filles de Séjan 311

A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

Imprimeur breveté

RUE SAINT-HONORÉ, 338

ŒUVRES DIVERSES DE JULES JANIN

Les *Œuvres diverses de Jules Janin* se composent de 12 volumes, savoir :

L'Ane mort	1 vol.	Critique dramatique	4 vol.
Mélanges et Variétés	2 vol.	Correspondance	1 vol.
Contes et Nouvelles	2 vol.	Barnave	2 vol.

Outre le tirage ordinaire, il a été fait un TIRAGE D'AMATEURS, composé de :

300 exemplaires sur pap. de Hollande à 7 fr. 50 ; — 25 sur pap. Whatman à 15 fr. ; — 25 sur pap. de Chine à 15 fr. — *Chaque volume est orné d'une* Gravure a l'eau-forte par Ed. HÉDOUIN, réservée spécialement pour ce tirage.

Les *gravures* se vendent *séparément*.

Prix de chaque épreuve . . . . . 3 fr.

La collection des douze *gravures avant la lettre*, sur papier Whatman ou papier de Chine, format de l'ouvrage . . . . . 60 fr.

La même, sur papier de Hollande ou sur papier de Chine. *Format in-8°* . . . . . 75 fr.

A la suite des *Œuvres diverses*, nous publierons en 2 vol., dans les mêmes conditions de tirage et de prix :

HORACE, traduction de Jules Janin

Nous préparons également la réimpression d'une des productions les plus originales et les plus rares de J. Janin :

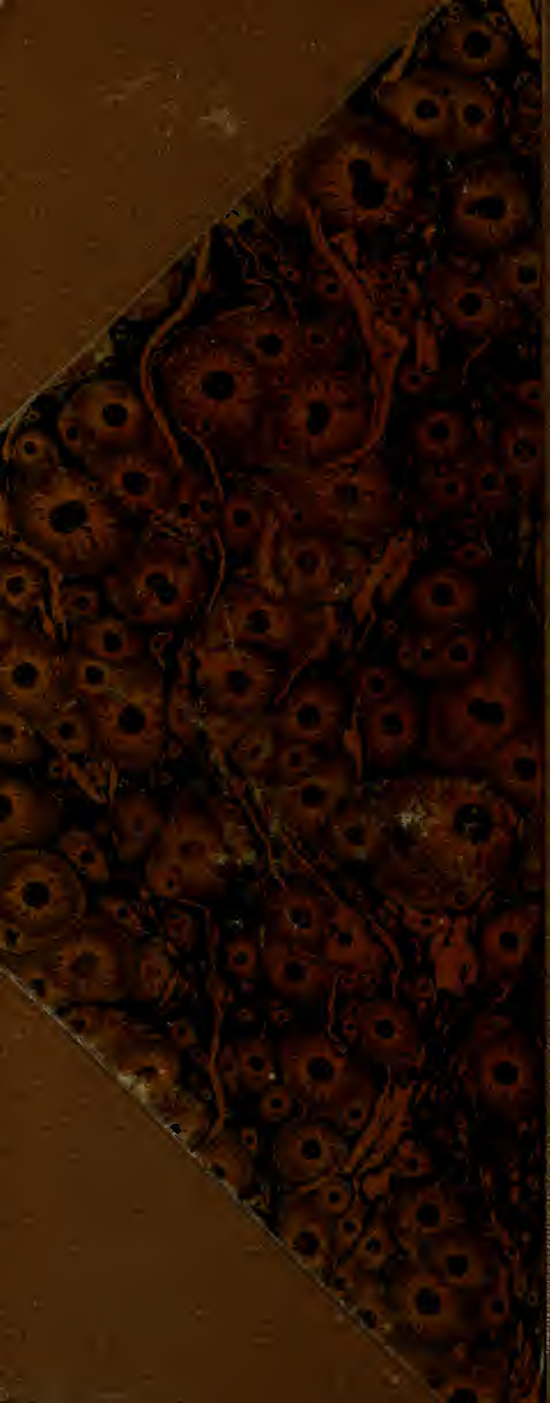
DEBURAU, histoire du théâtre a quatre sous,

ainsi que plusieurs autres volumes choisis dans ses œuvres les plus remarquables.

Juin 1878.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 002537602b

CE PQ 2311
.J2 1876 V001/11
C01 JAMIN, JULES CEUVRES DIVE
ACC# 1224205